ZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio VI

Palchetto G

Num.° d' ordine 35 B 15

35-B-36

NAZIONALE
B. Prov.
1079
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM.

B-Swr-
II
1079-1088
B-1

C 10275

ŒUVRES

DE

MONSIEUR TISSOT;

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & imprimée ſous ſes yeux.

TOME SECOND,

CONTENANT

L'AVIS AU PEUPLE

SUR SA SANTÉ.

PREMIER VOLUME.

A LAUSANNE,

Chez FRANÇOIS GRASSET & COMP.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. XC.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO ..." NAPOLI

AVIS
AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.

TOME PREMIER.

AVIS AU PEUPLE

SUR

SA SANTÉ,

PAR Mr. TISSOT,

DOCTEUR ET PROFESSEUR EN MÉDECINE, de la Société Royale de LONDRES, de l'Ac. Med. Ph. de BASLE, de la Soc. Econom. de BERNE, de la Soc. Phyſ. expérimentale de ROTERDAM, &c.

DIXIEME EDITION ORIGINALE,

Revue & augmentée par l'Auteur ; exactement conférée ſur l'Edition de Paris de 1782, où l'on a corrigé des fautes très-eſſentielles.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp. Lib. & Imp.
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DE LL. EE. DE BERNE,
Nos Souverains Seigneurs.

AUX

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, LES SEIGNEURS PRÉSIDENTS ET CONSEILLERS DE LA CHAMBRE DE SANTÉ DE LA VILLE ET RÉPUBLIQUE DE BERNE.

TRÈS-ILLUSTRES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS,

JE ne penſois pas aſſez favorablement de cet Ouvrage, quand je le publiai, pour oſer vous l'offrir; mais votre attention continuelle ſur tous les objets qui ont quelque rapport à l'importante partie de l'adminiſtration de l'État, confiée à vos ſoins, vous le fit appercevoir, & vous avez jugé qu'il pouvoit être utile, & que c'étoit toujours un but louable que de travailler à détruire les préjugés, ces tyrans cruels, qui s'oppoſent conti-

nuellement au bonheur des Peuples, ſous les Gouvernemens même les plus propres à l'affermir. Votre approbation, & les marques éclatantes de bienveillance dont vous m'avez honoré, ont relevé à mes yeux le prix de ce Livre, & m'ont fait eſpérer, TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, *que vous voudrez bien permettre que cette nouvelle Édition parût ſous vos auſpices, & que le Public inſtruit de vos bienfaits, le fût de ma reconnoiſſance. Puiſſe cet Ouvrage, en rempliſſant mes vœux, ne pas tromper votre attente! & veuillez en accepter l'hommage, comme une foible marque du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

A Lauſanne
le 3 Decemb. 1762.

TISSOT.

PRÉFACE.

*SI c'eſt ſouvent par vanité que l'on parle de ſoi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'*AVIS AU PEUPLE *a été tel, qu'on auroit droit de me ſoupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il ſe croit au deſſus, ſi je paroiſſois ne pas ſentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.*

Touché du ſort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il périt miſérablement par la diſette des ſecours utiles, & la multitude des mauvaiſes directions, mon ſeul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois deſtiné ce livre, qui parût pour la premiere fois au mois d'Août 1761, *qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de perſonnes, & je fus très-ſurpris en apprenant, cinq ou ſix mois après ſa publication, qu'il*

étoit l'un des livres de ſcience qui eût trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.

Voir ce ſuccès avec indifférence, ce ſeroit en être indigne; ce n'eſt point mon cas, & j'ai ſenti, comme je le devois, ce plaiſir d'amour-propre, mais bien légitime pourtant, puiſqu'il eſt la baſe de l'émulation, qui fait que tout homme eſt flatté, quand il eſt applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant par le ſuccès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre: effet qui paſſe beaucoup mes eſpérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve, quand il peut en ſoulager d'autres; enfin j'ai également reſſenti celui que doivent procurer à toute perſonne qui penſe les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de ſon Prince, en recevant la médaille précieuſe que l'Illuſtre Chambre de Santé de la République de Berne *me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre plus précieuſe encore, dans laquelle elle m'aſſuroit de la* ſatisfaction extraordinaire *avec laquelle elle l'avoit vu paroître; circonſtance que je ne pouvois taire ici, ſans un excès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puiſſant*

pour m'animer à donner tous mes ſoins aux nouvelles éditions, dans leſquelles j'ai fait pluſieurs changemens conſidérables dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque choſe de celles qui ont paru ailleurs.

La premiere eſt celle que HEIDEGGER & Compagnie, *publierent en allemand à* Zurich, *au commencement de l'année* 1762, *peu de mois après la premiere édition françoiſe. J'aurois été flatté de la ſimple approbation de Mr.* HIRZEL, *du Conſeil Souverain, & premier Médecin du Canton de* Zurich, *que la ſupériorité & l'univerſalité de ſes talens, la profondeur de ſes connoiſſances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les ſuccès de ſa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de ſe concilier l'eſtime & la reconnoiſſance de l'Europe, par l'hiſtoire d'un de ſes ſages* (a); *mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'*Avis au Peuple *dans ſa langue; & quelque ſenſible que j'y ſois, je conſerve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ſes compatriotes, un*

(a) Le *Socrate ruſtique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre. *Imprimé chez François Graſſet & Comp. à Lauſanne.*

tems qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les ſiennes.

Il a enrichi ſa traduction d'une très-belle préface, qui roule principalement ſur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me ferois un plaiſir d'orner mes nouvelles éditions, ſi la façon dont il parle de l'Auteur n'avoit permis de répandre ſon ouvrage.

Je donnai une ſeconde édition à la fin de 1762, *avec des additions que Mr.* HIRZEL *traduiſit pour la ſeconde édition de Zurich, qui parût en* 1763, *& qui depuis lors a été réimprimée ſur la derniere de Paris.*

La ſeconde édition étrangere eſt celle que DIDOT *le jeune publia à Paris au printems de* 1762, *& que d'autres Libraires de Paris & de Lyon avoient projettée, quand l'obtention du privilége les arrêta. Il me fit demander des additions que je ne pus pas fournir, & ç'a été un avantage pour le Public, puiſque cela lui a valu celles qu'un autre Médecin a faites; additions précieuſes par la netteté & la préciſion avec leſquelles elles donnent les caracteres & l'eſſentiel du traitement de pluſieurs maladies très-graves. L'Auteur n'a pas jugé à propos de ſe faire*

connoître ; mais quel qu'il ſoit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre ſon travail au mien, & j'aurois adopté avec plaiſir ſes additions, ſi une grande partie des matieres qu'il a ajoutées ne ſortoit pas abſolument de mon plan, puiſque je me ſuis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de pluſieurs maladies de langueur. Il a dédié ſon édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, *& c'eſt pour moi l'éloge le plus flatteur qu'il pût faire de mon livre.*

En 1763, *le même Libraire donna une nouvelle édition, faite ſur la ſeconde édition de Lauſanne, & à laquelle, outre les additions faites à la premiere, un autre anonyme de la même Faculté en fit encore quelques-unes, & le Libraire y joignit la traduction de la préface de Mr.* HIRZEL. *J'ai vu cette même édition réimprimée, ou plutôt contrefaite, très-fautivement, ſous la date de* 1766.

La même année 1763, *& même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru,* BRUYSET *&* B. DUPLAIN, *Libraires à Lyon, en publierent une édition copiée auſſi ſur la ſeconde de Lauſanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles Médecins de leur ville, voulut bien leur*

fournir, & de la traduction de la préface de Mr. HIRZEL : *c'eſt la premiere traduction de ce beau morceau qui ait paru. Quoique celle qui fut imprimée bientôt après à la tête de l'édition de Paris dont je viens de parler en differe, ces différences ne paroiſſent pas prouver bien évidemment qu'on ait conſulté l'original pour faire la ſeconde.*

Celle de Lyon fut contrefaite en même tems à Avignon & à Rouen : il s'en eſt fait une très-fautive à Geneve en 1764, *& une à Lauſanne en* 1765, *mais à laquelle je n'avois point retouché. Je paſſe aux éditions, ou plutôt aux autres traductions étrangeres.*

La premiere eſt celle que REINIER ARRENBERG, *Libraire à Rotterdam, publia en* 1764, *& qui eſt très-belle* (b). *Monſort eſt d'être heureux en traducteurs, & c'eſt Mr.* BIKKER, *Médecin célebre à Rotterdam, & ſi connu dans l'étranger par ſa belle* Diſſertation ſur la Nature (c), *dans laquelle le génie & le ſavoir mar-*

(b) Raadgewing vor de gezondheid van den gemeenen *man van landlieden.... dienende tevens*, &c. 8°. *te Rotterdam.*

(c) *De natura humana quæ Medicorum eſt*, Leyda 1757.

*chent d'un pas égal, qui a bien voulu donner l'*Avis au Peuple *à ſa Patrie, & qui l'a enrichi de notes dont le manque de traducteur ne m'a point permis de profiter, mais qu'un illuſtre ami, très-bon juge, m'a beaucoup louées, & dont j'ai lu avec grand plaiſir un extrait très-bien fait dans l'excellent* Journal de Leipſic (d). *Il y en a une ſeconde édition de* 1765, *à laquelle Mr.* BIKKER *a fait encore quelques nouvelles additions; une troiſieme de* 1767, *& on travaille actuellement à une quatrieme. Il eſt auſſi l'Auteur d'un excellent ouvrage ſur les maladies qui ſont produites par le lait des femmes en couche.*

Dans le même tems où Mr. BIKKER *introduiſoit cet ouvrage en Hollande, un homme dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien ſaiſi mon but, le faiſoit imprimer, traduit en patois flamand* (e); *& Mr.* KIRKPATRICK, *ce Médecin célebre, & qui a ſi bien mérité de l'huma-*

(d) *Commentarii de rebus in hiſt. natur. &c. tom.* 12. *pag.* 556.

(e) Raedgevinge voor de gezondheid van den gemeenen man van landlieden. . . . Dienende gelykelyk, 8°. *tot Brugge* 1765. *Je ne ſuis ni le hollandois ni le flamand; mais, à en juger par les yeux, ces deux ouvrages ne different que par un petit nombre de mots, & par l'ortographe de pluſieurs autres.*

nité par ſon beau Traité de l'Inoculation (f), *le naturaliſoit en Angleterre, où ſa traduction fut imprimée pour la premiere fois en* 1765, *& réimprimée à la fin de la même année, ſous la date de* 1766, *avec quelques légers changemens, & une défenſe de la premiere traduction en forme d'*Appendix (g). *Mr.* KIRKPATRICK *eut l'intention utile & polie de me conſulter ſur les paſſages qui lui paroiſſoient obſcurs, ce qui conſtate l'exactitude de ſa traduction, qui m'a paru très-élégante, & qui eſt très bien imprimée ; il a conſervé les notes de l'Editeur de Lyon, & en a ajouté lui-même pluſieurs autres très-intéreſſantes.*

Mr. PELLEGRINI, *célebre Médecin, & Profeſſeur d'Anatomie à Veniſe, a pris la peine en* 1766, *d'en faire une traduction italienne, qu'il m'a fait l'honneur de me dédier, & qu'il a enrichie d'un chapitre ſur le Heimweh, & d'excellentes notes* (h); *& l'on trouve dans l'excellent* Journal de Mr. ORTESCHI (i) *de longs ex-*

(f) *The analyſis of Inoculation.* Lond. 1754 & 1761.

(g) *Advice to the People with regard to their healt.* London 1765.

(h) *Awertimenti al Popolo ſopra la ſua ſalute*; &c. In Venezia, 1766. 8°. 2. *tom.*

(i) *Giornale de Medecina, tomo primo*, Venezia.

traits, traduits de la Gazette de Médecine, *qui peuvent preſque tenir lieu de l'original.*

Un an après, en 1767, *il en parut à Gènes une autre traduction italienne* (k) *faite par un homme qui n'eſt pas Médecin, auſſi élégante peut être que celle de* Mr. PELLEGRINI, *quoique dans un idiome un peu différent, mais moins préciſe & moins exacte; ce qui en fait le prix, c'eſt la belle préface & les ſavantes notes dont* Mr. GRANDINI, *célebre Médecin de Gènes, connu par le beau* Mémoire *qu'il a publié* ſur la réforme de la médecine (l), *l'a enrichie, & qui l'augmenta du double. La préface roule ſur les dangers qui ſont la ſuite des erreurs des Médecins, & renferme les régles générales de la Pratique. Les notes, parmi leſquelles il y en a de très-longues, qui ſont de véritables diſſertations, ont pour objet différens articles importans de théorie & de pratique.* Mr. GRANDINI *témoigne par-tout le plus juſte mépris pour les Charlatans, & on a lieu de croire qu'il s'en trouve à Gènes.*

(k) *Awiſo al Popolo intorno alla ſanita*, &c. In Genova, 1767. 8°. 3 vol.

(l) *Memoriale ſopra la neceſſita ed il modo di guarire la Medecina*, &c. 8°. 1760.

Je dois dire ici un mot d'un petit ouvrage, auſſi italien [*le* Médecin de ſoi-même, *ou* Almanach pour 1770] (m), *dont l'*Avis au Peuple, [*à ce que me marque l'Auteur*, Mr. BICETTI, *de* BUTTINONI, *célebre Médecin de Trevi, connu depuis pluſieurs années par ſon ouvrage ſur l'Inoculation*,] *a fourni l'idée & une partie de la matiere, & dans lequel on trouve ſous chaque mois la réfutation de quelque préjugé populaire & d'utiles directions diététiques, avec quelques faits intéreſſans. Il ſeroit fort à ſouhaiter que* Mr. BICETTI *trouvât beaucoup d'imitateurs.*

Mr. SCHUZER, *Médecin de la famille Royale de Suede, en a déja publié dans ſa langue trois éditions differentes, dont la derniere a été faite ſur celle de Paris de 1767; & ce qui me flatte trop pour que je puiſſe le taire, il a été engagé à ce travail par la* REINE, [*actuellement Reine-Mere, princeſſe plus grande encore par la ſupériorité de ſon génie, l'étendue de ſes connoiſſances & l'utilité de ſes vues, que par le trône qu'elle a occupé. J'ai appris il n'y a que peu de jours* [1er. *Août* 1774,] *qu'outre cette*

(m) *Il Medico di ſe ſteſſo, Almanacco per l'anno* 1770. *in Milano.*

traduction, un autre Médecin en avoit publié une ſeconde aſſez différente, & que les ſuffrages étoient partagés.

Mr. BANG, *Médecin Danois, a auſſi traduit cet ouvrage dans ſa langue* (n).

Mr. PAULI, *Docteur en Droit à Hambourg, & Auteur d'une* Gazette Littéraire, *dont le plan eſt très-intéreſſant, en a fait imprimer une nouvelle traduction allemande, qu'une ſociété charitable & Littéraire, établie dans cette ville, a diſtribuée gratuitement au peuple des environs.*

J'ai ſous les yeux la traduction hongroiſe faite par Mr. MARIKOWSKI MARTON, *Docteur en Médecine, & publiée en* 1772 (o). *La même année, Mr.* PROTASOW, *Profeſſeur en Médecine, & membre de l'Académie de Pétersbourg, en a donné une traduction en ruſſe, & Mr.* GRAU, *Médecin de Madrid, une en eſpagnol, à laquelle il a joint la*

(n) *Underretning for Landmanden angaaende Sundheden*, &c. 8°. Coppenhague, chez F. C. Belt 1770.

(o) *A Nephez Valo Tudoſitas Mikeppen Kellyen al maga egéſſégere vigyazni tratta-tott* TISSOT UR Méd. Doct. &c. Carolyban 1772. 8°.

traduction de quelques autres de mes ouvrages. Enfin, cette année (1774) *il a été traduit en polonois ; les traducteurs ſont* les RR. PP. JAKUBOWSKI, ZAREBSKY, TURKOROSKY, *des Ecoles pies. Le* P. KARWOSKI, *du même ordre, a publié en même tems la traduction de l'*Eſſai ſur la ſanté des gens de Lettres.

Après cette hiſtoire des éditions étrangeres, je reviens aux changemens que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la premiere. Dans la ſeconde, qui parût en 1762, *j'avois fait beaucoup de corrections dans le ſtyle, qui tendoient toutes à le ſimplifier & à rendre le ſens plus facile à ſaiſir, & j'avois fait des additions conſidérables qui étoient de trois eſpeces différentes, ayant ou étendu le traitement de quelques articles qui me paroiſſoient un peu trop ſuccincts, ou ajouté de nouveaux articles ſur des matieres déja traitées, ou enfin inſéré de nouvelles matieres. Dans la troiſieme édition qui fut imprimée à Paris en* 1767, *chez* DIDOT *le jeune, & les* 4e. 5e. & 6e., *imprimées chez le même en* 1770, 1772 & 1779, *je ne fis pas des changemens conſidérables dans ce qui avoit déja paru ; mais ce qui les rendit ſupérieures aux précédentes, ce fut l'addition de deux nouveaux chapitres,*

l'un ſur l'Inoculation, l'autre ſur la ſanté des perſonnes valétudinaires. Dans celle qui a paru en 1769, chez le même Libraire, qui eſt la quatrieme que j'ai publiée, il n'y a aucune nouvelle matiere; mais en reliſant la précédente avec ſoin, je fis dans pluſieurs endroits des corrections & des additions, dont quelques-unes ſont importantes; mais il s'y gliſſa pluſieurs fautes d'impreſſion, c'eſt ce qui m'a déterminé à revoir celle-ci, à laquelle j'ai fait encore quelques corrections & quelques additions.

Je ſais que l'on m'a blâmé de ces fréquentes augmentations; mais il m'eſt arrivé comme à tous les Auteurs qui n'ayant pas la vanité de croire qu'ils ont donné d'abord un ouvrage parfait, ſont empreſſés à le corriger & à le rendre plus utile toutes les fois qu'on le réimprime. Un très-petit nombre de perſonnes qui ont acheté les premieres éditions, ont cru que je leur faiſois tort en perfectionnant les ſuivantes; j'avoue que je ne puis pas ſentir la légitimité de leur plainte; il n'y a peut-être pas un Ecrivain qui, en reliſant ſon ouvrage quelque tems après l'impreſſion, n'y trouve quelque choſe à changer, & ſouvent à ajouter; les additions ſont même un devoir dans les ouvrages de ſciences phyſiques qui s'enrichiſſent tous les jours

par les nouvelles découvertes, & l'Auteur qui ne fait pas à une nouvelle édition tous les changements qu'il juge utiles, ſans ſortir de ſon plan, fait un vol au Public. Ceux qui ont la premiere édition qui ſe trouve plus ou moins inférieure aux ſuivantes, n'ont pas plus lieu de ſe plaindre de l'Auteur, qu'on ne l'a de tout homme qui écrit ſur une matiere mieux qu'on ne l'a fait avant lui ; vouloir priver les Ecrivains du droit de ſe perfectionner, ce ſeroit mettre les entraves les plus funeſtes aux progrès des ſciences les plus utiles.

L'on a déja vu quelques Savans qui n'ont écrit que dans un âge bien avancé ; j'en connois qui ſe ſont impoſé la loi de ne rien publier avant l'âge de cinquante ans, afin de donner à leurs ouvrages leur dernier degré de perfection, & de n'être point obligés à retoucher les ſecondes éditions ; mais outre que la mort peut les prévenir, & que le Public perd à l'attente, je ſuis perſuadé qu'au bout de quelques années, ils jugeront, que ces ouvrages, ſi attentivement revus avant que de paroître, ſont cependant encore ſuſceptibles de quelques corrections. Ce n'eſt qu'après l'impreſſion qu'on profite des remarques du Public, & ces remarques ſont un des plus grands ſecours que l'on ait pour donner

aux ouvrages toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles ; peut-être même qu'un Auteur lui-même juge mieux de ſon ouvrage imprimé que manuſcrit ; c'étoit l'idée du célebre Cardinal DU PERRON, *& je crois l'avoir éprouvé moi-même. Je ſens qu'il ſeroit agréable qu'il ne parût que des ouvrages finis ; mais l'exiger, c'eſt vouloir que les hommes ſoient infaillibles, & auſſi longtems qu'ils ne le ſeront pas, loin de blâmer ceux qui ont le courage de s'occuper conſtamment à ſe corriger, on doit leur en tenir compte.*

Pluſieurs perſonnes très-reſpectables dans ce pays ou dans l'étranger, & aux volontés deſquelles je ne me ſuis refuſé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été poſſible de faire, puiſque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui ſortent abſolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par pluſieurs raiſons. La premiere, c'eſt que mon but a été de remédier aux abus qui ſe commettent à la campagne dans le traitement des maladies aigues, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les ſecours, ou de tranſporter les malades pour aller ſe faire examiner dans les villes. Les maladies

chroniques ſont, il eſt vrai, ſujettes à être mal traitées dans les campagnes; mais on a le tems & la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des ſecours; d'ailleurs elles y ſont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendroit encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës dont elles ſont preſque toujours la ſuite.

La ſeconde raiſon, & ſeule elle ſeroit bien ſuffiſante, c'eſt qu'il eſt impoſſible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne ſont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus ſouvent d'une ſeule cauſe, & le traitement en eſt ſimple & uniforme; ainſi les ſymptômes qui font connoître la maladie font connoître ſa cauſe & ſon traitement; mais il en eſt tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un ſi grand nombre de cauſes, & c'eſt la cauſe qui doit décider le choix des remedes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on eſt très-éloigné d'en connoître la cauſe, & de pouvoir ſe décider ſur le choix des remedes. C'eſt cette connoiſſance des cauſes qui exige néceſſairement des perſonnes verſées dans l'étude & l'exercice de toutes les parties de la Médecine, & à laquelle il eſt impoſſible que des

perſonnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs, leur complication, la variété des ſymptomes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doſes des remèdes dont l'activité rendroit dangereuſes les plus petites erreurs, &c. ſont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénibles pour les Médecins, même les plus exercés, & impoſſible pour tous ceux qui ne le ſont pas.

La troiſieme raiſon, c'eſt qu'en ſuppoſant même qu'on pût rendre ces matieres aſſez ſimples pour être ſaiſies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur exceſſive, & diſproportionnée aux facultés de ceux à qui on le deſtineroit; il y a telle maladie chronique qui ſeule demanderoit un volume auſſi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la choſe eſt néceſſaire, & qu'elle eſt poſſible, je déclare que je la trouve au-deſſus de mes forces, & que je ſuis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le tems néceſſaire pour l'exécuter. Je ſouhaite que d'autres l'entreprennent & réuſſiſſent; mais j'eſpere que les perſonnes qui me faiſoient l'honneur de vouloir m'impoſer cette tâche, ſentiront la force de mes raiſons, & n'imputeront pas à opiniâtreté, ou à manque de condeſcendance, un refus qui naît de la nature même de la

choſe. C'eſt pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que je compoſai, pour l'édition de 1766, *le chapitre intitulé*, Avis aux perſonnes Valétudinaires, *qui ne remplit point préciſément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire ſur les maladies de langueur, ſans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.*

Mr. FERMIN, *Médecin Hollandois, qui a vécu pluſieurs années à Surinam, a eu plus de courage que moi; il a publié un ouvrage, qu'il a lié en quelque ſorte au mien* (p), *& à la tête duquel il me donne des éloges que je ſerois très-flatté de mériter, dont le but eſt de faire pour les maladies chroniques ce que j'ai fait pour les maladies aiguës & pour quelques autres* (q). *La premiere partie de l'ouvrage eſt une phyſiologie: la ſeconde, intitulée* Inſtructions importantes au Peuple ſur la cure des Maladies, *traite dans*

(p) C'eſt cette liaiſon qui eſt cauſe que j'ai dû en parler plus au long.

(q) *Inſtructions importantes au Peuple ſur l'économie animale, &c. par Mr.* Phil. FERMIN, *Docteur en Médecine, ſervant de ſuite à l'Avis au Peuple ſur ſa ſanté, par Mr.* TISSOT, in-12. La Haye 1767.

dans 257 pages, *de ſoixante & treize maladies chroniques, des tumeurs en général, des luxations, des fractures, des maladies des femmes & de celles des enfans. Mr.* FERMIN *a donné dans ce petit volume autant de choſes utiles qu'il étoit poſſible; mais je ſuis toujours également convaincu qu'il ne l'eſt pas de mettre le traitement de ces maladies à la portée de ceux dont la médecine n'eſt pas la vocation, ni de renfermer dans auſſi peu de pages des traitemens qui demandent autant de détails. Qu'il me ſoit permis d'en citer un ſeul exemple. Le chapitre* 37, *qui traite du* ſpaſme, *maladie des plus graves & des plus fréquentes, n'a qu'une petite page; M.* FERMIN *dit que* ce mouvement involontaire dépend d'une infinité de cauſes, qui ſe trouvent dans le ſang, dans le cerveau, dans les nerfs, & finalement dans les muſcles; *ces cauſes ne ſont point diſtinguées ni caractériſées; le traitement qui convient à chacune n'eſt point aſſigné, & tout le traitement ſe réduit à une potion qu'on doit commencer ſur la fin de l'accès,* pour en prendre une cuillerée à toutes les heures juſqu'au parfait rétabliſſement. *Mr.* FERMIN *eſt trop éclairé pour ignorer que dans le plus grand nombre de cas, cette potion ſera inutile, & que dans quelques-uns elle irritera; mais il n'a pas*

pu éviter les écueils inévitablement attachés à ſon entrepriſe.

*Il a paru depuis la publication de cet ouvrage, une multitude d'ouvrages du même genre, en différentes langues, mais ſur-tout en françois; les uns ont pris quelque choſe de l'*Avis au Peuple, *en le citant, d'autres en ont pris beaucoup plus & ne l'ont point cité; je ne parlerai d'aucun, excepté d'un ouvrage anglois qui mérite très-fort d'être diſtingué; l'Auteur eſt Mr.* BUCHAN, *Médecin d'Edimbourg, qui ſous le titre ſimple de* Médecine domeſtique (r), *a réuni un très-grand nombre de vérités utiles ſur la conſervation de la ſanté & ſur les maladies, tant aiguës que chroniques. Je regarde cet ouvrage comme un des bons ouvrages de médecine qu'on ait. L'Auteur étoit déja connu très-avantageuſement par une excellente diſſertation ſur la façon dont on éleve les enfans dans l'hôpital d'Ackwort, qui paroît être un des plus ſages établiſſemens faits en faveur de l'humanité.*

J'ai appris que les citations avoient embarraſſé quelques perſonnes; il étoit

(r) *Domeſtic Medicine or treatiſe on the prevention and cures of diſeaſes by regimen and ſimple Medicines, by W.* BUCHAN, in-8°. London 1772.

difficile de le prévoir, mais il eſt aiſé d'y remédier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux eſpeces de citations; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelques paſſages du livre même, qui ſert d'éclairciſſement à l'endroit où on le cite; les unes & les autres étoient inévitables. La premiere eſt déſignée ainſi, N°. avec le nombre comme 1, 2, *&c. Elle marque que le remede que j'indique eſt décrit dans la* Table des Remedes *au Numéro marqué; ainſi quand on lit* § 3, *page* 33, l'infuſion tiede de N°. 1, & §. 4, la tiſane N°. 2, ou les laits d'amandes N°. 4, *cela ſignifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux* N°. 1, 2, 4; *& cette table eſt à la fin de l'ouvrage, page* 337 *du Tome ſecond.*

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table, & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°., *j'en euſſe donné la deſcription toutes les fois que j'en conſeille l'uſage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été inſoutenable.*

Les citations de la ſeconde eſpece ſont fort ſimples; l'on voit que tout l'ouvrage eſt diviſé par paragraphes, déſignés par cette marque §; *& pour ne pas le groſſir par des répétitions inutiles, quand, dans*

un endroit j'ai dû rappeller ce qui étoit déja ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela ſe trouveroit; ainſi lorſqu'on lit §. 50, *page* 84: quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite (§. 46,) *cela ſignifie que pour ne pas répéter la deſcription que j'ai déja faite, je renvoie à aller la chercher dans le* §. 46, *que je cite.*

L'uſage de ces citations n'eſt rien moins que nouveau, il eſt extrêmement incommode & aiſé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarraſſé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclairciſſement: je ne puis eſpérer d'être utile qu'autant que je ſerai clair, & l'on ſent que l'envie d'être utile eſt le ſeul motif de cet ouvrage: j'oſe croire que je n'ai pas entiérement manqué mon but; l'approbation que de très grands Médecins ont donné au plan & à l'exécution, les éloges des meilleurs Journaliſtes, plus de trente éditions (s), *les remerciemens de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, ſont autant de témoignages qui me permettent de pen-*

(s) J'en connois actuellement plus de quarante, dont dix-ſept en françois, & je ſais qu'il y en a pluſieurs autres.

ſer qu'en compoſant cet ouvrage, j'employai utilement mon tems. Ceux qui craignent, ou veulent craindre, ou aiment à craindre qu'il n'ait des inconvéniens, ſe trompent. Il ſeroit à ſouhaiter, diſent-ils, que l'on n'eût jamais écrit ſur la médecine en langue vulgaire, & que la médecine fut reſtée entre les mains des Médecins. Mais ils n'ont pas ſenti que la premiere partie de ce ſouhait eſt impoſſible, & que ce ne ſont pas les livres de Médecine qui ont mis cette ſcience entre les mains des femmes & des Charlatans. En quelle langue vouloient-ils donc qu'écriviſſent les Médecins Grecs, qui ont écrit les premiers & le mieux de tous; & croient-ils que ce ſoit dans les ouvrages des grands Médecins François & Anglois, qui ont écrit dans leurs langues, que les Charlatans de ces deux nations puiſent leurs raiſonnemens inſenſés & leurs recettes dangereuſes?

Il ſeroit à ſouhaiter, ſans doute, que la médecine ne fut exercée que par les Médecins, mais la choſe eſt malheureuſement autrement; & auſſi long-tems qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier, l'on doit s'occuper, en attendant que la ſource du mal ſoit tarie, d'en diminuer les effets autant qu'il ſera poſſi-

*ble. Quand je composai l'*Avis au Peuple, *je crus qu'il seroit propre à remplir en partie ce but louable: rien n'a dû jusqu'à présent m'engager à changer d'idée; & en publiant cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai profité de quelques remarques des différens Editeurs, je ne crains point de publier un ouvrage dangereux. J'ai eu la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes s'en sont servies avec un succès marqué, même dans des maladies très graves, & je serai au comble de mes vœux, si je continue d'apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.*

A Lausanne, le 20 Août 1774.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME I.

INTRODUCTION. Page 1
CHAP. I. *Causes des maladies du Peuple.* 31
II. *Causes qui augmentent les maladies du Peuple.* 45
III. *Conduite dans le commencement des maladies, &c.* 62
IV. *Inflammation de poitrine.* 80
V. *De la pleuréſie.* . . . 115
VI. *Des maux de gorge.* . . 126
VII. *Des rhumes.* 147
VIII. *Des maux de dents.* . 160

CHAP. IX. *De l'apoplexie.* Page 169
X. *Des coups de ſoleil.* . 178
XI. *Du rhumatiſme.* . . . 188
XII. *De la rage.* 207
XIII. *De la petite vérole.* . 221
XIV. *De la rougeole.* . . 246
XV. *De la fievre ardente ou chaude.* 255
XVI. *Des fievres putrides.* 260
XVII. *Des fievres malignes.* 269
XVIII. *Des fievres d'accès.* 281
XIX. *Des éréſipelles & des piquûres d'animaux.* 301
XX. *Des fauſſes inflammations de poitrine, &c.* 312
XXI. *Des coliques.* . . . 323
XXII. *Du miſéréré & du cholera-morbus.* . . 340

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.

INTRO-

AVIS AU PEUPLE
SUR
SA SANTÉ.

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitans dans ce pays eſt une vérité de fait qui frappe tout le monde, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation a pluſieurs cauſes : je me croirois heureux, ſi je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui eſt la mauvaiſe méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'eſt là mon unique objet ; mais l'on me permettra d'indiquer les autres cauſes concourantes.

On peut les réduire à deux claſſes générales. Il ſort plus de monde qu'autrefois, & l'on peuple moins (*a*).

(*a*) Cette dépopulation eſt preſque générale en Europe, ſuivant l'éditeur de la premiere édition de ce livre à Paris, & je crois qu'il a

Il y a deux eſpeces d'émigration : l'on ſort, ou pour aller dans les ſervices étrangers, que l'on conſerve par des raiſons qui l'emportent ſans doute ſur les inconvéniens; ou pour chercher, dans différentes vocations, une fortune que le pays refuſe. L'on pourroit appeller la premiere *émigration militaire*; la ſeconde, *émigration commerçante.*

Le ſervice nuit à la population de pluſieurs façons. Premierement, il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en ſort; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *heimweh* ou mal du pays, l'air pernicieux de quelques garniſons de Flandres, de Hollande, d'Italie, les mauvaiſes nourritures & boiſſons, les épidémies des camps, les débauches en emportent un grand nombre. La déſertion d'ailleurs, dont ils craignent les ſuites, en rentrant chez eux, en oblige pluſieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres,

raiſon; il ne paroît même pas poſſible que cela ſoit autrement, ſi l'on fait attention au nombre d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe pour aller périr dans les trois autres parties du monde; & ſi l'on veut bien convenir qu'une grande partie des denrées que nous en tirons, contribuent à abréger la vie de ceux qui nous reſtent.

au ſortir du ſervice, embraſſent des établiſſemens, dont le ſervice leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour.

En ſecond lieu, en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le pays ſouffriroit également de leur abſence, parce qu'ils ſont abſens dans le tems de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfans, victimes des déreglemens paternels, ſont foibles, languiſſans, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété; enfin, parce que le goût du libertinage qu'ils ont contracté, en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconvéniens ſoient réels & très-connus, cependant comme le nombre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon, eſt borné; qu'il eſt même peu conſidérable, rélativement au nombre des habitans que le pays devroit avoir; que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un tems, & pourroit le redevenir ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, elle n'eſt peut-être pas la plus fâcheuſe.

L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuſe, a ſes inconvéniens particuliers, qui ne ſont pas moindres ; & malheureuſement c'eſt une épidémie dont les ravages vont en croiſſant par une raiſon ſimple ; c'eſt que le ſuccès d'un ſeul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on eſt frappé du bien, l'on ignore le mal. Je ſuppoſe qu'il ſoit parti, il y a dix ans, cent perſonnes pour aller ce qu'on appelle *ckercher fortune* ; au bout de ſix mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parens : qu'il en ſoit revenu un cette année avec quelques biens au-deſſus de ſa pacotille, tout le pays en eſt inſtruit & s'en occupe, une foule de jeunes gens ſont ſéduits & partent, parce que perſonne ne penſe que des quatre-vingt-dix-neuf qui étoient partis avec lui, la moitié a péri, une partie eſt miſérable, & le reſte eſt de retour, ſans avoir gagné autre choſe que l'incapacité de s'occuper utilement dans ſon pays & dans ſa premiere vocation. Le petit nombre qui réuſſit eſt publié ; la foule qui échoue, reſte dans un profond oubli. Le mal eſt très-

grand & très-réel; quel en eſt le remede ?

Il ſuffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen eſt aiſé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement un régiſtre exact de ceux qui ſortent, & au bout de ſix, huit, dix ans, en publier la liſte avec le ſuccès de leurs voyages. Si je ne me trompe, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établiſſemens, dont les liſtes que je propoſe, leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages preſque ſûrs ; il ſortiroit beaucoup moins de gens ; trouvant moins de concurrens, ils feroient mieux leurs affaires ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus ſouvent ; par-là même il reſteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le pays ſeroit plus peuplé, plus riche & plus heureux, parce que le bonheur d'un peuple qui vit ſur un ſol fertile, dépend beaucoup de la po-

pulation, & un peu des richeſſes pécuniaires.

Non-ſeulement l'on fort beaucoup du pays, & par-là même il y a moins de gens pour le peupler, mais ceux qui y reſtent peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou ce qui revient au même, parmi le même nombre de perſonnes, il y a moins de mariages, & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de ſoi pour en être convaincu. Quelles en ſont les cauſes? Il y en a deux principales; le luxe & la débauche, qui nuiſent à la population par pluſieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais ſon égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuſe, dont l'éducation conſumeroit des revenus conſacrés aux dépenſes d'apparat; & d'ailleurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfans, ils en auroient tous très-peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécié par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâ-

cher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfans dans une ſituation propre à ſoutenir cette dépenſe. De là peu de mariages quand on n'eſt pas riche; peu d'enfans quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite affoiblit la ſanté, ruine le tempérament, & la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe compte des familles de plus de vingt enfans, celle qui vit ne compte pas vingt germains, celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troiſieme inconvénient du luxe, c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour briller dans les villes, & qu'il augmente ſon domeſtique; mais cette augmentation des domeſtiques eſt préjudiciable à la population: premierement, n'étant pas à l'ordinaire occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive, & deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne pour lequel ils étoient nés; étant privés de cette reſſource, ils ne ſe marient pas, ou ſe marient trop tard; il naît moins de citoyens.

L'oiſiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront

jamais que peu d'enfans mal ſains, qui ne ſeront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui ſe conduiſent le plus ſagement, qui conſervent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir de petits marchands; & c'eſt une perte pour le peuplement, parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans qu'un nombre égal de citadins, & que ſur un nombre donné, il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domeſtiques du ſexe. Après dix ou douze ans de ſervice, les ſervantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embraſſent cet état ſuccombent bientôt à ce travail, pour lequel elles ne ſont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il eſt aiſé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; ſouvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les ſoins que leur délicateſſe exigeroit, eſt l'écueil de leur ſanté; elles reſtent dans un état de langueur, de foi-

bleſſe, de dépériſſement; elles n'ont plus d'enfans; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépayſés après une groſſeſſe cachée, l'impoſſibilité de trouver des épouſeurs, ſont ſouvent les effets de leur libertinage.

Il eſt à craindre que ces maux n'aillent en croiſſant, depuis que manque de ſujets, ou par des vues d'économie, on commence à prendre pour domeſtiques des enfans dont les mœurs & le tempérament ne ſont point formés, & ſe ruinent d'un pas égal par le ſéjour de la ville, la fainéantiſe, le mauvais exemple & les mauvaiſes compagnies.

Outre l'augmentation des domeſtiques, le luxe multiplie auſſi conſidérablement le nombre des artiſans ſédentaires occupés de ſes fantaiſies, & c'eſt une nouvelle perte très-réelle pour l'agriculture & pour la population.

Il reſteroit ſans doute bien des choſes à dire ſur cet important objet; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent point de tems pour tout ce qui n'eſt pas médecine, je craindrois de ſortir de mon ſujet. Tout

ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie, puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit indiquer les causes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit par des récompenses, 1°. à arrêter tous ses habitans; 2°. à les encourager, par d'autres récompenses, à une population plus abondante. Ils n'en sortiroient point, ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre; ainsi vraisemblablement ce quartier, au bout d'un certain tems, seroit trop peuplé, & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes, quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin que des maladies, qui auroient été très-légeres, devenoient mortelles par le traitement; & je suis convaincu que cette cause fait seule autant de ravages que les précédentes; elle mérite bien, par-là

même, toute l'attention des médecins, dont la vocation eſt de travailler à la conſervation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos ſoins à ſa partie la plus brillante dans les villes, ſa moitié la plus utile périt miſérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroiſſent dans différens villages, & y font des ravages conſidérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui eſt uniquement deſtiné pour ceux que leur éloignement des médecins met dans le cas d'être privés de leur ſecours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui eſt fort ſimple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes ſoins à le rendre le plus utile qu'il m'a été poſſible; & j'oſe eſpérer que, ſi je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitemens pernicieux qu'il faut éviter.

Je ſuis intimément convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui ſeroient en état ne l'entreprennent pas; j'ai plus de courage, & j'eſpere que les gens qui penſent, me ſauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage, dont la compoſition eſt rebutante par

ſafacilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la néceſſité de ne dire que les choſes les plus connues, & par l'impoſſibilité d'y traiter aucune matiere à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'eſt le travail d'un paſteur qui écriroit un catéchiſme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant que l'on a déja quelques ouvrages deſtinés pour les malades de la campagne qui ſont privés de ſecours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produiſent un mauvais effet; de cette eſpece ſont tous les recueils de remedes ſans deſcription de maladie, & par là même ſans aucune regle ſûre pour l'application ; tel par exemple que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût (*b*). Les autres ſe rapprochent du plan du mien, mais pluſieurs ont embraſſé trop de maladies, & par là même ſont deve-

(*b*) L'on doit ranger dans la même claſſe un ouvrage qui a paru ſous le nom de *Médecine rurale & pratique*, &c. à Paris 1768. L'auteur eſt Mr. BUCHOZ, médecin de Nancy, connu très-avantageuſement par ſes ouvrages de botanique. La médecine rurale n'eſt qu'un ſimple recueil de recettes, à chacune deſquelles on donne un titre qui exprime les

nus trop volumineux; d'autres ont été trop courts ſur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point inſiſté aſſez ſur les ſignes des maladies, leurs cauſes, le régime général, les mauvais traitemens; leurs recettes ne ſont point généralement auſſi ſimples & auſſi aiſées à préparer qu'elles doivent l'être ;

vertus qu'on lui attribue, ſans aucune attention aux différentes cauſes qui produiſent les mêmes maux. Après avoir loué l'*Avis au peuple*, plus aſſurément qu'il ne le mérite, Mr. BUCHOZ ajoute : *cet ouvrage ſuppoſe cependant, dans ſa méthode curative auſſi courte que ſimple, une petite Pharmacie qu'on eſt obligé de ſe procurer en campagne, & qui ne laiſſe pas d'être diſpendieuſe pour de pauvres habitans. Par le moyen de l'ouvrage que nous publions, nous remédions à cet inconvénient.* Je ſouhaiterois que cela fût, j'aurois été empreſſé à profiter de l'ouvrage de M. BUCHOZ. Mais le plus léger examen ſuffit pour ſe convaincre que ſon plan de Pharmacie purement campagnard eſt impoſſible, & qu'il ſeroit beaucoup plus diſpendieux que celui que j'ai propoſé. Je juge de ſon impoſſibilité, 1°. parce que dans la plus grande partie des recettes, il entre quelque remede qu'il faut tirer des pharmacies de ville, à moins que quelque particulier n'en érige dans ſa maiſon à la campagne. 2°. Parce qu'il y a pluſieurs recettes dans leſquelles il n'entre que des remedes tirés des Pharma-

enfin ils paroiſſent la plûpart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triſte, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec reſpect, & qui s'étant propoſé un plan fort ſemblable au mien, l'ont rempli avec une ſupériorité qui mérite toute la reconnoiſ-

cies, comme les numeros 354, 366, 367. 3°. Parce que le nombre des plantes qu'il emploie eſt extrémement conſidérable, (il y en a 16 dans un *apozeme antiſcorbutique*, 13 dans une décoction pectorale, & ſuppoſe une connoiſſance botanique très-étendue pour la collection, & des ſoins très-longs & très-délicats pour la conſervation; il ſeroit impoſſible & ruineux pour un payſan de ſe procurer toutes les plantes qui entrent dans la Pharmacopée de Mr. BUCHOZ, dans laquelle il entre peut-être dix fois plus de drogues que dans la mienne; & comme elles ne ſe trouvent & ne ſont efficaces que dans certains tems de l'année, il faut néceſſairement que ne prévoyant pas celles dont il pourra avoir beſoin, il ſe les procure toutes, s'il veut renoncer à les tirer des pharmacies; il ſera donc, dans ce plan, aſtreint à une dépenſe conſidérable toutes les années, pour en prévenir une très-petite dans les cas de maladie; & il eſt évident que le plan de Mr. BUCHOZ dicté par la charité, eſt impraticable; il ſeroit d'ailleurs inſuffiſant dans un très-grand nombre de cas, & il conſerve les inconvéniens des ecueils de recette.

ſance du Public. L'un eſt Mr. ROSEN, premier médecin du roi & du royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'eſt ſervi de ſon crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs ces contes ridicules, ces avantures extraordinaires, ces pernicieux conſeils d'aſtrologie, qui en Suede, comme ici, ne ſervent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition, & les préjugés les plus faux ſur la ſanté, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de compoſer ſur les maladies populaires des traités ſimples, qu'il a ſubſtitués à ces tas de ſottiſes. Mais ces petits ouvrages, qui paroiſſent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du ſuédois, & par-là même je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre eſt Mr. le Baron de SWIETEN, premier médecin de leurs Majeſtés Impériales, qui a bien voulu ſe donner les ſoins de faire, pour les armées, ce que je fais pour les campagnes de ce pays. Quoique mon ouvrage fût en grande partie compoſé, quand le ſien m'eſt parvenu, j'en ai pris différens morceaux; & ſi nos vues euſſent été préciſément les mêmes, j'aurois cru

rendre un plus grand ſervice, en cherchant à répandre ſon livre, qu'en en publiant un nouveau ; mais comme il n'a rien dit ſur pluſieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de pluſieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je ſuis obligé de traiter, nos deux ouvrages, ſans parler de la ſupériorité du ſien, ſont très-différens, rélativement au fond des matieres. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être preſque toujours dans ſes principes.

Cet ouvrage n'eſt point fait pour les vrais médecins, mais peut-être, outre mes amis, quelques-uns le liront. Je leur demande une grace, c'eſt de vouloir bien entrer dans l'eſprit de l'auteur, & ne point le juger comme médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui liſent pour critiquer, trouveront un plus vaſte champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'eſt pas juſte qu'un ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du déſagré-

ment, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails ſur les moyens qui me paroiſſent les plus propres à faciliter les bons effets que j'eſpere de mes ſoins. Je donnerai enſuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me ſervir, & qui ne ſont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au Peuple* n'eſt point l'effet d'une illuſion qui me perſuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maiſon de chaque payſan. Les dix-neuf vingtieme ne ſauront ſans doute jamais qu'il exiſte, pluſieurs ne ſauroient pas le lire, un plus grand nombre, quelque ſimple qu'il ſoit, ne le comprendroit pas; mais je le deſtine aux perſonnes intelligentes & charitables, qui vivent dans les campagnes, & qui, par une eſpece de vocation de la Providence, ſont appellées à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſément que j'ai en vue premiérement Meſſieurs les Paſteurs: il n'y a point de village, de hameau,

de maiſon foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bénéficence d'un d'entr'eux; & je ſais qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, deſirent, tous les jours, d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le tems même qu'ils les diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me féliciterai, ſi ces Eccléſiaſtiques reſpectables trouvent ici quelques ſecours, qui puiſſent leur aider à ſatisfaire leurs intentions bienfaiſantes. Le reſpect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes viſites dans les maiſons, le devoir qui leur eſt impoſé de détruire les préjugés fâcheux & la ſuperſtition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoiſſances phyſiques leur donnent à ſaiſir toutes les vérités de ce petit ouvrage, ſont autant de raiſons qui me perſuadent qu'ils auront toute l'influence poſſible ſur la réforme qu'il eſt à ſouhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'oſe, en ſecond lieu, compter ſur les Seigneurs de place, dont les conſeils, extrêmement reſpectés par leurs paroiſ-

ſiens, ſont ſi propres à décréditer une mauvaiſe méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils ſaiſiront aiſément tous les avantages. Les fréquens exemples que j'ai vus de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empreſſement qu'ils ont à faire ſoulager les malades de leurs villages, la généroſité avec laquelle ils pourvoient à leurs beſoins, me font eſpérer, en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois, qu'ils ſaiſiront avec joie un nouveau moyen de faire du bien dans leur voiſinage. La vraie charité ſent que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en ſuſpens; mais elle ſaiſit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troiſieme lieu, les perſonnes riches, ou au moins aiſées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles ſe réjouiſſent en faiſant du bien, ſeront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs ſoins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois claſſes que je viens d'indiquer, ils ſont preſque toujours informés des maladies du lieu, parce qu'on s'adreſſe à eux pour du bouil-

lon, de la thériaque, du vin, des biſcuits, en un mot, pour tout ce qu'on croit beſoins de malades. A l'aide de quelques queſtions aux aſſiſtans ou d'une viſite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie, & par une ſage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque; de l'orge ou du petit lait au lieu de bouillon, ils ordonneront des lavemens ou des bains de pied au lieu de vin, & des grus à l'eau au lieu de biſcuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut réſulter de ces attentions ſi aiſées & ſouvent répétées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle ſera détruite, la bonne s'enracinera tout auſſi fortement, & j'eſpere que perſonne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il eſt inutile de dire que je fonde plus d'eſpérance encore ſur les ſoins des dames que ſur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus ſoutenue, une vie moins ambulante, une ſagacité que j'ai admirée chez pluſieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles obſervent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les cauſes cachées des

ſymptômes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs praticiens ; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, ſont autant de caracteres qui établiſſent leur vocation ; & il y en a un grand nombre qui la rempliſſent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit ſervir de modele.

Les maîtres d'école doivent encore être tous ſuppoſés avoir un degré d'intelligence ſuffiſant pour tirer parti de cet ouvrage ; & je ſuis perſuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que non-ſeulement ils cherchaſſent à connoître la maladie, c'eſt la ſeule choſe un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut ; mais encore qu'ils appriſſent à appliquer les remedes. Pluſieurs raſent ; j'en ai vu qui ſaignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adreſſe ; tous apprendroient aiſément à le faire, & il ne ſeroit peut-être pas hors de place d'introduire l'uſage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils ſuſſent ſaigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les véſicatoires & de les panſer, ſeroient du plus grand uſage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles,

ſouvent peu nombreuſes, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour ; la plupart n'ont point de domaines à cultiver ; quel meilleur uſage pourroient-ils faire de leur loiſir que de l'employer au ſoulagement des malades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix aſſez modique, pour n'incommoder perſonne ; & ce petit revenant bon rendroit leur ſituation encore plus douce ; outre que cette diſtraction les préſerveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par déſœuvrement, à prendre du goût pour la boiſſon. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette eſpece de pratique, c'eſt que en ſoignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils ſeroient à même, dans les cas graves, de conſulter ceux dont on croiroit avoir beſoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs mêmes, il ne s'en trouve pluſieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de ſens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaiſir ce livre, en ſaiſiront la doctrine, & la répandront avec empreſſement.

Enfin, j'eſpere que pluſieurs chirurgiens répandus dans les campagnes,

& qui exercent la médecine dans leur voiſinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conſeils, quoiqu'un peu différens, peut-être, de ceux qu'ils ont ſuivis juſqu'à préſent. Ils ſentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde, & ils ne ſe feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience qui proprement n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne ſe ſont jamais livrés, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours qui leur manquent.

Les ſages-femmes pourront auſſi rendre leurs ſoins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il ſeroit à ſouhaiter que généralement elles le fuſſent davantage ſur l'art même qu'elles exercent; les exemples de malheurs, qu'on auroit évités avec plus d'habileté, ſont aſſez fréquens pour faire déſirer qu'on pût les prévenir; & cela ne ſeroit pas impoſſible: rien ne l'eſt, quand ceux à qui la volonté appartient, veulent fortement; mais il faudroit qu'ils fuſſent inſtruits du mal, qui eſt très-preſſant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus ſimples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec aſſez de détail, pour eſpérer que perſonne ne ſera embarraſſé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette ſimplicité nuit à l'utilité, & qu'ils ſont moins efficaces : je déclare que ce ſont les mêmes dont je me ſers dans la ville pour les malades les plus opulens. Cette ſimplicité eſt fondée en nature : le mélange d'un grand nombre de drogues eſt ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux ſe borner à celle qui eſt la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conſeil dont l'exécution ne fut aiſée & très-praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns ſont peu faits pour le peuple en général, & je n'en diſconviens pas ; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vue les perſonnes qui, ſans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours ſe procurer un médecin auſſi-tôt, auſſi ſouvent, ou auſſi long-temps qu'elles le voudroient.

Un

Un grand nombre de remedes ſe tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; il y en a cependant qui doivent ſe prendre chez les apothicaires. J'ai marqué les prix auxquels je ſuis perſuadé que tous les apothicaires du pays les donneront au payſan peu riche; & en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher; je n'avois point cette crainte; mais pour que, voyant la médiocrité du prix, il ne craignît point d'aller à l'emplette. Il aura preſque toujours la doſe de remede néceſſaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biſcuits, & d'autres choſes qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modique qu'il eſt, excédoit ſes facultés, ſans doute les bourſes des Communes & des pauvres y ſuppléeroient. Enfin, il y a dans le pays un très-grand nombre de maiſons de ſeigneurs, de miniſtres, de particuliers, qui font annuellement une certaine dépenſe charitable en remedes; ſans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien diſtribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils diſtribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plupart des campagnes ſont très-éloignées des villes & que le payſan n'eſt pas à portée, par-là même, de ſe procurer d'abord ce dont il a beſoin. Je réponds qu'il y a effectivement pluſieurs villages très éloignés des villes où il y a des apothicaires; mais ſi l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui ſoient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il ſe trouve toujours quelque chirurgien, ou quelque marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, juſqu'à préſent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront, dès qu'ils pourront en eſpérer le débit; & ce ſera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu ſoin d'indiquer le tems que chaque remede pouvoit ſe garder ſans riſque. Il y en a d'un uſage très-fréquent, dont les maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine proviſion. Je ſuppoſe auſſi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils ſeront munis des inſtrumens néceſſaires aux ſoins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, une ſeringue (qui peut être remplacée par des veſſies), fuſſent une emplette trop conſidérable, les Communes pourroient

la faire, & les inſtrumens paſſeroient des uns aux autres. Il ne faut pas eſpérer que tous puiſſent ou veuillent apprendre à en faire uſage; mais un ſeul peut ſuffire aux beſoins de quelques villages voiſins, ſans que ſes devoirs en ſouffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me conſulter de dehors, ſans pouvoir répondre aux queſtions que je leur fais, & les plaintes de pluſieurs médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une perſonne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans juſqu'à ſoixante-dix, entre ſoixante & ſeptante fois par minute : il ſe ralentit ordinairement un peu chez les vieillards; & chez les enfans il bat plus vîte; juſqu'à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue enſuite peu à peu.

Une perſonne intelligente, qui aura touché ſouvent ſon pouls & celui des autres, jugera aſſez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'eſt qu'un tiers plus vîte, elle n'eſt

pas extrêmement forte; elle eſt forte; quand cette augmentation eſt d'une moitié; très-dangereuſe, l'on peut preſque dire mortelle, quand on eſt parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls ſeulement par la vîteſſe, mais encore par la force ou la foibleſſe, la dureté ou la molleſſe, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas beſoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort eſt preſque toujours d'un bon augure; & s'il l'eſt trop, on peut l'affoiblir : le foible eſt ſouvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait ſentir un coup ſec, comme ſi l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur; l'oppoſé s'appelle mou : le dernier vaut généralement mieux.

Si le pouls eſt fort & mou, encore qu'il ſoit vîte, on doit conſerver beaucoup d'eſpérance. S'il eſt fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la ſaignée & le régime rafraîchiſſant. S'il eſt petit, vîte & dur, le danger eſt très-grand.

L'on appelle pouls régulier, celui dont tous les battemens ſont à des diſtances égales, dont il ne manque point de battemens (s'il en manque, il eſt intermit-

tent), & dont tous les battemens ſe reſſemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls eſt bon, que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remedes, qu'ils produiſent l'effet qu'on en attend, qu'il conſerve des forces, qu'il ſent ſon état, l'on doit eſpérer de le guérir. Quand tous, ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent, il eſt dans un preſſant danger.

Il eſt ſouvent queſtion, dans cet ouvrage, de la tranſpiration arrêtée. L'on appelle tranſpiration, cette humeur qui ſort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle ſoit peu viſible, eſt cependant très-conſidérable, puiſque ſi une perſonne bien portante a mangé ou bu huit livres dans un jour, il n'en ſort pas quatre par les ſelles ou par les urines, & que le reſte ſe diſſipe par la tranſpiration inſenſible. L'on ſent aiſément que ſi une telle évacuation vient à s'arrêter, & ſi cette humeur, qui devoit ſortir par la peau, ſe jette ſur quelque partie intérieure, il peut en réſulter des maux fâcheux. C'eſt une des cauſes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions ſont deſtinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de médecin. Je ſuis bien éloigné de croire qu'elles puiſſent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long ; &, au moment où il arrive, elles doivent être miſes de côté. La confiance doit être nulle ou entiere ; elle fonde les ſuccès ; c'eſt au médecin à juger du mal & à choiſir les remedes, & l'on doit ſentir le peu de convenance qu'il y a à lui propoſer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conſeille uniquement parce qu'ils ont réuſſi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à-peu-près ſemblable : c'eſt propoſer à un cordonnier de faire un ſoulier pour un pied, ſur le modele d'un autre, plutôt que ſur la meſure qu'il a priſe.

CHAPITRE I.

De quelques causes des maladies du Peuple.

§. 1. Les causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne sont, 1°. l'excès du travail pendant long-tems. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, dont ils se guérissent rarement ; plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible : l'autre, c'est lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & sur-tout par du petit-lait, ou du lait de beurre (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre : cette boisson, salutaire & agréable, rafraîchit &

ſoutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires.

Il y a un épuiſement qui, quoiqu'il ait des ſymptômes fort différens de ces maladies, s'en rapproche par ſa cauſe, qui eſt un deſſéchement général. J'en ai vu guérir par l'uſage du petit-lait, enſuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds & les nourritures ſucculentes tuent.

§. 2. Il y a une autre eſpece d'épuiſement, qu'on peut appeller épuiſement vrai, qui eſt produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture ſuffiſante, les mauvais alimens, la mauvaiſe boiſſon, l'excès du travail; c'eſt dans ce cas où il convient de donner de bonnes ſoupes & un peu de vin. Mais ce cas eſt très-rare dans ce pays; je le crois plus fréquent dans quelques provinces de France.

§. 3. Une ſeconde cauſe très-ordinaire des maladies, c'eſt de ſe repoſer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud: l'on arrête tout-à coup la tranſpiration; & cette humeur, ſe rejettant ſur quelque partie intérieure, occaſionne pluſieurs maladies très-violentes, ſurtout des eſquinancies, des inflammations de poitrine, des pleuréſies & des coliques

inflammatoires. L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens; mais quand il eſt fait, & dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de pluſieurs jours, il faut ſur-le-champ ſe faire ſaigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infuſion tiede N°. 1. Ces ſecours préviennent ſouvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuſe, ſi l'on cherche à ſe faire ſuer par des choſes échauffantes.

§. 4. Une troiſieme cauſe, c'eſt l'eau froide qu'on boit, quand on a fort chaud: cette cauſe agit comme la précédente; mais ſes ſuites fâcheuſes ſont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples; des eſquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomiſſemens, des ſuppreſſions d'urine & des angoiſſes inexprimables. Les meilleurs remedes ſont une ample ſaignée dès le commencement du mal, une

abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tiſane N°. 2, ou les laits d'amandes N°. 4, le tout bu tiede; des fomentations d'eau tiéde ſur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavemens d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas & dans le précédent, un demi bain tiede après la ſaignée a quelquefois ſoulagé très-promptement.

Il eſt bien étonnant que les laboureurs ſe livrent ſi ſouvent à cette mauvaiſe coutume, dont ils connoiſſent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ſes chevaux de boire, quand ils ont chaud, ſur-tout s'ils doivent ſe repoſer; il ſait que, s'il les laiſſoit boire, peut-être ils en crêveroient; mais il ne craint point de s'expoſer au même danger. Ce n'eſt pas, au reſte, le ſeul exemple dans lequel il paroiſſe faire plus de cas de la ſanté de ſes bêtes que de la ſienne.

§. 5. Une quatrieme cauſe, qui influe ſur tout le monde, mais plus cependant ſur le laboureur, c'eſt l'inconſtance des tems. Nous paſſons tout-à-coup, quelquefois pluſieurs fois par jour, du chaud au froid, ou du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres

pays. C'eſt-là ce qui rend les maladies catarrhales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtu que la ſaiſon ne l'exige, de prendre les habits d'hiver de bonne heure en automne, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printems. Les ouvriers prudens, qui ſe déshabillent pendant le tems du travail, ont ſoin de remettre leurs habits le ſoir en ſe retirant. Ceux qui, par négligence, ſe contentent de les remporter perchés ſur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a quelques endroits, mais en très-petit nombre, où l'air eſt mal-ſain, plus par ſa nature que par ſes variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* ſur-tout, & dans quelques autres villages ſitués dans les marais qui bordent le Rhône : ces pays ſont ſujets à ces fievres d'accès dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amènent ſouvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier, baigné dans une ſueur chaude, eſt tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche ; ce qui occaſionne les mêmes maux que

le paſſage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le ſoleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; ſi le froid dure, ſouvent pluſieurs en ſont incommodés.

Un voyageur eſt quelquefois mouillé en route, ſans pouvoir l'empêcher; le mal n'eſt pas fort grand; moyennant qu'en arrivant il quitte ſes habits; mais j'ai vu des pleuréſies mortelles pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillées, il n'y a rien de plus utile que de ſe laver avec de l'eau tiede. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiede de jambes eſt très-utile. J'ai guéri radicalement des perſonnes ſujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. La cinquieme cauſe, à laquelle on ne penſe guere, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très-réellement, c'eſt l'uſage ordinaire dans preſque tous les villages, d'avoir les courtines préciſément deſſous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrom-

pues, qui à la longue ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur ne s'en apperçoivent plus, mais la cauſe n'en agit pas moins; & ceux qui n'y ſont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des villages dans leſquels, après que les courtines ſont enlevées, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux; parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occaſion d'une fievre putride épidémique qui y faiſoit des ravages, je ſentois, en traverſant le village l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fuſſent la principale cauſe de cette maladie, & d'une ſemblable qui y avoit régné cinq ans auparavant. Le village eſt d'ailleurs dans une expoſition ſaine. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on prévint ces accidens en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cette cauſe le peu de ſoin que le payſan a d'aërer ſa

chambre. L'on ſait qu'un air trop renfermé occaſionne les fievres malignes les plus fâcheuſes ; & le payſan ne reſpire jamais chez lui qu'un air de cette eſpece. Il y a de très-petites chambres qui renferment jour & nuit le pere, la mere, ſept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant ſix mois de l'année, & très-rarement pendant les ſix autres. J'ai trouvé l'air ſi mauvais dans pluſieurs de ces chambres que je ſuis perſuadé, que ſi ceux qui les habitent, n'alloient pas ſouvent au grand air, ils périroient tous en peu de tems. Il eſt aiſé de prévenir les maux que cette cauſe produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution ſi ſimple auroit les plus heureux effets.

S'il falloit choiſir entre ces airs chauds & enfermés, ou l'air le plus froid, mais ſec & toujours renouvellé, il n'y auroit pas à balancer, le dernier eſt infiniment préférable ; j'ai vu ſouvent des pauvres compagnons très-gravement malades dans des chambres hautes, ouvertes de tout côté, & où il geloit, ſe guérir aiſément, pendant que ceux qui étoient mieux ſoignés dans des poëles chauds & fermés, périſſoient cruellement. Les payſans malades ſe guériroient plus aiſé-

ment, ſi, dès qu'ils ſont malades, ils ſe faiſoient porter dans leurs granges, dont l'air beaucoup plus frais & plus pur que celui de leurs maiſons, ſeroit pour eux le meilleur des remedes.

§. 10. Je mets, pour ſixieme cauſe, l'yvrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les tems, & par-tout. Les miſérables qui s'y livrent ſont ſujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleuréſies, qui ſouvent les emportent à la fleur de l'âge; s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, longtems avant l'âge de la vieilleſſe, dans toutes ſes infirmités, & ſur tout dans l'aſthme, qui les conduit à l'hydropiſie de poitrine Leurs corps uſés par les excès ne répondent point à l'action des remedes; & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cauſe, ſont preſque toujours incurables. Heureuſement, la ſociété ne perd rien, en perdant ces ſujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie eſt en quelque façon morte long-tems avant leur corps.

§. 11. Les alimens ſont auſſi ſouvent une cauſe de maladie pour le peuple; cela arrive, 1°. quand les grains, mal mûrs, ou mal recueillis dans les étés fâ-

cheux, ont acquis une mauvaiſe qualité : heureuſement cela eſt rare, & l'on peut diminuer le danger de leur uſage par quelques précautions, telles que celles de laver & de ſécher exactement la graine ; de mêler un peu de vin à la pâte en la pêtriſſant, de la laiſſer lever un peu plus long-tems & de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies s'alterent très-ſouvent dans la maiſon du payſan, ou parce qu'il ne ſe donne pas les ſoins qu'il devroit ſe donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conſerver, même d'un été à l'autre. Il m'eſt très-ſouvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maiſons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aiſés & connus de parer à cela avec un peu de ſoin : mais je n'entrerai là-deſſus dans aucun détail ; il ſuffit de faire ſentir que la graine, étant notre principale nourriture, la ſanté ſouffre néceſſairement, quand elle n'eſt pas bonne. 3°. Avec de la bonne graine, on fait ſouvent du mauvais pain, en ne le laiſſant pas aſſez lever, en le cuiſant trop peu, & en le gardant trop long-tems. Tous ces défauts ont des ſuites fâcheuſes pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les valétudinaires.

Les tartes ou gâteaux ſont un abus du pain, qui, dans quelques villages, eſt porté à un point très-nuiſible. C'eſt une pâte preſque toujours mal & ſouvent point levée, mal cuite, graſſe, & chargée de choſes ou graſſes ou aigres, qui en font un des alimens les plus indigeſtes que l'on ait inventés. Ce ſont les femmes & les enfans qui en font le plus d'uſage & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfans ſur-tout, qui vivent quelquefois pluſieurs jours de ſuite de ces tartes, ſont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digeſtion; ils contractent un principe d'obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, & d'épaiſſiſſement glaireux dans toute la maſſe des humeurs, qui les jette dans pluſieurs maladies de langueur, fievre lente, éthiſie, nouûre, humeurs froides, foibleſſe pour le reſte de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal ſain qu'une pâte mal levée, mal cuite, graſſe & rendue aigre par l'addition des fruits. En enviſageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent auſſi le payſan à cet égard.

Il y a quelques autres cauſes des maladies, tirées des alimens, mais moins

fâcheuſes, ou moins générales, & dans le détail deſquelles il eſt impoſſible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale ; c'eſt que l'attention que le payſan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de ſoin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime ; & je ſuis convaincu que c'eſt une des plus grandes cauſes de la ſanté dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long ſéjour qu'il fait au grand air, où il paſſe les trois quarts de ſa vie ; & ce qui eſt auſſi un avantage très-conſidérable, l'heureuſe habitude de ſe coucher de très-bonne heure, & de ſe lever de grand matin. Il ſeroit à ſouhaiter qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne ſerviſſent de modeles à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des cauſes des maladies du peuple, la conſtruction de ſes maiſons, dont un grand nombre ſont, ou appuyées contre un terrein élevé, ou un peu creuſées en terre. L'une ou l'autre de ces ſituations les rend humides ; ceux qui les habitent en ſont incommodés ; & s'ils ont quelques proviſions, elles ſe gâtent & deviennent une nou-

velle ſource de maladies. Le manœuvre robuſte ne ſent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuſe ; mais elles agiſſent à la longue, & j'en ai vu ſur-tout les mauvais effets les plus ſenſibles ſur les femmes en couche, les enfans & les convaleſcens. Il ſeroit fort aiſé de remédier à cet inconvénient, en élevant le ſol de la maiſon de quelques pouces au-deſſus du niveau par une couche de ſable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choſes ſemblables, & en évitant de bâtir contre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police, & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtiſſent à prendre des précautions néceſſaires à cet égard. Une autre attention qui coûteroit encore moins, c'eſt de tourner les maiſons au midi oriental ; c'eſt l'expoſition, toutes choſes d'ailleurs égales, la plus ſalutaire & la plus avantageuſe ; cependant je l'ai vue très-ſouvent négligée, ſans qu'on pût aſſigner la moindre raiſon pour ne l'avoir pas choiſie.

Ces conſeils paroîtront peu importans aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le ſont plus qu'on ne penſe ; & tant de cauſes contribuent à détruire

les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le payſan boit dans ce pays, 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires ſauvages, ou quelquefois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'eſt-à-dire, une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau eſt la boiſſon générale; il ne boit preſque du vin que quand il eſt employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne ſont pas en uſage dans tous les quartiers, l'on n'en fait pas toutes les années, elles ne ſe conſervent que quelques mois.

Nos eaux ſont généralement aſſez bonnes; ainſi nous avons peu beſoin de ſecours pour les purifier, & ils ſont généralement connus dans les pays où ils ſont néceſſaires.

Les artifices dangereux pour bonifier les mauvais vins, ne ſont pas encore aſſez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les nôtres ne ſont pas nuiſibles en eux-mêmes, ils font du mal par la quantité plus que par la qualité.

L'uſage des vins de fruits & des piquettes eſt, comme je l'ai dit, peu con-

ſidérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets : ainſi les boiſſons ne peuvent être regardées comme cauſe de maladies dans ce pays qu'autant qu'on en abuſe. Il n'en eſt pas de même dans pluſieurs autres pays ; & c'eſt aux médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes les préſervatifs & les remedes néceſſaires.

CHAPITRE II.

Cauſes qui augmentent les maladies du peuple.

ATTENTIONS GÉNÉRALES.

§. 14. Les cauſes que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produiſent les maladies, & le mauvais régime, que le peuple obſerve quand il en eſt attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuſes, & beaucoup plus ſouvent mortelles.

Il eſt imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie, dans ce pays ſeul, à quelques centaines de perſonnes ; c'eſt que toutes les maladies ſe

guériſſent par la ſueur, & que, pour procurer la ſueur, il faut prendre beaucoup de choſes chaudes, & ſe tenir fort au chaud. C'eſt une double erreur funeſte à la population de l'Etat; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à ſe faire ſuer au commencement de la maladie, ils ſe tuent. J'ai vu des cas dans leſquels les ſoins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet. La ſueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang; elle le laiſſe plus ſec, plus épais, plus enflammé; & comme dans toutes les maladies aigues, excepté un très-petit nombre qui ſont très-rares, il eſt déja trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du ſang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payſan qui ne diſe, quand il a une pleuréſie, ou une inflammation de poitrine, que ſon ſang eſt trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vaſe, il le trouve *noir*, *ſec*, *brûlé*, ce ſont ſes termes; comment le ſens commun ne lui dit-il pas que, bien loin de faire ſortir l'eau d'un

tel ſang par les ſueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il ſeroit auſſi vrai qu'il eſt peu que la ſueur eſt utile au commencement des maladies, les moyens qu'on employe pour la procurer, n'en ſeroient pas moins mortels. Le premier, c'eſt d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de ſoins pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où par-là même il eſt bientôt extrêmement corrompu, & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux cauſes ſeules ſont capables de produire dans un homme ſain, la fievre la plus ardente & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me ſuis ſenti ſaiſi, en entrant dans ces chambres, d'une difficulté de reſpirer, que je diſſipois en faiſant ouvrir toutes les fenêtres.

Les gens inſtruits devroient ſe faire un plaiſir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occaſions qui s'en préſentent, que l'air nous étant plus néceſſaire que l'eau ne l'eſt au poiſſon, dès qu'il ceſſe d'être pur, notre ſanté ſouffre néceſſairement, & rien ne le corrompt plus promptement que les

vapeurs qui ſortent du corps de pluſieurs perſonnes renfermées dans une petite chambre qu'on n'aëre point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour ſentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre un peu, on voit ſur le champ la fievre, l'oppreſſion, l'angoiſſe, les rêveries diminuer.

§. 16. Le ſecond moyen qu'on emploie pour faire ſuer les malades, c'eſt de ne leur donner que des choſes échauffantes, & ſur-tout de la thériaque, du vin, du faltranc, (c) dont la plûpart des herbes ou fleurs ſont dangereuſes dès qu'il y a de la fievre, & du ſafran, qui eſt encore plus nuiſible. Dans toutes les maladies fiévreuſes, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert : tous ces remedes échauffent & reſſerrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produiſent. Un homme bien

(c) C'eſt cette compoſition d'herbes cueillies dans nos montagnes, connues dans l'étranger ſous le nom de vulnéraires de Suiſſe. Un médecin de cette ville, feu Mr. le docteur B. D'APPLES, a donné ſur ce remede une petite diſſertation dans *les Nouvelles de la République des Lettres*, pour le mois de Juillet 1712.

bien portant tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltranc, que le payſan prend quelquefois, lorſqu'il eſt déja attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Auſſi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils ſont journaliers, & malheureuſement chacun peut en voir autour de ſoi.

§. 17. L'on me dira peut-être que ſouvent les maladies ſe guériſſent par la ſueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds que la ſueur guérit, il eſt vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle *fauſſes pleuréſies*, quelques autres douleurs de rhumatiſme, quelques fluxions, quelques rhumes; mais c'eſt ſeulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une tranſpiration arrêtée, que la douleur ſe déclare tout-de-ſuite, & que ſur-le-champ, avant que la fievre ait épaiſſi & enflammé les humeurs, ou qu'il ſe ſoit formé quelque engorgement, on donne quelques boiſſons chaudes, comme du faltranc & du miel, qui, en rétabliſſant la

tranſpiration, enlevent la cauſe du mal. Alors même il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le ſang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la ſueur; & la fleur de ſureau me paroît préférable au faltranc.

La ſueur eſt auſſi utile dans les maladies, quand par une boiſſon abondante, on en a détruit les cauſes: elle ſert alors à entraîner avec elle une partie des humeurs maladives, après que les plus groſſieres ont paſſé par les ſelles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le ſang, & qui y eſt devenue ſuperflue. Il eſt à cette époque extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit ſouvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire ſuer dans les commencemens; & cette ſueur, ſi on l'arrête, ſe rejettant ſur quelque partie intérieure, produit ſouvent une nouvelle maladie, plus dangereuſe que la premiere. Il faut donc être auſſi attentif à ne pas arrêter imprudemment la ſueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle-là eſt preſque toujours utile, celle-ci preſque toujours dange-

reuſe. D'ailleurs, ſi elle étoit néceſſaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puiſqu'en échauffant ſi fort les malades, on allume une fievre prodigieuſe, on les met en feu, & la peau reſte extrêmement ſeche. L'eau tiede, avec un peu de vinaigre, eſt le meilleur des ſudorifiques.

Si les malades ſuent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un ſoulagement de quelques heures, bientôt ces ſueurs finiſſent, ſans que la réitération des mêmes remedes puiſſe les rappeller. On double les doſes, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue ſa mort à ce qu'il n'a pas aſſez ſué, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes ſudorifiques & du vin. Il y a long-tems qu'un habile médecin Suiſſe a averti ſes compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres; quand j'ai réitéré cet avis dans les premieres éditions de cet ouvrage, je craignois que ce ne fut avec auſſi peu de ſuccès; mais une heureuſe expérience m'a appris le contraire, & l'on s'apperçoit tous les jours que le

peuple ſe défait peu-à-peu des préjugés qui s'oppoſoient le plus puiſſamment à la guériſon.

Le payſan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit quand il eſt malade par préférence, & c'eſt un grand mal, parce que le vin rouge empêche les ſelles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement du ſang, qui ſont déja trop conſidérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux par les alimens qu'on leur donne. La maladie affoiblit néceſſairement, & la folle crainte que le malade ne meure de foibleſſe, porte à lui donner des alimens, qui, en augmentant ſa maladie, le tuent par la fievre. Cette crainte eſt abſolument chimérique; jamais la foibleſſe n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être pluſieurs ſemaines à l'eau, & ſont bien plus forts, au bout de ce terme, que ſi on les avoit nourris, parce que, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par-là même affoiblit le malade.

§. 19. Dès qu'il y a de la fievre, l'eſtomac ne digere plus que très-imparfaitement, tout ce qu'on avale ſe corrompt, & devient une ſource de pour-

riture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainſi tout ce qu'on prend devient un vrai poiſon, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoiſſe & dans les rêveries, à meſure qu'ils mangent.

§. 20. On leur fait du mal, non-ſeulement par la quantité de la nourriture, mais auſſi par ſa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biſcuits, de la viande même, s'il leur reſte la force & le courage de la mâcher; il faut abſolument qu'ils ſuccombent ſous le poids de toutes ces vilainies. Si l'on donne à un homme ſain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il eſt attaqué par des accidens violens, comme s'il avoit pris du poiſon, & c'en eſt réellement; il a des vomiſſemens, des angoiſſes, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, des taches pétéchiales, qu'on appelle ici le *pourpre*. Quand on donne ces alimens bien conditionnés à un fiévreux, la chaleur & les ma-

tieres corrompues qui ſont déja dans ſon eſtomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures, ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'eſt une vérité établie par le plus grand médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'alimens, plus on l'affoiblit. Ces alimens, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui ſavent obſerver, remarquent conſtamment que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fievre, & il eſt par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais à un homme qui a beaucoup de fievre ou de matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt préciſément lui rendre le même ſervice, que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon gâté.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore

trop répandu parmi les perſonnes mêmes que leurs talens & leur éducation devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi groſſieres que celles là. Il ſeroit bien-heureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité ſi bien démontrée en médecine, c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté eſt inconcevable à cet égard : elle eſt un ſecond fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périſſent dans les campagnes, il y en a ſouvent plus des deux tiers qui auroient guéri, ſi, mis ſimplement dans un endroit où ils fuſſent à l'abri des injures de l'air, ils euſſent eu de l'eau fraîche en abondance ; mais les ſoins mal-entendus dont je viens de parler, n'en laiſſent réchapper aucun.

§ 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, deſſécher, & nourrir les malades, c'eſt qu'il eſt totalement oppoſé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur dont ils ſe plaignent, la ſéchereſſe de la peau, des levres, de la

langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choſes rafraîchiſſantes, le plaiſir, le bien que leur fait l'air frais, ſont des ſignes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toutes ſortes de moyens. Leur langue ſale, qui prouve que l'eſtomac eſt dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les alimens, & ſur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par-deſſus & par-deſſous, ſouvent celle de leurs ſelles, prouvent que tout leur intérieur eſt plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les alimens qu'on y mettra, & que tout ce qu'il y a à faire, c'eſt de délayer ces matieres par des torrens de boiſſons rafraîchiſſantes, qui les diſpoſent à être évacuées aiſément. Je le redis, & je ſouhaite qu'on y faſſe attention, tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine eſt mauvaiſe, qu'on a de la chaleur & de la fievre, que les ſelles ſont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces

choſes entrent, la thériaque, le vin, toutes les choſes chaudes, ſont de vrais poiſons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques médecins; mais les médecins éclairés, les vrais médecins, ceux qui obſervent les effets de chaque choſe, trouveront au contraire, que, bien loin d'outrer, j'expoſe foiblement leur ſentiment, qui eſt celui de tous les bons médecins, depuis plus de vingt ſiecles, celui que la raiſon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini, & les effets des alimens & des remedes échauffans ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui ſe fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque tems, & lui fait acheter, par de longues ſouffrances (*d*) la mort

(*d*) Je dois dire & je le dis avec bien du plaiſir, que depuis la premiere édition de cet ouvrage, il s'eſt fait des changemens conſi-

qu'il déſire comme le terme de ſes maux.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans leſquels les évacuans, au commencement du mal, conviennent & ſont néceſſaires (*e*); ces cas ſeront indiqués dans d'autres chapitres: mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir, comme une regle générale, que ces remedes ſont nuiſibles à cette époque; ce qui eſt vrai le plus ſouvent, & toujours, quand les maladies ſont inflammatoires.

§. 27. L'on eſpere, par leurs ſecours, d'enlever les embarras de l'eſtomac, la cauſe des envies de vomir, de la mauvaiſe bouche, de la ſoif, du mal-aiſe, & de diminuer le levain de la fievre: on ſe trompe le plus ſouvent, parce

dérables dans la conduite du peuple malade; il adopte ſucceſſivement la bonne méthode, & l'on en voit les heureux effets d'une façon marquée.

(*e*) Cette néceſſité eſt ſouvent dans les fievres épidémiques, qui ſont preſque toujours beaucoup plus putrides qu'inflammatoires.

que les cauſes de ces accidens ne ſont point ordinairement de nature à céder, à cette époque, à ces évacuations. La ténacité des ordures qui ſont ſur la langue doit nous faire juger de celles qui tapiſſent l'eſtomac & les inteſtins. On a beau la laver, la gargariſer, la racler, tout eſt inutile; ce n'eſt qu'après avoir fait boire le malade pendant pluſieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fievre & la viſcoſité des humeurs, qu'on peut enlever ce ſédiment, qui alors ſe détache naturellement peu-à-peu : le mauvais goût ſe diſſipe, la langue redevient belle, la ſoif ceſſe. L'hiſtoire de l'eſtomac eſt la même que celle de la langue; aucun ſecours ne peut le nettoyer dans les commencemens; mais en donnant beaucoup de remedes délayans & rafraichiſſans, il ſe nettoye lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatifs.

§. 28. Non-ſeulement on ne fait point de bien par ces remedes, mais on fait un mal très-conſidérable, en appliquant des remedes âcres & irritans, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs ſur ces parties, où il y en a déja trop, qui n'évacuent point la cauſe de la maladie, parce qu'elle

n'eſt pas prête à être évacuée, qu'elle n'eſt pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang, qui par-là même reſte plus épais; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 29. L'émétique ſur-tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & de les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands maux, des inflammations de l'eſtomac, du poulmon, du foie, des ſuffocations, des phrénéſies. Les purgatifs occaſionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonſtances, eſt le même que celui du ſel & du poivre, qu'on mettroit ſur une langue ſeche, enflammée & ſale pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a perſonne qui, avec du bon ſens, ne ſoit en état de ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne ſentiroient pas la ſolidité de ces avis, à ne pas les braver & les heurter trop bar-

diment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matiere qui leur eſt étrangere, ils doivent, ſans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'eſt pas moi que je veux qu'on écoute, ce ſont les plus grands médecins, dont je ne ſuis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choſes chaudes, qui enflamment leur fievre? Quel avantage peut-il nous revenir de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raiſon peut perſuader que des milliers de gens, pleins de génie, de ſavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner, & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe trompent ſur l'effet des alimens, du régime, des remedes? Peut-il entrer dans des têtes ſenſées qu'une garde, qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, mérite plus de confiance qu'un médecin qui les défend? Il n'y a rien de plus déſagréable pour celui-ci que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours que des ſoins mortellement officieux ne détruiſent, par

des alimens qui augmentent toutes les cauſes du mal, l'effet de tous les remedes qu'il emploie pour les combattre; & n'envéniment la plaie à meſure qu'il la panſe. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger; c'eſt l'aſſaſſiner par tendreſſe.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies. Diete des maladies aiguës.

§. 31. J'AI fait voir les dangers du régime & des principaux remedes qu'on emploie généralement parmi le peuple: je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, ſans aucun riſque dans les commencemens des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reſte de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne

parlerai du régime que quand la maladie en exigera un différent de celui que je détaillerai actuellement ; & quand je dirai *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela ſignifiera qu'il faut le traiter de la façon preſcrite dans ce chapitre ; & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boiſſon, aux lavemens, excepté quand je preſcrirai expreſſément autre choſe, comme d'autres tiſannes, ou d'autres lavemens.

§. 32. La plupart des maladies, (j'entends toujours aiguës ou fiévreuſes), s'annoncent, ſouvent quelques ſemaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangemens dans la ſanté ; comme un léger engourdiſſement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de peſanteur d'eſtomac ; plus de facilité à ſe fatiguer, quelques embarras de tête, un ſommeil plus peſant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gayeté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une diſpoſition au froid, plus de facilité à ſuer, quelquefois la ceſſation des ſueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir ou au moins diminuer conſidérablement les

maux les plus fâcheux, par des attentions aiſées que je réduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

2°. Se réduire à très-peu ou à point d'alimens ſolides, renoncer ſur-tout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment, c'eſt-à-dire, au moins un pot & demi ou deux pots par jour (*f*), par petits verres, de demi-heure en demi-heure de la tiſanne (N°. 1 ou 2) & même d'eau tiede, ſur chaque pot de laquelle on mettroit un demi-verre de vinaigre. Il n'y a perſonne à qui ce dernier ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pot quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès une infuſion de fleurs de ſureau ou de tilleul. Le petit lait,

(*f*) Le pot dont je parle eſt une meſure de liquides, qui contient cinquante-une onces & un quart d'eau.

bien clair, peut également ſervir & eſt très-utile.

4°. Prendre des lavemens d'eau tiede, ou celui qui eſt indiqué (N°. 5.) En ſuivant cette méthode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les plus graves, & lorſqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureuſement l'on ſuit une méthode très-contraire. Dès qu'on ſent ces dérangemens, l'on ſe borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui pris modérément, ſeroient ſi utiles; & l'on boit, pour ſe fortifier l'eſtomac & chaſſer les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fievre, & ne chaſſent que les reſtes de la ſanté. L'on empêche par-là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occaſionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées; au lieu que la quantité d'une boiſſon délayante & rafraîchiſſante détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, délaye le ſang, & au bout de quelques jours, tout ce

qu'il y avoit de nuiſible s'évacue par les ſelles, par les urines, ou par les ſueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade eſt déja ſaiſi par ce froid plus ou moins violent, qui précede preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas reſter debout, ou qu'il ſe tienne tranquillement aſſis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heure un petit verre chaud de la boiſſon (N°. 1 ou 2), ou, ſi elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32. 3°.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid; mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir, dès qu'il diminue, afin que, quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires, il ſeroit même à ſouhaiter qu'ils en euſſent moins. Les payſans couchent ſur une coitre qui n'eſt qu'un matelas, ou plutôt un gros ſac de plume, & ſous un duvet qui eſt ordinairement d'un poids immenſe, & la chaleur que donne la plume eſt très-fâcheuſe pour les fiévreux: cependant, comme ils y ſont

accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fievre eſt extrêmement forte, ils doivent coucher ſur la paillaſſe, ils en ſeront infiniment mieux, & rejetter le duvet pour ne ſe couvrir que de draps, ou de quelque autre couverture moins dangereuſe que la plume. L'on ne peut croire, que quand on en a été témoin comme moi, combien on ſoulage le malade en lui ôtant ſon duvet. Le mal prend ſur-le-champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur eſt venue, & que la fievre eſt bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1o. Il faut avoir ſoin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y faſſe le moins de bruit poſſible, que perſonne ne parle au malade ſans néceſſité. Il n'y a rien qui augmente plus la fievre & faſſe plus rêver que trop de perſonnes dans la chambre, & ſurtout auprès du lit; elles gâtent l'air, elles en empêchent le renouvellement, & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à la ſelle, ou qu'il a uriné, emporter ces

excrémens le plus tôt poſſible. Il faut néceſſairement ouvrir les fenêtres ſoir & matin, au moins un quart-d'heure chaque fois, & ouvrir en même tems une porte, afin que l'air ſe renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air ſur le malade, on tirera, dans le même tems, les rideaux de ſon lit, & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant autour de lui des chaiſes, avec quelques habits qui le garantiſſent; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il eſt auſſi très-utile de brûler un peu de vinaigre ſur une pelle chaude; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre eſt brûlant, & que le malade en eſt fort incommodé, on peut arroſer de tems en tems le plancher, & mettre dans la chambre quelques groſſes branches de ſaule ou de frêne, qui trempent dans des ſeaux d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de ſolide; mais on peut lui préparer, par-tout & en tout tems, la nourriture ſuivante, qui eſt une des plus ſaines, & ſans contredit la plus ſimple. Prenez une demi-livre de pain, la groſ-

ſeur d'une noiſette de beurre, ou même point, & un pot d'eau; faites cuire le tout juſqu'à ce que le pain ſoit preſque entiérement défait; on le paſſe, & l'on en donne une demi-quartette au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement ſi la fievre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de ſel.

§. 38. L'on peut auſſi leur permettre, au lieu de ces eſpeces de ſoupes, des fruits d'été cruds, & en hiver, des pommes cuites, ou des prunes & des ceriſes ſéches & cuites. Les gens inſtruits ne ſeront pas ſurpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aigues; ils en voyent les ſuccès tous les jours; ce conſeil ne révoltera que ceux qui ſont encore trop imbus des anciens préjugés; mais, en réfléchiſſant, ils ſentiront que ces fruits qui déſalterent, rafraîchiſſent, abattent la fievre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre & font couler les urines, ſont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Auſſi ils les déſirent ardemment; & j'en ai vu pluſieurs qui ne s'étoient guéris qu'en

mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils déſiroient avec paſſion, & qu'on leur refuſoit. Ceux qui ne ſentiront pas ces raiſons, peuvent au moins haſarder un eſſai ſur ma parole; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette eſpece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner dans toutes les fievres continues, des ceriſes, des griottes, des fraiſes, des raiſins de mars, des framboiſes, des mûres; mais il faut que tous ces fruits ſoient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes, ſont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques eſpeces de poires extrêmement aqueuſes, telles que le doyenné, les différentes eſpeces de beurré, le ſaint-germain, la virgouleuſe, la ſucré vert, la royale d'été, qu'on peut employer; on peut auſſi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vu cette derniere boiſſon déſaltérer un malade mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'eſt de n'en pas prendre de groſſes quantités à la fois, ſans quoi l'eſtomac ſeroit ſurchargé, & le malade ſouffriroit; mais ſi l'on en prend ſouvent & peu, il n'y a rien de plus ſalutaire. Ceux

que leur ſituation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec ſuccès ; il faut rejetter l'écorce qui échauffe.

§. 39. 3°. L'on doit faire uſage d'une boiſſon qui déſaltere, abatte la fievre, délaye, relâche & aide les évacuations par les ſelles, les urines & la tranſpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précédens, réuniſſent toutes ces qualités. L'on peut auſſi mettre un verre ou un verre & demi du jus des fruits dont je viens de parler dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour, ſouvent & peu à la fois : on peut les régler à deux onces ou deux onces & demie, ce qui fait une taſſe médiocre de liquide tous les quarts-d'heures, à moins qu'ils ne dorment : il convient aſſez ordinairement que la boiſſon ait perdu le grand froid : dans quelques cas, la boiſſon froide eſt cependant à préférer, & ſouvent on peut conſulter là-deſſus le goût du malade. Au milieu d'une ſueur ou de crachats critiques, une boiſſon trop froide pourroit nuire en les ſupprimant. Dans les maladies véritablement inflammatoires, les boiſſons tiedes

détrempent & détendent davantage ; dans les maladies putrides, les boiſſons froides ſont ſouvent plus utiles.

§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, ſi les urines ne ſont pas abondantes, ou ſi elles ſont rouges, ſi le malade rêve, ſi la fievre eſt forte, les maux de tête & de reins conſidérables, le ventre endolori, les envies de vomir fréquentes, il faut donner un lavement (N°. 5), au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede, il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuſes, ſurtout dans le cas que je viens d'indiquer ; & un lavement ſoulage ordinairement plus que ſi on bûvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'uſage des lavemens, dans les différentes maladies, ſera déterminé en parlant de chacune ; mais il ne faut jamais les donner, quand le malade a une ſueur qui le ſoulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il ſe tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut, mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fievre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade, pendant qu'il auroit une ſueur de nature à le ſoulager ; mais

mais ces ſueurs ne viennent jamais que ſur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. On lui raccommodera ſon lit tous les jours, pendant qu'il ſera levé; & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, tous les deux jours, ſi on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui eſt très dangereuſe. On craint de ſortir le malade du lit; on le laiſſe dans des linges infects, chargés de corruption, & qui, par-là, non ſeulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fievre & les rêveries, comme de ne point ſortir du lit, & de ne point changer de linge; & j'ai fait ceſſer, par ce double moyen, ſans aucun autre ſecours, des rêveries qui duroient depuis douze jours ſans interruption. L'on dit que le malade eſt trop foible, mais c'eſt une mauvaiſe raiſon; il faut qu'un malade ſoit preſque mourant, pour ne pas ſoutenir cette opération, qui, lors même qu'elle l'affoiblit pour le moment, augmente ſes forces réelles, & diminue ſes maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du

ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës, que ce ſeul régime guérit radicalement; & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter que le peuple ſût que l'on ne peut pas bruſquer les maladies, qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violens, qu'il aime à employer, peut bien les abréger en le tuant, mais ne guérit jamais plus vîte, & au contraire rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui le font languir toute ſa vie

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par-là même de langueur.

Le même préjugé, qui tue les malades en les forçant à manger pendant que la maladie eſt dans ſa force, s'étend ſur la convaleſcence, & la rend fâcheuſe & longue, ou produit des re-

chûtes quelquefois mortelles, ſouvent des maux chroniques.

A meſure que la fievre diminue, on peut inſenſiblement augmenter la quantité de la nourriture; mais tant qu'il en reſte, il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle eſt finie, on peut paſſer à des alimens différens, & prendre un peu de viande blanche, moyennant qu'elle ſoit tendre, du poiſſon, un peu de bouillon, quelques œufs très-peu cuits, du vin trempé. Le payſan à qui ſa ſituation ne permet ni les poulets, ni le poiſſon, & donc l'eſtomac eſt d'ailleurs bien plus fort, peut prendre du bœuf & du mouton. Ces alimens qui ſont utiles, & ſervent à réparer les forces, quand on en uſe modérement, retardent la guériſon, dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'eſtomac, étant extrêmement affoibli par la maladie & par les remedes, n'eſt capable que d'une très petite digeſtion; & ſi on lui donne au-delà de ſes forces, tout ce qu'on prend, ne ſe digere point, mais ſe corrompt. Il ſurvient de fréquens retours de fievre, un abattement continuel, des maux de tête, un aſſoupiſſement ſans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de

l'inquiétude, de la mauvaiſe humeur, des vomiſſemens, des diarrhées, des obſtructions, quelquefois une fievre lente, & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux, en ſe contentant de très-peu d'alimens; & ſi l'on veut fortifier un convaleſcent, il faut le tenir à une diete légere. Ce n'eſt pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'eſt que ce que l'on digere. Le convaleſcent qui avale peu le digere, & ſe fortifie; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu. Les convaleſcens ont ordinairement beaucoup d'appétit dans un tems où les forces de leur eſtomac, détruites par la maladie, le régime & les remedes, ne ſont point encore rétablies; s'ils ſe livrent à cet appétit, la quantité des alimens ſurpaſſe les forces digeſtives, l'équilibre ſe dérange, & la ſanté, au lieu d'augmenter, va en diminuant.

§. 45. On peut réduire au petit nombre de regles ſuivantes ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laiſſent quelques vices dans la ſanté.

1. Que les convaleſcens, comme les malades, prennent très-peu à la fois, & fréquemment.

2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une ſorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop ſouvent.

3. Qu'ils mâchent, avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'ils prennent de ſolide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt de l'eau, avec un quart ou un tiers de vieux vin blanc.

Une trop grande quantité de boiſſon, à cette époque, empêche l'eſtomac de reprendre ſes forces, nuit à la digeſtion, entretient la foibleſſe, augmente le penchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occaſionne une fievre lente, & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval. Ce dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui ſont à même, dans ce pays, de ſe procurer cet avantage ſans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire uſage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digeſtion, qui enſuite ſe

fait mieux ; ſi on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils ſont moins bien le ſoir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'alimens; leur ſommeil en ſera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent reſter au lit que ſept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes, qui ſurvient preſqu'à tous, n'eſt pas dangereuſe, & ſe diſſipe d'elle-même, quand ils ſont ſobres, & qu'ils prennent du mouvement. On peut la diſſiper un peu plus vîte en faiſant frotter tous les matins les jambes avec une flanelle ou toute autre étoffe de laine.

9. Il n'eſt pas néceſſaire qu'ils aillent tous les jours du ventre ; mais il ne faut pas qu'ils ſoient reſſerrés plus de deux ou trois jours ; & ſi cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troiſieme jour, & même plus tôt, ſi l'on voyoit que la conſtipation leur occaſionnât de la chaleur, des gonflemens, de l'inquiétude, des maux de tête.

Il y a ſouvent des convaleſcens qu'on eſt obligé de purger une ou deux fois, pour prévenir les dangers des amas qui ſe forment aiſément, quand on mange

beaucoup, & que les organes de la digeſtion n'ont pas encore repris toutes leurs forces. On peut le faire avec une once de ſel de ſedlitz, & un quart d'once de ſené.

10. S'il leur reſte beaucoup de foibleſſe, ſi l'eſtomac eſt dérangé, s'ils ont de tems en tems un peu de fievre, ils prendront trois priſes par jour du remede N°. 14, qui rétablit les digeſtions, rappelle les forces, & chaſſe la fievre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaiſe coutûme empêche journellement pluſieurs payſans de ſe remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas ſu ſe repoſer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais auſſi robuſtes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précoce leur fera perdre dans la ſuite, chaque ſemaine de leur vie, plus de tems qu'ils n'en ont gagné une ſeule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languiſſans; preſque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aigue, qui, par le manque de ménagement dans la convaleſcence, n'a pas été bien guérie. Un repos de ſept ou huit jours de plus

leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'eſt ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne ſait calculer que pour le jour, & n'étend point ſes vues au lendemain; il ne ſait faire aucun ſacrifice à l'avenir; il en faut cependant pour ſe le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de poitrine.

§. 46. L'INFLAMMATION de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, eſt une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un ſeul de ſes côtés.

Les ſignes qui la font connoître ſont un friſſon plus ou moins long, pendant lequel le malade eſt quelquefois fort inquiet & angoiſſé; ſymptôme eſſentiel, & qui m'a ſervi plus d'une fois à diſtinguer cette maladie, à coup ſûr, dès ſon premier moment; la cha-

leur qui ſuit le friſſon, & qui pendant quelques heures, eſt ſouvent mêlée de retours de froid; le pouls eſt vite, aſſez fort, médiocrement plein, dur & réglé, quand le mal n'eſt pas violent; petit, mou, irrégulier, quand la maladie eſt très-grave; un ſentiment légérement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine, quelquefois, une eſpece de ſerrement ſur le cœur; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, ſur-tout le long des reins; de l'oppreſſion, au moins le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement ſur les côtés; une toux quelquefois ſeche, & alórs elle eſt plus douloureuſe, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de ſang, ſouvent le ſang pur; une douleur ou au moins une peſanteur de tête; ſouvent des rêveries; preſque toujours le viſage rouge; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un fâcheux préſage; les levres, la langue, le palais, la peau deſſéchées, l'haleine chaûde, les urines peu abondantes & rouges dans les commencemens; plus abondantes, moins rouges, & dépoſant beaucoup de ſédiment dans la ſuite;

fréquemment de l'altération ; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui en impoſant à gens peu inſtruits, ont ſouvent porté à donner un émétique qui eſt mortel, ſurtout à cette époque ; une chaleur univerſelle, un redoublement preſque tous les ſoirs, pendant lequel la toux eſt plus aigre, & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats ſont ceux qui ne ſont ni trop liquides, ni trop durs, mais d'une conſiſtance médiocre, reſſemblant à ce qu'on crache ſur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, mêlés d'un peu de ſang, qui diminue peu à peu, & diſparoît ordinairement avant le ſeptieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée artere, & occaſionne au malade une ſuffocation & un ſentiment douloureux, quand il avale, qui lui perſuade qu'il y a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal eſt très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis ; le pouls devient très-petit & très-vîte ; le viſage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoiſſe inexprimable, il s'agite continuellement dans ſon lit : quelquefois un bras eſt dans une eſpece de paralyſie, les rêveries ne

le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir ; la peau de la poitrine & du cou ſe couvrent quelquefois, ſurtout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins conſidérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans ce pays le pourpre; les forces s'épuiſent, la difficulté de reſpirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuſe, & aſſez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffans qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'uſage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point que le cœur ſe fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, ſi le froid dure pluſieurs heures, & s'il eſt ſuivi d'une chaleur brûlante, ſi le cerveau s'embarraſſe dès le commencement, ſi le malade a une petite diarrhée avec téneſme, s'il craint le lit, s'il ſue trop, ou s'il a la peau extrêmement aride, ſi ſon caractere paroit changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie eſt très-dangereuſe.

§. 49. Il faut d'abord mettre le ma-

lade au régime, & avoir ſoin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boiſſon doit être la tiſane d'orge N°. 2, ou le lait d'amandes N°. 4, ou celle N°. 7. Les jus d'herbes qui entrent dans cette derniere ſont un excellent remede dans ce cas, parce qu'ils fondent puiſſamment ce ſang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fievre eſt extrêmement violente, que le malade ne crache pas ſuffiſamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le ſang pur, il faut donner le lavement N°. 5, trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal, c'eſt la ſaignée. Dès que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang, & même ſi le malade eſt jeune & robuſte quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus que ſi l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite (§. 46), cette ſaignée ſoulage conſidérablement le malade pendant quelques heures, mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore dou-

ze onces de ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réitérer une troiſieme fois, une quatrieme, & même plus ſouvent. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de plus de trois ſaignées, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure, quand on commence à la traiter, & ſi la fievre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang, il faut, ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fût-ce la dixieme.

§. 51. Le ſang, dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; & preſque d'abord qu'on l'a tiré, il ſe forme au deſſus cette peau blanche, coriace, que chacun connoit, & qu'on appelle *croute pleurétique*. L'on regarde comme un bien, lorſque dans chaque ſaignée elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans la précédente; ce qui eſt généralement vrai, ſi en même tems le malade ſe trouve mieux; mais ſi l'on ne faiſoit attention qu'au ſang ſeul, on ſe tromperoit ſouvent. Il arrive même que dans l'inflammation de poitrine la plus

violente, cette croûte ne ſe forme point; ce qu'on regarde comme un ſigne très-dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, pluſieurs bizarreries, qui dépendent des plus petites circonſtances; ainſi il ne faut point ſe fonder uniquement ſur cette croûte, pour régler les ſaignées: & en général, il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans la palette puiſſe nous faire juger avec certitude de ſon véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade eſt dans l'état décrit (§. 47.), non-ſeulement la ſaignée ne le ſoulage point, mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoibliſſement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes ſont inutiles; & c'eſt toujours une très-mauvaiſe marque, dans cette maladie, quand la ſaignée ne ſoulage pas, ou quand il y a des circonſtances qui obligent à la ménager & la font craindre.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demi-heure dans un bain d'eau tiede, en enveloppant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la tranſpiration que le bain favoriſe.

§. 54. De deux heures en deux heures, il prendra une taſſe de la potion N°. 8, qui

facilite toutes les évacuations, principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppreſſion eſt conſidérable, & la toux ſeche, l'on fait reſpirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons, ou en mettant ſous le viſage du malade, qui doit être aſſis, un vaſe rempli de cette eau chaude, & en enveloppant la tête du malade & le vaſe avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans la même liqueur bouillante. La ſeconde méthode eſt moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal eſt très-preſſant, on emploie, au lieu d'eau, le vinaigre pur : & ſouvent cette vapeur a ſauvé des malades qui paroiſſoient au bord du tombeau; mais il faut qu'elle ſoit continuée pendant pluſieurs heures.

§. 56. L'on applique auſſi avec ſuccès, ſur la gorge & ſur la poitrine, les remedes N°. 9.

§. 57. Quand la fievre eſt extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N°. 10, mais ſans que cela faſſe rien diminuer de la quantité des autres boiſſons, qu'on

peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler. On éloigne ces doſes à meſure que la fievre baiſſe, & on les ſupprime tout-à-fait quand la fievre n'eſt plus trop forte.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reſte dans le même état, il faut continuer les mêmes ſecours; mais ſi le troiſieme (ce qui eſt rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, ſi les redoublemens ſont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins ſanglans, la reſpiration plus aiſée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins ſeche, les urines moins rouges & plus abondantes, il ſuffit alors de ſe tenir au régime, & de prendre un lavement tous les ſoirs: ſouvent le redoublement du quatrieme jour eſt le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de ſe diſſiper par les crachats, & ſouvent par les urines qui, le ſeptieme ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à dépoſer un ſédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Enſuite il ſurvient des ſueurs qui ſont alors auſſi favorables qu'elles étoient nuiſibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que

les évacuations dont je parle, paroiſſent, il ſurvient quelquefois différens accidens très-effrayans, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppreſſion, des mouvemens convulſifs, (c'eſt ce qu'on appelle l'état critique) mais ils ne ſont pas dangereux, moyennant qu'on ne ſe conduiſe point mal. Ces accidens dépendent de l'humeur purulente, qui ſe déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, juſqu'à ce que l'évacuation ait commencé, alors tous les accidens finiſſent, & ordinairement le ſommeil revient. Mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſtances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autres fois les convulſions, ou quelqu'autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidens, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la ruë, l'on trouble la nature dans ſes opérations, la criſe ne ſe fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les ſelles, ou par les urines, ou par les ſueurs, ne s'évacue point, mais elle ſe dépoſe ſur quelque partie interne ou externe. Si

c'eſt ſur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il ſe forme une nouvelle maladie plus fâcheuſe, & moins guériſſable que la premiere. Si c'eſt ſur l'extérieur du corps, le malheur eſt moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre ſur cette partie des cataplaſmes émolliens, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidens, il faut, quand les ſymptômes effrayans dont j'ai parlé, ſurviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N°. 5, & appliquer de deux en deux heures une flanelle trempée dans l'eau tiede, qui couvre tout le ventre & faſſe preſque tout le tour du corps derriere les reins. L'on peut auſſi augmenter un peu la quantité de la boiſſon, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le tems que cet état violent dure; mais comme il importe cependant de ſoutenir les forces du malade, s'il paroît réellement foible, on peut donner de tems en tems une cuillerée de vin blanc avec autant de ſirop de capillaire; pour les gens riches, il faut préférer un vin muſcat de France.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques, ni de purgatifs, parce qu'ils ſont

tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remedes propres à faire dormir, ſont auſſi généralement mauvais : il y a quelques cas cependant dans leſquels ils peuvent être utiles, mais ces cas ſont ſi difficiles à connoitre, qu'on ne doit jamais ſe permettre ces remedes, quand on n'a pas un médecin. J'ai vu pluſieurs malades qu'ils ont jettés, pris mal-à-propos, dans une éthiſie incurable. Lorſque tout eſt bien allé, ordinairement le malade eſt très-bien le quatorzieme jour, & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convaleſcens. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaiſe, la tête peſante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 63. Il ſurvient quelquefois des ſaignemens de nez, même après pluſieurs ſaignées, qui ſont très-favorables, & ſoulagent ordinairement beaucoup plus que les ſaignées. On doit s'attendre à ces ſaignemens, lorsqu'après les ſaignées, le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il lui reſte cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui ſeroit très-dangereux ; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la

maladie ſe diſſipe par une diarrhée légérement douloureuſe des matieres bilieuſes.

§. 64. Si les crachats ſe ſuppriment tout à coup, ſans qu'il ſurvienne aucune autre évacuation, l'oppreſſion & l'angoiſſe reviennent d'abord, & le danger eſt preſſant. Si la maladie n'eſt pas fort avancée, ſi le malade eſt robuſte, s'il n'a pas été beaucoup ſaigné, s'il y avoit encore du ſang dans les crachats, ſi le pouls eſt fort ou dur, il faut ſur-le-champ ſaigner au bras, faire reſpirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tiſane N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonſtances ſont oppoſées, au lieu de la ſaignée, il faut appliquer de forts véſicatoires, & faire boire beaucoup de la tiſane N°. 12.

Les véſicatoires ſont ſouvent très-utiles dans l'inflammation de poitrine & dans la pleuréſie; ils facilitent la tranſpiration & les crachats, ils diminuent l'engorgement, ſoulagent la douleur, ſoutiennent les forces, moderent la fréquence du pouls, mais pour cela il ne faut les appliquer que quand des ſaignées ſuffiſantes ont diminué la plénitude des vaiſſeaux & la diſpoſition inflammatoire du ſang; ſi on les met plus vîte, ils

augmentent le mal plutôt que de le diminuer, parce qu'en augmentant trop l'action des vaiſſeaux, ils augmentent l'inflammation; & la même obſervation a lieu dans toutes les maladies inflammatoires.

Les cauſes qui produiſent le plus ſouvent cette ſuppreſſion des crachats ſont, 1°. un refroidiſſement ſubit, 2°. l'air trop chaud, 3°. les remedes échauffans; 4°. les ſueurs trop abondantes, 5°. un purgatif pris mal-à-propos, 6°. quelque paſſion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas ſaigné ſuffiſamment, ou aſſez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand au contraire on a trop affoibli le malade par trop de ſaignées, que les évacuations par les ſelles, les urines, les crachats, la tranſpiration, ne ſe ſont pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres cauſes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaiſſeaux enflammés ne ſe débarraſſent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours ſur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne ſe reſout pas, ſi elle ne ſe diſſipe pas inſenſiblement, elle devient abcès. Il en eſt de même du poulmon; ſi l'inflammation ne

ſe diſſipe pas, elle ſe change en abcès, qu'on appelle *vomique*, & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reſte ſouvent long-tems renfermé dans ſon ſac, ſans que ce ſac ſe crève, & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étendit juſqu'à ſa ſurface, c'eſt-à-dire, près des côtes, le ſac crève à l'extérieur du poulmon, & le pus ſe répand dans la cavité de la poitrine, entre le poulmon, les côtes & le diaphragme, (c'eſt cette membrane qui ſépare la poitrine du ventre). Quand l'inflammation eſt plus profonde, alors l'abcès ſe crève dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture eſt petite, de façon qu'il ne puiſſe ſortir que peu de pus à la fois, ſi la quantité totale du pus n'eſt pas conſidérable, ſi le malade eſt encore fort, il crache ce pus & ſe trouve ſoulagé. Mais ſi la vomique eſt conſidérable, ou ſi l'ouverture eſt grande & qu'il ſe répande une grande quantité de pus à la fois, ou ſi le malade eſt très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorſqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de ſoupe à ſa bouche; un autre

en ſe mouchant. Il n'y avoit aucun ſymptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus ſort ordinairement par la bouche après la mort, & les cadavres ſont très-promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte* celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui eſt rompue. Il eſt important de traiter exactement cette matiere, parce que ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, ſans qu'on ſoupçonne même de quoi ils meurent; & elles ſont ſouvent produites, parce qu'on a négligé la ſaignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un régent ou maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très-conſidérable dans le poulmon gauche, qui étoit la ſuite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures, & il mourut en effet dans la nuit, après des angoiſſes inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut, quand la vomique creva; il ſortit beaucoup de pus de ſa bouche après ſa mort.

§. 68. On ne peut ni voir, ni tou-

cher ce qu'il y a dans la poitrine; c'eſt ce qui fait que ſouvent on n'a pas connu les vomiques. Les ſignes ſuivans font préſumer qu'elles ſe forment. Les évacuations, qui ſont néceſſaires pour la guériſon, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'eſt pas guéri, ni même conſidérablement ſoulagé, mais au contraire la fievre continue d'être aſſez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mou & foible, quelquefois cependant aſſez dur, ſouvent ondoyant; la reſpiration eſt encore gênée, avec de petits friſſons de tems en tems, un redoublement de fievre le ſoir, les joues rouges, les levres ſeches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes ſymptômes annonce que le pus eſt tout formé; la toux alors devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut ſe coucher que du côté malade, ſouvent il ne peut point ſe coucher du tout, mais il eſt obligé d'être tout le jour aſſis, quelquefois même ſans oſer s'appuyer ſur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppreſſion; il ne peut point dormir, il a une fievre continue & ſouvent des intermittences dans le pouls.

Non-

Non-ſeulement la fievre augmente tous les ſoirs, mais la plus petite doſe d'alimens, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop ſalé, augmentent dans le moment la vîteſſe du pouls. Le malade eſt inquiet, il a des momens d'angoiſſe terribles, accompagnées & ſuivies de ſueurs ſur la poitrine, & ſurtout au viſage. Il ſue pendant la nuit, ſes urines ſont rougeâtres, quelquefois écumeuſes, d'autres fois huileuſes. Il lui monte tout-à-coup des feux au viſage; preſque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns de vieux fromage, les autres d'œufs pourris, des troiſiemes de viande corrompue; ils maigriſſent conſidérablement. Il y en a que rien ne déſaltere; ils ont la bouche & la langue ſeches, la voix foible & rauque, les yeux caves, ſouvent quelque choſe d'un peu égaré dans la vue; ils ont un dégoût général, & s'ils deſirent certains alimens, avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces ſe perdent.

Outre ces ſymptômes, l'on remarque quelquefois ſur la poitrine, du côté

malade, une très-légere enflure, & un changement de couleur preſque inſenſible. Si la vomique eſt placée tout-à-fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'eſt-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut ſentir, dans quelques ſujets, du gonflement, en preſſant le creux de l'eſtomac, ſur-tout lorſque le malade touſſe. Enfin, ſuivant les obſervations d'un médecin Allemand, ſi l'on frappe avec la main ſur la poitrine, couverte d'une ſimple chemiſe, elle rend, du côté où eſt la vomique, un ſon ſourd, comme ſi l'on frappoit ſur un morceau de chair; au lieu qu'en frappant ſur l'autre côté, elle rend un ſon ſonore, comme ſi l'on frappoit ſur une caiſſe. Mais je doute encore que cette obſervation ſoit généralement vraie, & il ſeroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un ſon ſourd.

§. 69. Quand une vomique eſt formée, tant qu'elle ne ſe vuide pas, tous les accidens que j'ai détaillés augmentent, & la vomique s'étend; tout le côté du poulmon malade devient quelquefois un ſac de pus; le côté ſain eſt comprimé; le malade meurt ſuffoqué après des angoiſſes terribles, avec le poul-

mon plein de pus, ſans en avoir jamais craché.

Il eſt important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on eſt ſûr qu'elle exiſte; & comme il vaut mieux qu'elle ſe rompe dans le poulmon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raiſons que je détaillerai plus bas, il faut faire enſorte que cette rupture ſe faſſe intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela ſont, 1°. de faire reſpirer très ſouvent au malade la vapeur d'eau chaude (*a*). 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du ſac de l'abcès où l'on ſouhaite que la rupture ſe faſſe, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tiſane d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'eſtomac toujours plein, & la réſiſtance au poulmon étant conſidérable de ce côté, les matieres ſe portent naturellement du côté de la tra-

(*a*) Si les malades ſont déja très-foibles & ont une grande diſpoſition aux ſueurs, ce remede les fatigue trop pour l'employer auſſi ſouvent que je le fais pour d'autres.

chée-artere, qui eſt le conduit par lequel l'air eſt porté au poulmon, parce qu'elles y trouvent moins de réſiſtance. D'ailleurs cette plénitude de l'eſtomac contribue à exciter la toux; ce qui eſt un bien. 3°. On cherche à faire touſſer le malade, en lui faiſant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite ſeringue, telle que les enfans en font partout avec du ſureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, auſſi bien que le ſuivant. 5°. On lui fait prendre, de deux heures en deux heures, une cuillerée à ſoupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le ſoin de lui faire prendre beaucoup des boiſſons que je viens d'indiquer. Les ſecouſſes procurent quelquefois tout-à-coup cette rupture.

§. 71. J'ai vu, il y a quelques années, une ſervante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, reſtoit languiſſante, ſans qu'on ſoupçonnât ſon mal; s'étant miſe ſur un char qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, & au même inſtant,

rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher ; c'eſt alors que je fus inſtruit de ſon mal, & de ce qui lui étoit arrivé ; elle guérit très-bien.

Un officier de ce pays, ſervant en Piémont, languiſſoit depuis quelques mois, & vendit chez lui pour eſſayer de ſe remettre, ſans l'eſpérer beaucoup. En entrant au pays par la route de St. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied dans les montagnes, il fit une chûte, reſta évanoui pendant plus d'un quart-d'heure, rendit une grande quantité de pus, & ſe trouva dans le moment même extrêmement ſoulagé. Je lui ordonnai un régime & des remedes, il ſe rétablit parfaitement, & dut peut-être la vie à cet accident.

Pluſieurs malades ont un évanouiſſement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre ; ce léger ſecours ſuffit, ſi cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout eſt inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, ſi le pus eſt blanc, bien conditionné ; ſi la fievre diminue, ſi l'angoiſſe, l'op-

preſſion, les ſueurs finiſſent, ſi la toux eſt moins violente, ſi le malade a plus d'aiſance dans ſa ſituation, s'il recouvre le ſommeil & l'appétit, ſi ſes forces reviennent, ſi la quantité des crachats diminue journellement par degrés, ſi les urines redeviennent meilleures, l'on doit eſperer qu'en employant les ſecours que je vais preſcrire, le malade ſe guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuiſées avant la rupture, que la matiere eſt trop claire, brune, verte, jaune, ſanglante, puante, que le pouls reſte vîte & foible, que l'appétit, les forces, le ſommeil, ne reviennent pas, l'on ne peut point eſpérer de guériſon, & les meilleurs remedes ſont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes ſont les ſuivans : 1°. L'on prend, de quatre heures en quatre heures, pour toute nourriture, un peu de crême d'orge ou de ris. 2°. Si la matiere paroît épaiſſe, gluante, qu'elle ait de la peine à ſe détacher, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée à ſoupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une taſſe de la boiſſon N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas be-

ſoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui eſt beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la ſeule nourriture du malade. 4°. On donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de ſyrop ou de miel. Si cette doſe dégoute trop le malade, ſi elle paroît fatiguer ſon eſtomac, s'il touſſe beaucoup, s'il a les nerfs fort délicats, s'il a beaucoup de ſéchereſſe, on ne donnera que la moitié, ou même le tiers de la priſe. La boiſſon ordinaire eſt un lait d'amandes, ou une tiſane d'orge, ou de l'eau, avec un quart de lait. 5°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval eſt ſans comparaiſon le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne ſoit pas trop avancé, car alors tout

exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu inſtruit ne regarde comme remede que ce qu'on avale, il a peu de foi au régime & aux autres ſecours diététiques; & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous, celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir de ce mal quand il eſt grave, celui qui peut preſque le guérir ſeul, moyennant qu'on ne prenne point d'alimens contraires; enfin on l'a regardé avec aſſez de raiſon comme le vrai ſpécifique de cette maladie. On doit cependant faire quelques conſidérations en l'ordonnant. 1°. Il ne convient plus dès que la fievre eſt forte & continue & le malade très-foible, tout mouvement nuit à cette époque. 2°. Les marques ſûres qu'il fait du bien, c'eſt, ſi au lieu d'augmenter la viteſſe du pouls, il la ralentit, c'eſt-à-dire, s'il eſt moins fréquent une demi-heure après être deſcendu de cheval qu'avant d'y monter, s'il augmente les forces, s'il donne du bien-être, s'il diminue l'oppreſſion & la toux. 3°. On ne doit monter que le matin à l'heure où il n'y a point de fievre,

où elle eſt le moins ſenſible, mais jamais ni d'abord après avoir mangé, ni à l'heure du redoublement du ſoir. Ce ſeroit ſe tromper que de croire qu'il ſuffit de monter à cheval pour ſe guérir. Les ſpécifiques les plus décidés, comme le mercure & le kina ne ſont utiles, dans les maux mêmes dont ils ſont les remedes qu'autant qu'ils ſont ſagement dirigés; il en eſt ainſi de l'exercice du cheval dans cette maladie, qui d'ailleurs eſt ſouvent au deſſus de la portée des meilleurs remedes.

§. 76. Les influences de l'air ſont plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre: ainſi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela, il faut l'aërer très-ſouvent, la parfumer de tems en tems, mais très-légérement avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la ſaiſon le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il ſera poſſible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal ſain, il y a peu d'eſpoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui ſe ſont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce ſoit que du petit lait de beurre (de la battue); les autres, des melons & des concombres;

des troiſiemes, des fruits d'été de toute eſpece. Mais je conſeille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus ſûre ; il n'y a que les médecins fort éclairés qui puiſſent profiter de ces obſervations ſingulieres & les faire tourner au profit de leur malade, & à l'avancement de la médecine.

§. 78. Il ſuffit que le malade aille à la ſelle de deux, ou même de trois jours l'un ; ainſi il ne faut pas prodiguer les lavemens, ils pourroient occaſionner une diarrhée qui ſeroit très-à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade ſe trouve mieux à tous égards, c'eſt une preuve que la plaie ſe nettoie & ſe cicatriſe peu-à-peu. Si la ſuppuration continue à être abondante, ſi le pus paroît moins beau, ſi la fievre revient tous les ſoirs, il eſt à craindre que la plaie, au lieu de ſe cicatriſer, ne dégénere en ulcere, ce qui eſt très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'éthiſie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remède, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & ſur-tout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelque cas, employer les parfums

d'eau chaude, avec les herbes vulnéraires, & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réuſſir; mais le plus ſûr eſt de conſulter un médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui mette obſtacle à la guériſon.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le ſoir deux ou trois cuillerées à ſoupe du remede N°. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tiſane d'orge.

§. 81. Les mêmes cauſes qui ſuppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent auſſi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppreſſion, l'angoiſſe, la fievre, la foibleſſe. Il faut remédier ſur le champ à cet état par les parfums d'eau chaude, une cuillerée de la potion N°. 8, toutes les heures une grande quantité de tiſane N°. 12, & même de l'exercice, ſi la violence de la fievre, la grande foibleſſe ou l'oppreſſion n'y mettent point obſtacle. Dès que l'expectoration revient, la fievre & les autres accidens ceſſent. J'ai vu cette ſuppreſſion, chez des ſujets robuſtes, occaſionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une ſaignée, après laquelle le crachement reparoît d'abord.

§. 82. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entiérement, les crachats tariſſent preſque tout-à-fait, le malade eſt bien, il ſe croit guéri, mais bientôt le mal-aiſe, l'oppreſſion, la toux, la fievre recommencent, parce que la vomique ſe remplit de nouveau, elle ſe vuide, le malade crache pendant quelque tems, & ſe remet. Au bout de quelques jours, la même ſcene reparoît, & cette alternative de bien & de mal dure ſouvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu, quand la vomique ſe nettoie peu-à-peu, & que ſes parois ſe rapprochent ſans ſe cicatriſer, alors il ſuinte inſenſiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en eſt point incommodé, mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il eſt mal, juſqu'à ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une aſſez bonne ſanté. On peut la regarder comme une eſpece de cautere intérieur qui ſe nettoie de lui-même de tems en tems, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez longtems. Quand il a duré un certain tems, il eſt incurable. Dans les commencemens il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du remede N°. 14.

§. 83. L'on ſera ſurpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'éthiſie qui en eſt la ſuite, des remedes qu'on appelle *balſamiques*, qu'on employe ſi fréquemment, ſur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la myrrhe, le ſtorax, le baume de ſoufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes que d'accréditer les bons; c'eſt que je n'emploie point ces remedes, parce que je ſuis convaincu que les effets en ſont généralement fâcheux dans ce cas : que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guériſon, & que ſouvent ils rendent mortelle une maladie très-guériſſable. Ils ne ſe digerent point, ils obſtruent les petits vaiſſeaux du poulmon qu'il faudroit déſobſtruer, ils occaſionnent évidemment, à moins que la doſe ne ſoit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppreſſion. J'ai vu pluſieurs fois, auſſi clairement qu'il étoit poſſible, que des pilules dans leſquelles entroient la myrrhe, la térébenthine, & le baume du Pérou, qui ſont d'ailleurs de très-bons remedes dans pluſieurs autres maladies, quelquefois

même dans quelques maladies de poitrine, ou dans des toux ſtomachiques, occaſionnoient au bout d'une heure de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppreſſion. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute perſonne non prévenue, que ces remedes ſont réellement nuiſibles dans ce cas, & je ſouhaite ardemment qu'on ſe déſabuſe ſur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureuſement uſurpée.

Je ſais qu'un grand nombre de très-habiles gens les employent journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront, dès qu'ils ſe donneront la peine d'obſerver leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un chirurgien étranger avoit voulu guérir d'une éthiſie, en lui faiſant prendre du lard fondu qui avoit empiré le mal. Ce conſeil paroît abſurde, & il l'eſt; cependant les balſamiques qu'on ordonne, ne ſe digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N°. 14 tient tout ce que les balſamiques promettent; elle n'a aucun de leurs inconvéniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur ſuppoſe; mais il ne faut pas la donner

dans le tems qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé l'*anti-hectique*, n'a point non plus, dans ce cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en sers très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfans, avec le lait, & alors il est très-utile, peut-être principalement comme anti-acide. Mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes; & dans le cas dont je parle, je craindrois qu'il ne fit du mal.

§. 84. Si, au lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela est arrivé par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez souvent d'une défaillance, l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fievre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas long-tems, parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poulmon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fievre, la chaleur,

noirâtres ſur la poitrine, font connoître ce triſte état. J'ai vu, dans un cas de cette eſpece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire ſuer, l'haleine ſi horriblement puante, que ſa femme eut pluſieurs foibleſſes en le ſervant. Je ne trouvai plus, quand je le vis, de pouls ni de raiſon, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après, au commencement du troiſieme jour.

§. 86. L'inflammation peut auſſi ſe durcir, & il ſe forme alors ce qu'on appelle un ſquirre; c'eſt une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive, quand la maladie ne ſe termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fievre & les autres accidens ſe diſſipent, mais que la reſpiration reſte toujours un peu gênée, que le malade conſerve un ſentiment incommode dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de tems en tems une toux ſeche, qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne ſe guérit que bien rarement, mais on voit des gens qui en ſont atteints & qui vivent longues années, ſans de grands maux. Ils doivent éviter toutes

les occaſions d'échauffement qui pourroient aiſément procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les ſuites ſeroient très-dangereuſes.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, dont j'ai vu quelques bons effets, ſont le petit lait N°. 17, & les pilules N°. 18. L'on prend de vingt juſques à quarante pilules, & un demi pot de petit-lait tous les matins pendant longtems; & l'on reſpire de tems en tems la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite ſanté, touche la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la poitrine, mais ne lui eſt pas attaché. Il arrive ſouvent, après l'inflammation de poitrine, la pleuréſie, & dans d'autres cas, que ces deux parties ſe collent l'une à l'autre, & ne ſe détachent jamais; mais c'eſt à peine un mal; on l'ignore même très-ſouvent, parce que la ſanté n'en eſt ordinairement que peu ou point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans leſquels cette adhérence nuiſoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la pleuréſie.

§. 89. LA pleuréſie, qu'on reconnoit principalement à ces quatre caracteres, une forte fievre, de la peine à reſpirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine; la pleuréſie, dis-je, n'eſt point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainſi je n'ai preſque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cauſe en eſt, tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poulmon, mais une inflammation peut-être plus extérieure. La ſeule différence conſidérable dans les ſymptômes, c'eſt que la pleuréſie eſt accompagnée d'une douleur très-vive qu'on ſent ſous les côtés, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur ſe fait ſentir indifféremment ſur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement ſur les côtes, ſous les mamelles, & peut-être plus ſou-

vent du côté droit. La douleur redouble quand on touſſe, & quand on inſpire, c'eſt-à-dire, quand on tire l'air, & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades s'empèchant machinalement autant qu'ils peuvent, de touſſer & de reſpirer, empirent leur état, en arrètant le ſang dans le poulmon, qui bientôt en eſt rempli; l'inflammation de ce viſcere devient générale, le ſang ſe porte à la tète, le viſage devient livide, le malade ſuffoque, & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur eſt ſi violente que ſi la toux eſt forte en même tems, & que les malades ne puiſſent pas l'arrêter, ils prennent des convulſions, comme je l'ai vu pluſieurs fois, mais preſque toujours chez des femmes, qui ſont d'ailleurs beaucoup moins ſujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici, & cet avertiſſement a également lieu pour toutes les maladies inflammatoires, que ſi elles en ſont attaquées dans le tems de leurs regles, cela ne doit ni empècher les ſaignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par là que la pleuréſie n'eſt

qu'une inflammation du poulmon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je ſais que quelquefois l'inflammation du poulmon ſe communique à cette membrane qui tapiſſe entierement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de là aux muſcles ou chairs qui ſont ſur les côtés; mais cela n'eſt pas ordinaire.

§. 92. Le printems eſt la ſaiſon qui produit le plus de pleuréſies; elles ſont ordinairement rares en été; mais pendant l'année 1762, il y en a eu pluſieurs dans les plus grandes chaleurs, qui furent exceſſives. Le mal commence par un friſſon très-fort, ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion, quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſecond, & même le troiſieme jour. Le malade ſent quelquefois deux points; mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, & le plus léger diſparoît bientôt; d'autres fois le point change de place, ce qui eſt un bien, ſi le premier ſe diſſipe parfaitement, un mal, s'ils ſubſiſtent tous deux. Le pouls eſt ordinairement

très-dur dans cette maladie ; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90, il devient mou & petit. Il paroît ſouvent, dès le commencement, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout; c'eſt ce qu'on appelle pleuréſie ſéche, qui n'eſt pas rare. Quelquefois le malade touſſe peu ou point. Il ſe couche ſouvent plus aiſément ſur le côté malade que ſur le ſain. La marche de la maladie eſt la même que dans la maladie précédente ; comment ſeroit-elle différente, & les moyens de guériſon les mêmes ? Il ſurvient ſouvent des ſaignemens de nez très.conſidérables, & qui ſoulagent beaucoup ; mais il en ſurvient quelquefois d'une eſpece de ſang corrompu, quand le malade eſt très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie eſt fréquemment produite par la boiſſon froide quand on a chaud ; & alors elle eſt quelquefois ſi violente qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit déſaltéré. Il n'eſt pas rare que les pleuréſies tuent en trois jours.

Le point diſparoît quelquefois, & le malade ſe plaint moins, mais en même tems ſon viſage change, & devient pâle

& triſte, ſes yeux ſe troublent, le pouls s'affoiblit ; c'eſt un tranſport de l'humeur au cerveau : ce cas eſt preſque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les ſymptômes critiques ſoient plus violens & plus marqués que dans celle-ci. Il eſt bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer ; la guériſon ſurvient ſouvent au moment ou l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie eſt une des plus fréquentes & des plus meurtrieres, tant par elle-même dans tous les pays, que par le mauvais traitement dans nos campagnes. Le préjugé qui veut que toutes les maladies ſe guériſſent par les ſueurs, regle tout le traitement de la pleuréſie, & dès qu'un malade a un point, on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeſte erreur tue plus de gens que la poudre à canon, & elle eſt d'autant plus fâcheuſe que la maladie eſt plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre ; tout dépend des premieres heures.

§. 95. Le traitement eſt préciſément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie, parce que, je le répete, c'eſt la même maladie ; ainſi les ſaignées, les boiſſons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavemens, la

potion (N°. 8), les cataplasmes émolliens, sont les vrais remedes; peut être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement sur le point pendant les premiers jours; mais si le point subsiste après que les saignées & les délayans ont désempli & amolli le pouls, il faut appliquer des véscatoires, ou plutôt appliquer un grand véscatoire sur le point même.

La premiere saignée, sur-tout si elle est considérable, diminue presque toujours le point, & souvent le dissipe entierement; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, où dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs; changement qui est plutôt favorable que défavorable, sur-tout si la douleur, qui se faisoit d'abord sentir sous la mamelle, se jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou ne diminue que peu, ou si après avoir diminué, elle revient aussi violente que la premiere, sur-tout si elle revient dans le même endroit, & si la violence des autres symptômes continue, il faut réitérer la saignée; mais si la diminution du point se soutient, s'il ne revient que foiblement de tems en tems,

ou

ou dans les parties dont je viens de parler, ſi la fréquence, ou la dureté du pouls & tous les autres ſymptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en paſſer, & l'on applique alors avec grand ſuccès des véſicatoires aux jambes. Il eſt cependant plus prudent, dans un ſujet fort & robuſte, de ne pas trop ménager la ſaignée; elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands riſques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obſtacle dans la conſtitution du malade, ou dans ſon âge, ou dans quelques autres circonſtances.

Si dès le commencement, le pouls n'eſt que peu fréquent & peu dur, s'il n'eſt pas fort, ſi le mal de tête & le point ſont ſupportables, ſi la toux n'eſt pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppreſſion, & ſi le malade crache, on peut s'en paſſer.

L'uſage des autres remedes eſt préciſément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut conſulter depuis §. 53. juſqu'à §. 66.

§. 96. Quand le mal n'eſt pas fort grave, je l'ai guéri ſouvent en peu de jours, par une ſeule ſaignée, & une grande quantité de thé de fleurs de ſureau, auquel on ajoutoit du miel. C'eſt

dans des cas de cette eſpece qu'on a vu réuſſir quelquefois le ſaltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile ; mais la boiſſon que j'indique eſt fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de thériaque, tuoit toutes les années pluſieurs payſans ; heureuſement il ſe décrédite.

§. 97. Dans les pleuréſies ſéches dans leſquelles le point, la fievre, le mal de tête ſont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une ſéchereſſe prodigieuſe de la peau & de la langue, il faut faire les ſaignées très-près les unes des autres. Elles emportent ſouvent la maladie ſans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleuréſie ſe termine, tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurciſſement, & elle laiſſe très-fréquemment des adhérences.

La gangrene ſe manifeſte quelquefois dès le troiſieme jour, ſans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit ſouvent beaucoup, ſur-tout dans le voiſinage du mal, & le peuple ſuperſtitieux attribue la maladie à quelque cauſe ſurnaturelle, ou en tire quelque préſage fâcheux pour les

reſtans. Ce cas eſt un effet tout naturel, tout ſimple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en eſt la cauſe la plus ordinaire; je l'ai vu chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de ceriſe, & du faltranc au vin.

§. 99. Il ſe forme des vomiques, mais leur ſituation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de-là réſulte plus ſouvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, " il eſt très-bien „ de placer, dès le commencement de „ la maladie, à l'endroit le plus dou„ loureux, un petit emplâtre qui tien„ ne exactement, parce que ſi la pleu„ réſie dégénere en abcès, l'amas de pus „ ſe fera de ce côté là.

„ Lors donc que l'on connoîtra qu'il „ ſe forme un abcès, (voyez §. 68,) „ on rongera, par un cauſtique léger, „ l'endroit qu'on aura marqué; & dès „ qu'il ſera ouvert, on aura ſoin d'y „ entretenir la ſuppuration. On peut „ alors avoir un eſpoir fondé, que l'a„ mas de pus prendra ſon cours par „ cet endroit, où il trouvera moins de „ réſiſtance, & qu'il ſortira; car l'amas „ de matiere s'arrête ſouvent entre la „ plevre & les parties qui y ſont adhé„ rentes. "

Ce conſeil eſt d'un très-grand médecin; mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans leſquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire du durciſſement du poulmon & de ſon adhérence que ce que j'en ai dit §. 86 & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques perſonnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont ſouvent des rechûtes, ſur-tout les yvrognes. J'en ai vu un qui comptoit ſes pleuréſies par douzaines. Quelques ſaignées de tems en tems pourroient prévenir ces retours fréquens, qui, joints à l'yvrognerie, les rendent languiſſans & ſtupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une eſpece d'aſthme, & de-là dans l'hydropiſie; triſte fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'aſtreindre à quelques ſoins, peuvent auſſi les prévenir ſans ſaignées, par un régime rafraîchiſſant, en ſe privant de tems en tems de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boiſſons N°. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied, tiedes, ſur-tout dans les ſaiſons dans leſquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remedes très-uſités dans cette maladie parmi le payſan,

& vantés même par quelques médecins, le ſang de bouquetin, & la ſuie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris par l'uſage de ces remedes ; mais il n'en eſt pas moins vrai que l'un & l'autre, auſſi bien que l'œuf, dans lequel on prend la ſuie, ſont dangereux ; ainſi il eſt prudent de ne jamais les employer, puiſqu'il y a beaucoup de probabilité, qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien.

Le *genipi*, ou l'abſynthe des Alpes, s'eſt auſſi acquis beaucoup de réputation, & a occaſionné beaucoup de diſputes entre des miniſtres très-zélés, & un médecin très-éclairé (*). Il eſt aiſé d'en déterminer l'uſage. Le genipi eſt puiſſamment amer, il échauffe & fait ſuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuréſie, tant que les vaiſſeaux ſont pleins, le pouls dur, la fievre forte, le ſang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal ; mais, ſur la fin de la maladie, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, le ſang délayé, la fievre diminuée, alors on peut s'en ſervir, en ſe ſouvenant toujours

(*) Les mercures de Neuchâtel ont, je crois, été le théâtre de cette guerre, en 1758 & 1759.

qu'il eſt chaud, & qu'il faut l'employer ſobrement.

CHAPITRE VI.

Des maux de gorge.

§. 102. LA gorge eſt ſujette à pluſieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuſes, c'eſt l'inflammation, qu'on appelle ordinairement *eſquinancie*, & qui eſt une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une autre partie; ce qui fait que les ſymptômes ſont fort différens. Ils varient même ſuivant les différentes parties de la gorge qui ſont enflammées.

§. 103. Les ſymptômes généraux ſont le friſſon, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté & quelquefois l'impoſſibilité d'avaler quoi que ce ſoit. Mais ſi les parties les plus voiſines de la glotte, c'eſt-à-dire, de l'entrée du canal de la reſpiration, ſont attaquées, il eſt de plus très-difficile de reſpirer; le malade ſent de l'angoiſſe,,

des ſuffocations, le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artere, le poulmon, & la maladie eſt promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties eſt moins dangereuſe, & elle l'eſt d'autant moins que le mal eſt plus extérieur. Quand l'inflammation eſt générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus les amygdales, la luette, la baſe de la langue, c'eſt une des maladies les plus dangereuſes & les plus horribles. Le viſage eſt enflé & enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'eſt également, le malade n'avale quoi que ce ſoit, il reſpire avec une peine & une angoiſſe, qui jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une eſpece de délire furieux; la langue enfle & ſort de la bouche, les narines ſont dilatées pour reſpirer; tout le cou, juſqu'au deſſus de la poitrine, eſt exceſſivement gonflé; le pouls eſt très-fréquent, très-foible, & ſouvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le ſecond ou le troiſieme jour. Heureuſement cette eſpece, que j'ai vue ſouvent en Languedoc, eſt très-rare dans ce pays où le mal eſt moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie que par le mauvais traitement, ou quelques

circonſtances accidentelles, étrangeres à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & ſe jette à l'extérieur : la peau du cou & de la poitrine rougit & devient douloureuſe, & le malade ſe trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'eſt pour ſe porter au cerveau ou ſur le poulmon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas ſont mortels, quand on n'a pas ſur le champ de très-bons ſecours, qui ſont même fort ſouvent inutiles.

§. 105. L'eſpece la plus fréquente eſt celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales qui devient groſſe, rouge, douloureuſe, & ne permet pas d'avaler qu'avec une très-grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté, mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & de-là à l'autre amygdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux, quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes deux enſemble, la douleur & le mal-aiſe ſont très-conſidérables ; le malade ne peut avaler

qu'avec la plus grande peine; & la ſenſibilité eſt ſi grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulſions toutes les fois qu'elles faiſoient effort pour avaler leur ſalive, ou quelque autre liquide. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre; tout le deſſus de la bouche, le fond du palais, un peu la baſe de la langue, ſont légérement rouges.

Pluſieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le ſolide, parce que le liquide a beſoin de plus d'action de la part des muſcles pour être dirigé. La ſalive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle eſt un peu viſqueuſe, & coule moins aiſément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qui s'en forme, produit ce crachement preſque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue & les levres s'écorchent ſouvent. Cela les empêche auſſi de dormir; mais ce n'eſt pas un mal, le ſommeil eſt peu utile dans les maladies fiévreuſes; & j'ai vu ſouvent que ceux qui avoient cru leur gorge preſque entierement guérie le ſoir, y avoient très-mal après avoir dormi quelques heures.

La fievre, dans cette eſpece, eſt quel-

quefois très-forte, & le friſſon dure ſouvent pluſieurs heures ; il eſt ſuivi d'une chaleur conſidérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'aſſoupiſſement. Il y a ordinairement aſſez de fievre le ſoir, mais quelquefois très-peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précede ſouvent le friſſon, mais plus ordinairement il ne ſe manifeſte qu'après, en même tems que la chaleur.

Le cou eſt quelquefois un peu enflé, & pluſieurs malades ſe plaignent d'une douleur aſſez vive dans l'oreille, du côté le plus malade ; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation ſe diſſipe peu-à-peu, ou il ſe forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'eſt jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette eſpece bien conduite ſe terminât par la gangrene ou par le durciſſement ; mais j'ai été témoin que l'un & l'autre arrive, quand on veut forcer les ſueurs, dans les commencemens, par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très-rare qu'il ſe faſſe ces tranſports fâcheux ſur le poulmon, comme dans l'eſpece des §. 103 & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment

non plus que le mal ſe jette au dehors, comme dans la même eſpece.

§. 107. Le traitement de l'eſquinancie eſt, auſſi-bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime : & dans l'eſpece décrite (§. 103) il faut faire quatre ou cinq ſaignées dans peu d'heures, & quelquefois on eſt obligé d'y revenir. Quand elle eſt au degré le plus conſidérable, tous les remedes ſont le plus ſouvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner autant qu'il eſt poſſible, des boiſſons (N°. 2 & 4.) Mais comme ſouvent la quantité qu'ils en peuvent avaler eſt très-petite, il faut donner le lavement (N°. 5) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demi-heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouſes ſcarifiées, appliquées autour du cou, après deux ou trois ſaignées, ſont ſouvent extrêmement utiles.

Dans des cas preſque déſeſpérés, quand le cou eſt extrêmement gonflé, une ou deux inciſions profondes, faites avec un raſoir ſur cette enflure extérieure, ont ſauvé le malade.

§. 109. Dans l'eſpece décrite (§. 105) il faut très-ſouvent en venir à la ſaignée, & il ne faut jamais l'omettre, quand on trouve le pouls dur & plein. Il eſt très-important de la faire d'abord; c'eſt le ſeul moyen de prévenir l'abcès, qui ſe forme avec une grande facilité, ſi on la differe ſeulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il eſt rarement néceſſaire d'en faire trois. Souvent le mal ſeroit aſſez léger pour pouvoir guérir ſans ſaignées, moyennant beaucoup de ménagemens; mais ceux qui ne ſont ni maîtres de leur tems, ni en ſituation d'être ſoignés, doivent, ſans héſiter, faire d'abord une ſaignée; ce qui emporte ſouvent le mal, ſur-tout ſi après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la tiſane (N°. 2.)

Il ſuffit, dans cette eſpece, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour; on prend l'un le matin, & l'autre le ſoir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers ſur le mal, dans l'une & l'autre eſpece. Les meilleurs ſont, 1°. des cataplaſmes émolliens (N°. 9) ſur tout le cou. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles; je ne le blâme pas; mais il eſt certainement

moins efficace que tous ceux que j'indique.

2°. Des gargariſmes (N°. 19). L'on peut en faire pluſieurs, qui ont à peu-près les mêmes propriétés & la même efficacité. Ceux que j'indique ſont ceux qui m'ont le mieux réuſſi, & ils ſont très-ſimples.

3°. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou ſix fois par jour, avoir toujours un cataplaſme, & ſe gargariſer très-ſouvent.

Il y a des perſonnes, ſans parler des enfans, qui ne ſavent pas ſe gargariſer; la douleur rend même la choſe difficile. Alors, au lieu de gargariſmes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19) avec une petite ſeringue. L'injection va bien plus avant que le gargariſme, & elle fait ſouvent cracher une quantité conſidérable de matieres glaireuſes, épaiſſies au fond de la gorge; ce qui ſoulage ſenſiblement le malade. Il faut les réitérer ſouvent. L'on peut commodément employer à cet uſage une de ces petites ſeringues de ſureau, que tous les enfans de village ſavent faire.

§. 110. Quand le mal peut guérir ſans ſuppuration, la fievre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en

avalant, commencent à diminuer dès le quatrieme jour, quelquefois déja le troiſieme, ſouvent ſeulement le cinquieme; & dès-lors cette diminution augmente à grands pas. & au bout de deux, trois ou quatre jours, c'eſt-à-dire, le ſixieme, le ſeptieme, le huitieme, le malade eſt très-bien. Il y en a cependant quelques-uns qui conſervent une très-légere douleur, ſeulement d'un côté, pendant quatre ou cinq jours, mais ſans fievre & ſans mal aiſe.

§. 111. Quelquefois la fievre & ſes accidens diminuent après la ſaignée & les autres remedes, ſans qu'il ſurvienne d'amendement dans la gorge, ni de ſignes de ſuppuration. Dans ce cas, il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs; & ſi l'on peut avoir un chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amygdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très-promptement preſque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne ſe réſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive preſque toujours, ſi l'on a négligé les commencemens du mal, alors les accidens de la fievre continuent, quoiqu'un peu moins fortement, après le

quatrieme jour, la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti, le pouls devient ordinairement un peu plus mou, & le cinquieme ou le ſixieme jour, quelquefois plus tôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir, on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui paroit ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès ſe crève de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en aſſujettiſſant fortement une lancette au bout d'un petit bâton & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche eſt inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur inſoutenables. Il faut ſe garguriſer avec le gargariſme déterſif (N°. 19). L'on eſt quelquefois ſurpris de la quantité de pus qui ſort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un; j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'eſt même pas rare, que le pus ne s'amaſſe pas,

préciſément dans l'endroit où paroiſſoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la faculté d'avaler revient preſqu'entiérement, la fievre diminue, le malade dort; l'on ſe perſuade que l'on eſt guéri, & qu'il ne reſte que les incommodités de la convaleſcence. Quand on n'eſt pas médecin ou chirurgien, il eſt aiſé de ſe tromper ſur cet état. Voici les ſignes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude & un malaiſe général, une douleur dans toute la bouche, quelques friſſons de tems en tems, ſouvent des chaleurs vives & paſſageres, un pouls aſſez mou, ſans être naturel, un ſentiment d'épaiſſeur & de peſanteur dans la langue, de petits boutons blancs ſur les gencives, ſur l'intérieur des joues, ſur l'intérieur & l'extérieur des lévres, un goût & une odeur déſagréables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir ſouvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiede, mettre autour du cou des cataplaſmes émolliens; tous ces ſecours diſpoſent l'abcès à s'ouvrir. Il faut auſſi chercher avec le doigt l'endroit où il eſt, & alors le chirurgien peut aiſément l'ouvrir. Il m'eſt arrivé une fois qu'il s'en perça

un ſous mon doigt, ſans que je fiſſe aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche, ou par les narines un peu fortement; ce qui occaſionne quelquefois une eſpece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. Au reſte, l'on ne doit point être inquiet de l'événement. Je ne ſache point d'exemple qu'on ſoit mort d'une eſquinancie de cette eſpece dès que la ſuppuration eſt formée, ni peut-être même dès qu'elle a commencé à ſe former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge eſt remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui, en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps, au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'eſtomac, & exige un émétique. Ce ſeroit une grande faute ſouvent que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation eſt forte, la rendre mortelle, ou l'on eſt obligé de faire une ſaignée pendant qu'il agit, pour diminuer ſa violence; cette imprudence & ſes mauvais effets laiſſe ſouvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de lan-

gueur pendant long-tems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fievre dans leſquels on peut faire vomir, mais c'eſt quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a diſſipée, & qu'il reſte des matieres putrides dans les premieres voyes. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit ſouvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge, dont je viens de parler, mais qui comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & aſſez généralement les *ourles*. C'eſt un engorgement des glandes qui ſervent à fournir la ſalive, & ſurtout des deux groſſes qui ſont entre l'oreille & la mâchoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui ſont deſſous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles ſe gonflent conſidérablement, & empêchent non ſeulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvemens ſont très-douloureux. Les enfans y ſont beaucoup plus expoſés que les grandes perſonnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, il ne faut point de remedes; il ſuffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer deſſus quelque cataplaſme, de diminuer beaucoup la quantité de ſes alimens, de ſe priver de viande & de vin,

& de faire un uſage abondant de quelque liqueur chaude qui délaye les humeurs & rétabliſſe la tranſpiration. Je me ſuis guéri de ce mal l'année 1754, en ne buvant, pendant quatre jours, qu'une infuſion de méliſſe, à laquelle je joignois un quart de lait, & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri ſouvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici, au printems de 1761, une quantité étonnante de maux de gorge de deux eſpeces. Les uns étoient des maux de gorge ordinaire, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes, & étoient aiſément guéris par la méthode que j'ai propoſée. Les autres, dont je dirai quelque choſe ici, parce que je ſais qu'ils ont régné dans des villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient auſſi les adultes, mais ſur-tout les enfans depuis l'âge d'un an, même au-deſſous, juſqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers ſymptômes étoient, comme dans les maux ordinaires, le friſſon, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les diſtinguoit des eſquinancies inflammatoires, ce ſont les ſymptômes ſuivans.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppreſſion.

2. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'eſt ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur âcre, ſéche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-ſéche.

5. Quoiqu'ils euſſent de la peine à avaler, cependant ce n'eſt pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire ſuffiſamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu conſidérables, mais les glandes parotides & maxillaires & ſur-tout les premieres, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils ſe plaignoient le plus, étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le cou ſe gonfloit, & quelquefois même les vaiſſeaux qui rapportent le ſang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'aſſoupiſſement & du délire.

8. Les redoublemens de la fievre étoient aſſez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas auſſi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La ſaignée & les autres remedes

ne les ſoulageoient pas auſſi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à ſuppuration, comme dans les autres eſpeces, mais quelquefois les amygdales s'ulcéroient.

12. Preſque tous les enfans, & un très-grand nombre d'adultes pouſſoient ou dès le premier jour, ou ſeulement les jours ſuivans, juſques au ſixieme, une ébullition, qui, chez quelques-uns, reſſembloit aſſez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & ſans aucune élévation. Elle commençoit au viſage, enſuite aux bras, & elle paſſoit aux jambes, aux cuiſſes, au corps, & ſe retiroit peu-à-peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit obſervé en pouſſant. D'autres, en très-petit nombre, (je n'en ai vu que cinq), éprouvoient tous des accidens plus graves avant l'éruption, & pouſſoient le vrai pourpre, ou miliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils ſe trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou ſix jours, & ſe déterminoit ſouvent par des ſueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'eſt le cas de pluſieurs adultes, n'ont pu ſe guérir que par des ſueurs abondantes ſur la fin; car au commen-

cement elles étoient inutiles, & même nuiſibles.

14. J'ai vu quelques perſonnes, chez leſquelles le mal de gorge s'eſt diſſipé entiérement ſans éruptions & ſans ſueurs, mais qui reſtoient dans une inquiétude & dans une angoiſſe très-forte, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boiſſon ſudorifique, & alors l'éruption ou les ſueurs venans, elles ſe trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme, par grandes écailles, par tout le corps, tant ce venin qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement ſingulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires; l'intérieur des narines étoit extrêmement ſec.

17. L'on a eu plus de peine à ſe remettre qu'après les maux de gorge ordinaires; & ſi l'on ſe négligeoit dans la convaleſcence, ſur-tout ſi l'on s'expoſoit trop tôt au froid, il ſurvenoit une rechûte, ou différens accidens, tels que de l'oppreſſion, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégoût, des écoulemens der-

rière les oreilles, de la toux, de l'enrouement.

18. J'ai été appellé pour des enfans, & même quelques jeunes gens, qui, au bout de quelques ſemaines, étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppreſſion, & une diminution conſidérable dans les urines, qui étoient rouges & troubles; ils étoient auſſi dans un état ſingulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des véſicatoires, & la poudre N°. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir; il ſurvenoit enſuite des urines, & ſurtout des ſueurs abondantes, qui les guériſſoient. Deux ſeuls, d'un mauvais tempérament & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, ſont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes, j'ai employé la ſaignée & les rafraîchiſſans, tant qu'il paroiſſoit de l'inflammation; enſuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire ſuer doucement. Les mêmes poudres N°. 25 ont ſouvent produit, avec grand ſuccès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ipécacuanha, N°. 35.

Dans quelques ſujets, il n'y avoit pas de ſymptômes inflammatoires, &

le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voies ; quelques malades même rendoient des vers : alors je n'ai point fait de ſaignées, mais le remede vomitif produiſoit dans le commencement, un excellent effet, & tous les ſymptômes diminuoient ſenſiblement ; la ſueur ſurvenoit naturellement, & le malade guériſſoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans leſquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de ſaignées ; celles qu'on faiſoit réuſſiſſoient mal.

Je n'ai point fait ſaigner d'enfans. Les véſicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayans étoient leurs remedes. Une ſimple infuſion de ſureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je ſais qu'il eſt mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de cou prodigieuſe. Il en eſt auſſi mort quelques-uns en ville ; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des ſudorifiques chauds & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des ſuffocations violentes, & perdant beaucoup de

ſang

ſang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en eſt mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout-à-coup; ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt ſur la poitrine; & rien ne put la ſauver. L'autre étoit un garçon robuſte, de dix-ſept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord aſſez violemment. Elle ſe calma cependant, & la fievre étant preſque entierement finie, les ſueurs qui commençoient à venir, l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les ſoutenir, & ſe mettoit à chaque inſtant nud. Il ſe fit tout-à-coup un dépôt ſur le poulmon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau auſſi ſeche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaiſe façon de ſe conduire, paroît avoir été la cauſe de ſa mort. C'eſt un exemple.

§. 121. Je me ſuis étendu ſur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle ſe répandit dans d'autres endroits où il ſeroit utile qu'on fût prévenu de ſes caracteres, & du traitement qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont

j'ai parlé ; puiſque chez quelques perſonnes, le mal de gorge a été évidemment un ſymptôme de fievre putride plutôt que la maladie principale (*a*). Cette même maladie a reparu pluſieurs fois ici, mais ſur-tout à la fin de l'été de 1772 ; elle fut très-générale pendant tout l'automne & l'hyver, les ſymptômes & le traitement en furent généralement les mêmes ; mais il y eut pluſieurs enfans qui eurent véritablement un mal de gorge gangreneux avec une fievre maligne pourprée & le délire dès les premieres heures ; j'en vis périr trois.

§. 122. Les maux de gorge ſont, pour bien des perſonnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, même ſouvent dans une année ; on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleuréſies habituelles ; §. 100.

(*a*) L'éditeur de Paris a très-bien remarqué que cette maladie a beaucoup de rapport avec *le mal de gorge gangreneux*, qui a été épidémique, depuis l'an 1740, dans pluſieurs endroits de l'Europe ; on peut auſſi l'enviſager comme une fievre ſcarlatine d'un mauvais caractere.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déja plaint dans la premiere édition de cet ouvrage, & j'ai vu, dès-lors, une foule de nouveaux exemples qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume, mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le der-

nier article peut être vrai, vu la mauvaiſe façon dont on les traite ; mais le principe eſt faux. Les rhumes ont leurs remedes, tout comme les autres maux, & ſe guériſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troiſieme erreur, c'eſt que non-ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux ſans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuſe ; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire, c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive ſouvent ; mais il ſeroit à préférer, que ni la cauſe, ni l'effet, n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cauſe de maladie ; il eſt une maladie réelle, qui, quand elle eſt violente, porte une atteinte ſenſible à toute la machine. Les rhumes affoibliſſent conſidérablement la poitrine ; & la ſanté en eſt tôt ou tard altérée. Les perſonnes ſouvent enrhumées ne ſont jamais robuſtes, elles tombent ſouvent dans des maux de lan-

gueur, & la facilité à s'enrhumer eſt une preuve de la facilité avec laquelle la tranſpiration ſe dérange, & le poulmon s'engorge; ce qui eſt toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fauſſeté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne ſont autre choſe que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres, mais dans un degré fort léger.

Un rhume eſt véritablement preſque toujours, une maladie inflammatoire, une légere inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui ſe trouvent dans les os de la joue & du front; cavités qui toutes communiquent avec le nez, de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle ſe communique aiſément aux autres.

§. 126. Il eſt preſque inutile de décrire les ſymptômes du rhume; il ſuffira de faire remarquer 1°. Que la principale cauſe des rhumes eſt la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé; c'eſt-à-dire, la tranſpiration arrêtée, & un ſang un peu enflammé. 2°. Que quand ces

maladies regnent, il y a en même tems beaucoup de rhumes. 3°. Que les ſymptômes qui annoncent un rhume violent, reſſemblent beaucoup à ceux qui précedent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes ſans friſſon & ſans fievre; quelquefois même elle dure pluſieurs jours. L'on touſſe, la toux reſte ſeche pendant quelque tems, enſuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppreſſion : c'eſt alors qu'on peut dire que le rhume eſt mûr. L'on a ſouvent de légers points, mais paſſagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines ſont le ſiege du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos *rhume de cerveau*, on a ſouvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapiſſe les cavités de l'os du front, ou *ſinus maxillaires*. L'on ne mouche dans les commencemens qu'une eau fort claire & fort âcre; enſuite, à meſure que l'inflammation diminue, elle s'épaiſſit, & l'on mouche une matiere ſemblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux du cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine ſont plus longs; il y en a ce-

pendant beaucoup qui ſe diſſipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-tems, ils nuiſent; 1°. Parce que la toux violente dérange toute la machine, & ſur-tout qu'elle porte le ſang à la tête d'une façon quelquefois ſi marquée que j'en ai craint les ſuites, & ai fait ſaigner pour les prévenir. 2°. En privant du ſommeil, qui eſt preſque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digeſtion, ce qui affoiblit néceſſairement. 4°. En affoibliſſant le poulmon même, par les ſecouſſes continuelles qu'il reçoit; de façon que peu-à-peu toutes les humeurs s'y jettant, comme ſur la partie la plus foible, il reſte une toux continuelle; il eſt toujours ſurchargé d'humeurs, qui s'y épaiſſiſſant, gênent la reſpiration, oppreſſent & donnent une fievre lente; le corps ne ſe nourrit pas, le malade tombe dans la foibleſſe, le dépériſſement, l'inſomnie, l'angoiſſe, & meurt ſouvent aſſez promptement. 5°. La fievre, qui accompagne preſque toujours les gros rhumes, uſe le corps.

§. 128. Puiſque le rhume eſt une maladie de la même eſpece que les eſquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être

de la même eſpece. Si le rhume eſt fort, il faut faire une ſaignée au bras, ce qui l'abrége beaucoup ; & elle eſt néceſſaire toutes les fois que le malade eſt ſanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un uſage abondant des boiſſons N°. 1, 2, 4. Mais dès qu'il n'y a plus de fievre, ces deux dernieres ne ſont plus néceſſaires, & ſi l'on continuoit trop longtems le lait d'amande, ou le nitre dans la tiſane d'orge, l'eſtomac pourroit en ſouffrir. Il eſt utile de prendre tous les ſoirs des bains de jambes tiedes, en ſe couchant ; & malgré l'ancien préjugé qui les faiſoit regarder comme très-dangereux dans cette maladie, ils ſont un très-grand bien aux malades, en diminuant la fievre, le mal de tête & la toux ; les lavemens ſont auſſi très-utiles, ſi le malade eſt conſtipé, ou s'il urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, ſi l'*on met le malade au régime*, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais ſouvent le mal eſt ſi léger qu'on ne croit pas devoir faire un traitement ; & ſans remede on guérit aiſément, en ſe privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui eſt âcre, gras ou peſant ; en vivant de pain, de légumes, de fruit & d'eau ; & ſur-

tout en ſoupant peu ou point; & en bûvant, ſi l'on eſt altéré, une ſimple tiſane d'orge, ou une infuſion de ſureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de jambes tiedes & la poudre N°. 20 contribuent à faire dormir. L'on peut auſſi, ſans danger, prendre quelques taſſes de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fievre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diete pendant quelques jours, & qu'il s'eſt bien délayé, ſi la toux & l'inſomnie continuent, on peut donner le ſoir une pilule de ſtyrax ou une priſe de thériaque, avec un peu de ſureau, en ſortant d'un bain de pieds tiede; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétabliſſant la tranſpiration, guériſſent ſouvent dans une nuit; mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu ſoupé, & que le ſoupé ſoit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tiſannes de pommes, de regliſſe, de figues, de raiſins ſecs, de bourrache, de lierre terreſtre, de véronique, d'hyſope, d'or,

ties, &c. (*a*) Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureuſement, ceux qui en ont vu réuſſir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'eſt là une erreur dangereuſe, parce que ce n'eſt point ſur un ſeul cas qu'on doit décider; c'eſt à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui obſervent attentivement l'effet des différens remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce ſont ceux que j'ai indiqués. Je ſais qu'un thé de queues de ceriſes, qui eſt une boiſſon aſſez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute ſimple,

(*a*) Ceux qui craignent le ſureau, & j'ai vu pluſieurs perſonnes dans ce cas, peuvent le remplacer par quelqu'autre fleur analogue. L'on trouve dans les boutiques des mélanges tout préparés ſous le nom de fleurs pectorales, dans leſquels il entre des fleurs de petite marguerite, de violette, de pavot rouge, de tuſſilage, de pas d'âne, l'herbe de capillaire, de la réglisſe, &c. qu'on peut ſubſtituer au ſureau; quelquefois même, s'il n'y a point de fievre, & ſi l'on ſe ſent l'eſtomac un peu dérangé, on peut y ajouter un peu d'anis étoilé, qui eſt un aromate très-doux.

ou dans laquelle on a mis des fleurs de ſureau ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un ſoulagement très-prompt. Ils font auſſi du bien dans les rhumes de poitrine. (*voyez* §. 55.)

L'on étoit fort dans l'uſage, il n'y a pas long-tems, d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très-indigeſte, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir, j'en ai vu ſouvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Ils ne font plus de digeſtion, la toux devient ſtomachale, ſans ceſſer d'être pectorale, & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 127. N°. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux dans les commencemens; & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; ſi l'on en a vu quelques bons effets, ce n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchans,

les délayans, les rafraîchiſſans qui augmenteroient le mal & jetteroient dans une fievre lente, & faire uſage de quelques fortifians doux, qui redonnent de la force aux organes de la digeſtion & au poulmon, ſans irriter & ſans échauffer; il y a pluſieurs remedes qui peuvent produire cet effet; il eſt à ſouhaiter qu'un médecin préſent les adapte aux circonſtances. Je fais très-ſouvent prendre avec beaucoup de ſuccès trois ou même quatre priſes par jour de la poudre N°. 14. & ſi les humeurs paroiſſent ſe jetter trop ſur le poulmon, je fais appliquer des véſicatoires aux gras de jambes. Dans quelques cas où le mal ne paroît évidemment entretenu que par la foibleſſe des digeſtions, un peu de vin de Malaga ou de quelqu'autre vin de liqueur fait du bien.

§. 134. Les liqueurs conviennent ſi peu que ſouvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finiſſoit. Il y a même des perſonnes qui n'en boivent jamais ſans s'enrhumer, & cela n'eſt point étonnant; elles occaſionnent une très-légere inflammation de poitrine, qui eſt un rhume.

Il ne faut pas dans cette maladie s'expoſer ſans néceſſité à un grand froid, mais il faut également ſe préſerver de

trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes ne guériſſent point ; & comment y guérir ? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produiſant une légere inflammation de poitrine.

§. 135. Les perſonnes ſujettes aux fréquens rhumes, celles qu'on appelle *fluxionnaires*, croient devoir ſe tenir fort au chaud ; c'eſt une erreur qui acheve de ruiner leur ſanté. Cette diſpoſition aux rhumes vient de deux cauſes ; ou de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, ou quelquefois de la foibleſſe de l'eſtomac, ou de celle du poulmon, qui demande des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément, plus ils ſe tiennent au chaud, plus ils ſe font ſuer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiede affoiblit tout le corps, & ſur-tout le poulmon, les humeurs y trouvant moins de réſiſtance s'y jettent toujours plus : la peau ſans ceſſe baignée par une petite ſueur, ſe relâche, s'amollit, devient incapable de faire ſes fonctions ; la plus petite cauſe arrête alors toute tranſpi-

ration, & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour ſe préſerver de l'air froid, & tous leurs ſoins ſont autant de moyens efficaces pour rendre leur ſanté plus foible ; & cela d'autant plus ſûrement que la crainte de l'air aſſujettit néceſſairement à une vie ſédentaire qui augmente tous leurs maux, auxquels les boiſſons chaudes dont ils font uſage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'eſt de ſe familiariſer avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu-à-peu leurs vêtemens, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne ſoit froid, les boiſſons même à la glace leur ſont ſalutaires ; de vivre très-ſobrement, d'éviter abſolument le ſalé, les pâtiſſeries, les fritures, les graiſſes, les crêmes, de prendre beaucoup d'exercice ; & enfin ſi le mal eſt invétéré, de faire uſage pendant long-tems de la poudre N°. 14. & des bains froids. Cette méthode réuſſit auſſi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foibleſſe d'eſtomac, ou du poulmon, & au bout d'un certain tems, ces trois cauſes ſe réuniſſent toujours.

Pluſieurs perſonnes qui étoient ſujet-

tes, depuis plusieurs années, à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point & buvoient toujours tiede, ont profité, après avoir lu la premiere édition, des conseils que je donne ici ; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entierement les rhumes & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est dans l'usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'emploi ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne en dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ai ressenti les bons effets d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de dents.

§. 137. LES maux de dents, qui ſont quelquefois ſi longs & ſi violens qu'ils occaſionnent des inſomnies opiniâtres, beaucoup de fievre, des rêveries, des inflammations, des abcès, des ulceres, des caries, des convulſions, des ſyncopes, dépendent de trois cauſes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraine celle de la gencive.

3°. D'une humeur catharrale, froide, qui ſe jette ſur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie, ayant mis le nerf à nud, l'air, les alimens, les boiſſons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme l'exercice, la chaleur,

les alimens, peut produire le même effet.

Quand la dent eſt extrêmement gâtée, il n'y a point de remedes que de l'arracher, ſans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive ſe perd, les autres dents & ſouvent même la mâchoire ſe carient; d'ailleurs elle empêche l'uſage des dents voiſines qui ſe couvrent de tartre & périſſent.

Quand le mal eſt moins conſidérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brulant la dent avec un fer chaud, & en la plombant enſuite, ſi elle en eſt ſuſceptible.

L'on ſe ſert très-ſouvent de différentes liqueurs, & même d'eau forte & d'eſprit de vitriol; mais ces remedes ſont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut employer l'eſſence de girofles dans laquelle on trempe du coton qu'on applique ſur la carie, ce qui ſoulage ſouvent pour aſſez long-tems & fait enfin tomber la dent en pieces. L'on emploie auſſi une teinture d'opium appliquée de la même façon, & l'on peut mêler ces deux remedes enſemble à doſes égales. J'ai réuſſi pluſieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'HOFFMANN; elle paroît peu-

dant quelques inſtans augmenter la douleur ; mais le ſoulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargariſme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, ſoulage ſouvent les douleurs qui viennent de carie ; & pluſieurs perſonnes dans ce cas ſe ſont bien trouvées d'en faire un uſage habituel ; ce remede ne peut point nuire, il eſt même utile pour les gencives. D'autres ſe ſoulagent en ſe frottant tout le viſage avec du miel.

§. 139. La ſeconde cauſe, c'eſt l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent ; on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui ſont jeunes, ſanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les alimens & les boiſſons, ou par les veilles, ou par d'autres excès ; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorragies, ou naturelles ou artificielles, & qui ne les ont plus, les femmes enceintes, y ſont très-expoſés.

La douleur vient ordinairement promptement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le pouls eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude ; l'on a ſouvent beaucoup de fievre & un violent

mal de tête ; la gencive s'enflamme, ſe gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès ; d'autrefois il arrive que l'humeur ſe jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais ſans que la douleur diminue, c'eſt alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette eſpece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la ſaignée, qui ordinairement ſoulage ſur-le-champ, ſi on l'a fait d'aſſez bonne heure. Après la ſaignée, on ſe gargariſe avec l'eau d'orge, l'eau & le lait ; on applique ſur la joue des cataplaſmes émolliens. S'il ſurvient un abcès, on le fait mûrir en tenant preſque continuellement dans la bouche du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroît mûr, on le fait ouvrir, ce qui eſt aiſé & n'eſt point douloureux. Pendant tout ce tems, l'état de la bouche ne permet ordinairement d'avaler que du liquide, & c'eſt un bien ; il faut obſerver le régime le plus exact.

Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cauſe, n'eſt pas ſi violent, mais il dure fort long-tems & revient dès qu'on s'eſt échauffé, dès qu'on eſt au lit, dès qu'on prend quelques

mets échauffans, quelque liqueur, du vin, du café. Il faut dans ce cas faire une ſaignée, ſans laquelle les autres remedes ſont inutiles, & prendre quelques ſoirs de ſuite des bains de pied tiedes, & une priſe de la poudre N. 20.

La privation totale de vin & de viande, ſur-tout le ſoir, a guéri pluſieurs perſonnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres.

Tous les remedes chauds, dans cette eſpece, ſont pernicieux; & ſouvent l'opium, la thériaque, les pilules de ſtyrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attendoit, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrhale froide qui ſe jette ſur les mêmes parties, il eſt ordinairement, quoiqu'auſſi douloureux, accompagné de ſymptômes moins violens. Le pouls n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent; la bouche eſt moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N°. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétérés. Enſuite on peut faire uſage de la tiſane des bois N°. 22. Elle a guéri des maux de dents qui avoient réſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années, mais elle ſeroit pernicieuſe dans l'autre eſpece. Les véſicatoires à la nuque, derriere les oreil-

les ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait ſouvent un très-bon effet en détournant l'humeur & en rétabliſſant la tranſpiration. Enfin, on peut employer avec le plus grand ſuccès dans cette eſpece, ſur-tout après la purgation, les pilules de ſtyrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faiſant ſaliver, évacuent une partie de l'humeur qui cauſe la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guérit auſſi quelquefois dans cette eſpece, ſoit en faiſant cracher, ſoit parce qu'elle a quelque choſe d'anodyn, qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cauſe eſt ſouvent l'effet d'une foibleſſe d'eſtomac, il arrive tous les jours qu'on voit des perſonnes dont le mal augmente à meſure qu'elles prennent des rafraichiſſans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la doſe du remede, & les douleurs croiſſent à proportion. Il faut néceſſairement quitter cette méthode, & employer les remedes ſtomachiques & propres à rétablir la tranſpiration. La poudre N°. 14 a produit ſouvent d'excellens effets; quand je l'ai ordonnée dans ce cas, elle ne manque jamais d'emporter très-promptement les maux de

dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques perſonnes en leur conſeillant l'uſage du vin, dont elles ne bûvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois cauſes principales que j'ai indiquées, & qui ſont les plus fréquens, il y en a de très-longs & de très-cruels qui ſont occaſionnés par une âcreté générale de la maſſe du ſang, & qui ne ſe guériſſent que par les remedes propres à corriger cette âcreté. Quand elle eſt de nature ſcorbutique, le raifort ſauvage (la poivrée), le creſſon d'eau, le beccabunga (le tava), l'oſeille, l'alléluya, la détruiſent. Si elle eſt d'une nature différente, elle demande d'autres remedes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal eſt long, il donne le tems d'aller conſulter.

La goutte & le rhumatiſme ſe jettent quelquefois ſur les dents & occaſionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

Il y a auſſi des maux de dents ſimplement nerveux; les femmes ſujettes aux vapeurs y ſont très-ſujettes, & ils

ne cedent qu'au traitement qui peut détruire le mal principal.

§. 144. L'on comprend, par ce qu'on vient de dire, ce que c'eſt que cette biſarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remede qui a ſoulagé l'un ne ſoulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes ſont toujours ordonnés ſans connoiſſance de cauſes; qu'on ne fait point attention à la nature du mal; qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci, comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere comme une douleur cauſée par l'âcreté ſcorbutique; ainſi il n'eſt point étonnant que l'on échoue. Les médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours aſſez d'attention à la nature du mal; & lorſqu'ils la connoiſſent, ils ſe bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet néceſſaire. Si le mal eſt de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la ſaignée.

Il en eſt des maux de dents comme de tous les autres; ils dépendent de pluſieurs cauſes différentes; & ſi l'on ne combat pas ces cauſes par les remedes qui leur conviennent, bien loin de guérir, l'on augmente le mal.

On peut dire des maux de dents ce

que j'ai dit des rhumes ; les malades & les médecins les négligent quelquefois beaucoup trop ou les laiſſent s'invétérer, & ils ont les ſuites les plus triſtes. La douleur continuelle & l'inſomnie détruiſent la ſanté, produiſent ſouvent la fievre, & en affoibliſſant le genre nerveux, jettent ſouvent dans les vapeurs & dans les convulſions. Les dents ſe gâtent totalement, & outre le déſagrément qui en eſt la premiere ſuite, le malade réduit à ne vivre que de ſoupes & de bouillies, ou à avaler ſans mâcher, ruine ſon eſtomac & ſes digeſtions, & l'on voit ſouvent des femmes que quelques mois de violens maux de dents changent au point de les rendre méconnoiſſables, & qui ne ſe remettent jamais bien. Il eſt donc extrêmement important, dès que les maux de dents reviennent fréquemment, d'en rechercher attentivement la cauſe, & de la combattre avant que la ſanté ſoit altérée, & les dents gâtées au point qu'on ne puiſſe plus eſpérer de guérir ſans les perdre. L'on ne fait quelquefois pas aſſez d'attention aux maux qui ne menacent pas la vie ; une maladie promptement mortelle n'eſt-elle cependant pas moins à craindre dans beaucoup de ſituations qu'une langueur continuelle qui marque

par

par la douleur tous les momens de l'exiſtence.

J'ai guéri de violens maux de dents à la mâchoire inférieure, en appliquant un emplâtre compoſé de farine, de blanc d'œuf, d'eau de vie & de maſtic, à l'angle de cette mâchoire dans l'endroit où l'on ſent battre l'artere. J'ai auſſi ſoulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant le meme emplâtre ſur l'artere des tempes.

CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. TOUT le monde connoît l'apoplexie, qui eſt une perte ſubite de tous les ſens & de tous les mouvemens volontaires, pendant laquelle le pouls ſe conſerve & la reſpiration eſt gênée. Je m'étendrai peu ſur cette maladie qui n'eſt pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à monſieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en diſtingue ordinairement deux eſpeces, l'apoplexie ſanguine, & l'apoplexie ſéreuſe. Elles dé-

pendent l'une & l'autre de ce que les vaiſſeaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'eſt que la premiere a lieu chez les perſonnes qui ſont fortes, robuſtes, qui ont un vrai ſang, peſant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup; c'eſt alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les perſonnes moins robuſtes dont le ſang eſt le plus aqueux, plutôt viſqueux que denſe ou épais, dont les vaiſſeaux ſont lâches, & qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere eſt à ſon plus haut degré, c'eſt ce qu'on appelle coup de ſang ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute & qui n'eſt pas ſuſceptible de remedes. Quand le mal eſt moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le viſage rouge & enflé, le cou gonflé, la reſpiration gênée & bruyante, ne ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut ſur le champ :

1°. Découvrir entiérement la tête du malade, lui couvrir très peu le reſte du corps, lui procurer un air très-frais & lui deſſerrer entièrement le cou.

2°. Le mettre autant qu'il eſt poſſible, la tête haute & les pieds pendans.

3°. Lui faire une ſaignée au bras de douze à ſeize onces par une très-groſſe ouverture ; la force avec laquelle le ſang jaillit doit décider le chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réitérera juſqu'à trois & quatre fois, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, ſi les circonſtances le demandent, ou au bras ou au pied.

4°. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui ſe préſenteront, quatre cuillerées d'huile & une cuillerée de ſel. On le réitérera de trois en trois heures.

5°. S'il eſt poſſible, on lui fera avaler beaucoup d'eau, ſur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la reſpiration eſt moins embarraſſée & le viſage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23 ; ou ſi l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre & beaucoup de petit lait ; remede qui m'a très-bien réuſſi dans un cas où je n'avois rien autre.

7°. Éviter toute liqueur ſpiritueuſe, vin, eaux diſtillées, ſoit en boiſſon, en application, ou même en ſenteur. L'ha-

bile traducteur Anglois de cet ouvrage a vu un homme qui mourut apoplectique, pour avoir transvasé une quantité considérable d'esprit de vin.

8°. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot, on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience & absolument nécessaire. En effet, tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité & avec trop de force au cerveau, qui étant comprimé, empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvemens, il faut donc débarrasser le cerveau, en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9°. On doit lier fortement les cuisses sous le jarrêt; par-là on empêche le sang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu à peu, &, à

meſure qu'il prend les remedes, paſſer dans un état moins violent, l'on peut eſpérer. Si après les premieres évacuations générales, ſon état empire, il eſt tout-à-fait mal.

§. 148. Quand il ſe guérit, l'uſage des ſens revient; mais il reſte ſouvent un peu de délire pendant quelque tems, & preſque toujours une paralyſie ſur la langue, un bras, une jambe & les muſcles du même côté du viſage. Cette paralyſie ſe guérit quelquefois peu à peu par des purgations rafraichiſſantes de tems en tems, & une diete très-peu nourriſſante. Tous les remedes chauds ſont extrêmement nuiſibles, & peuvent occaſionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel & l'a été plus d'une fois : l'on doit abſolument l'éviter; il ne faut pas même aider par de l'eau tiede les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui ſont dans l'eſtomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils ſont conſidérables, plus cet embarras augmente, parce que pendant qu'ils ont lieu, le ſang ne peut pas revenir de la tête, & par-là même le cerveau en eſt ſurchargé.

§. 149. L'autre eſpece a les mêmes ſymptômes, excepté que le pouls n'eſt

ni ſi élevé, ni ſi fort, que le viſage eſt moins rouge, quelquefois même pâle, que la reſpiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomiſſemens.

Comme elle attaque des perſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la réitérer; & ſi le pouls eſt peu plein & point dur, elle pourroît être nuiſible.

1°. Il faut au reſte ſituer le malade comme dans l'autre eſpece, quoique cela ſoit un peu moins néceſſaire.

2°. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel, & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ſoit avec quatre ou cinq tiges de gratiole ou herbe au pauvre homme; ou quelqu'autre purgatif, comme le ſéné, &c. on le réitere deux fois par jour, & même plus ſouvent, ce remede étant extrêmement utile.

3°. On purge avec la poudre N°. 21.

4°. L'on peut, pour boiſſon, donner une forte infuſion de méliſſe.

5°. On purge de nouveau le troiſieme jour.

6°. L'on doit appliquer d'abord des véſicatoires au gras des jambes.

7°. Si la nature paroit vouloir ſe dégager par les ſueurs, on doit l'aider; & j'ai vu ſouvent qu'un thé de chardon bénit produiſoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut ſoutenir la ſueur ſans bouger, s'il eſt poſſible, pendant pluſieurs jours; il eſt arrivé alors (j'en connois trois exemples) qu'au bout de neuf jours le malade étoit délivré de toute paralyſie, qui ſurvient ordinairement après cette apoplexie, tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies ſont ſujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque eſt plus dangereuſe que la précédente; ainſi il eſt extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre eſpece par une diete ſévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens; mais la précaution la plus eſſentielle pour quiconque a eu une attaque, c'eſt de renoncer au ſouper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere eſpece, doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent ſe priver de tout ce qui eſt ſucculent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du café. Ils doivent faire un grand uſage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de celles qu'on

appelle noires; prendre toutes les ſemaines deux ou trois priſes de la poudre N°. 24, le matin à jeun dans un verre d'eau; ſe purger deux ou trois fois par an avec la potion N°. 23.; prendre journellement de l'exercice; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du ſoleil, ſe coucher de bonne heure, ſe lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit; & ſi l'on remarque qu'il ſe reforme beaucoup de ſang & qu'il ſe porte à la tête, il faut ſans héſiter faire une ſaignée & ſe mettre pendant quelques jours à une diete totale, ſans aucun aliment ſolide. Les bains chauds ſont pernicieux dans ces cas. Dans l'autre eſpece, au lieu de ſe purger avec le remede N°. 23, il faut ſe purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes ſecours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, ſi on les emploie à tems; car quoique l'attaque d'apoplexie ſoit très-prompte, cependant la maladie s'annonce pluſieurs ſemaines, quelquefois pluſieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des peſanteurs de tête, de légers embarras de langue, des paralyſies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre, quelquefois des dégoûts &

des envies de vomir, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cauſe dans l'eſtomac ou dans le voiſinage ; un changement difficile à décrire dans la phyſionomie ; des douleurs vives & paſſageres près du cœur ; une diminution dans les forces, ſans cauſe ſenſible; & quelques autres ſignes qui marquent que les humeurs ſe portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau ſont gênées.

Il y a des perſonnes qui ſont ſujettes à des accidens qui dépendent de la même cauſe que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légeres apoplexies, dont on ſoutient pluſieurs attaques & qui ne dérangent que très-peu la ſanté. Tout-à-coup le ſang ſe porte à la tête, le malade eſt étourdi, il perd toutes ſes forces, il a quelquefois des nauſées, ſans cependant que la connoiſſance, le ſentiment & le mouvement ſe perdent tout-à-fait. La tranquillité, une ſaignée, des lavemens, diſſipent l'accès. On en prévient les retours par le régime ordonné §. 150. & ſur-tout par un uſage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très-long-tems

par un régime exact, & en évitant toutes les paſſions fortes & ſur-tout la colere.

CHAPITRE X.

Des coups de ſoleil.

§. 152. L'ON appelle *coups de ſoleil* les maux qui réſultent d'une trop forte action du ſoleil ſur la tête.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, expoſés à l'action du ſoleil, s'échauffent même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher ſans ſe brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, ſi la tête eſt expoſée à une telle chaleur. Les vaiſſeaux ſe deſſechent, le ſang s'épaiſſit; il ſe forme une véritable inflammation, qui quelquefois tue en tres-peu de tems. C'eſt un coup de ſoleil qui tua *Manaſſés, mari de Judith; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna ſur la tête; il tomba malade, ſe mit au lit & mourut.* Le fils de la Suna-

mite périt de la même façon ; *étant allé auprès des moissonneurs, il dit à son pere : ma tête, ma tête ; son pere l'ayant renvoyé, il resta sur les genoux de sa mere jusqu'à midi & mourut.*

Les signes qui caractérisent un coup de soleil sont, le séjour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête avec la peau chaude & extrêmement seche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumiere, quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere ; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche, souvent une impossibilité de dormir ; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de réveils violens ; une fievre très-forte, un abattement & un dégoût total ; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point ; la peau du visage est souvent brulée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, au printems & dans les grandes chaleurs ; mais ils sont bien différens dans leurs effets. Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers y sont peu sujets ; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hyver, & qui ont amassé beau-

coup d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déja une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déja fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraîcheur du terrein, ſur-tout quand il a plu, fait qu'on ne ſe réchauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur leur tête comme un véſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs, ce qui procure de violens maux de tête, accompagnés ſouvent de lancées vives & fréquentes, & de douleurs dans les yeux; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils de printems.

Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux, & ils attaquent les ouvriers ou les voyageurs qui ſont longtems expoſés à l'ardeur. C'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut degré, & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe tue pluſieurs perſonnes dans les rues, & fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les ſieges. L'on en voit de triſtes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au ſoleil, un homme tomba en

léthargie, & au bout de quelques heures, mourut avec des ſymptômes de rage. J'ai vu un couvreur un jour très-chaud, ſe plaindre à ſon camarade d'un violent mal de tête qui augmentoit de minute en minute ; au moment où il voulut ſe retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cauſe produit très-fréquemment dans les campagnes des phrénéſies très-dangereuſes, que le peuple appelle fievres chaudes. L'on en voit pluſieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du ſoleil eſt encore plus dangereux, ſi on y eſt expoſé pendant le ſommeil. Deux faucheurs s'endormirent ſur un tas de foin la tête nue ; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de ſens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du ſoleil ſe réuniſſent, ils tuent très-promptement ; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts dans les chemins, des payſans qui étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périſſent par une apoplexie ſolaire & vineuſe. Ceux qui réchappent, conſervent ſouvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violens maux de tête, le mal ſe jettoit ſur

les paupieres qui reſtoient longtems rouges & fort tendues, ſans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des perſonnes chez leſquelles un coup de ſoleil occaſionnoit un délire continuel ſans fievre, & ſans qu'elles ſe plaignifſent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte ſereine en a été la ſuite, & il eſt fort commun de voir des perſonnes chez leſquelles un long ſéjour au ſoleil, laiſſe une impreſſion dans l'œil qui leur fait appercevoir différens corps voltigeans en l'air, & qui troublent la viſion. J'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été expoſé, pendant pluſieurs heures, à un violent ſoleil, avec un bonnet très-mince, & paſſé la nuit ſuivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal de tête, avec une fievre ardente, des envies de vomir, une inſomnie cruelle, des angoiſſes très grandes, avec les yeux rouges & brillans. Malgré les ſecours les mieux indiqués de pluſieurs médecins, il fut phrénétique dès le cinquieme jour, & mourut le neuvieme.

Il coula du pus de ſa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant ſa mort; & l'on trouva dans le cadavre un petit abcès ſous le crane, &

tout le cerveau, auſſi bien que les membranes qui l'enveloppent, entiérement corrompus. Dans les étés très-chauds, on voit ſouvent rapporter des champs les ouvriers avec tous les ſymptômes d'une fievre ardente, accompagnée d'un violent délire.

§. 155. Chez les enfans fort jeunes qui ne ſont jamais expoſés ſi long-tems à une ſi violente ardeur, mais ſur leſquels une petite cauſe agit, le mal ſe manifeſte par un aſſoupiſſement profond qui dure pluſieurs jours, par des rêveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, preſque comme quand ils ont eu quelque violente peur; par des mouvemens convulſifs, par des maux de tête qui redoublent par accès & leur font pouſſer de hauts cris, par des vomiſſemens continuels. J'ai vu des enfans qui, après un coup de ſoleil, ont conſervé long-tems une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'expoſent ſouvent imprudemment au ſoleil, ne ſavent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme, qui, le jour libre d'une fievre tierce, ſe tint à deſſein fort long-tems au ſoleil, tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'eſt pas prompt, cependant cette habitude diſpoſe

certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du ſoleil ſur la tête, c'eſt de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, un enrouement, un gonflement des glandes du cou, une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait quelquefois ſentir long tems. Les perſonnes ſujettes aux maux de tête craignent plus que les autres l'action du ſoleil.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties, & ceux qui y reſtent expoſés, en ſe préſervant la tête, eſſuyent des douleurs violentes, un ſentiment de chaleur & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fievre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cauſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de

la route ou du travail que par le ſoleil.

§. 160. Il eſt très-important de traiter d'abord les coups de ſoleil : ſi on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très fâcheux. On les traite comme toutes les maladies précédentes, par les ſaignées & les rafraichiſſans de toute eſpece, en boiſſons, en bains, en lavemens.

1°. Si le mal eſt preſſant, il faut commencer par une très-forte ſaignée, & la réitérer; elle fait quelquefois diſparoître ſur le champ tous les accidens; d'autres fois on doit la réitérer ſouvent. Il fallut ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver, en 1658, après un coup de ſoleil qu'il reçut à la chaſſe.

2°. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiede, c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement; & j'ai vu le mal de tête ſe diſſiper & revenir à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal eſt grave, en venir au demi-bain & même au bain entier; mais il ne doit être que tiede, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude ſeroit très-nuiſible.

3°. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques produiſent auſſi un très-bon effet.

4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N°. 4, de la limonade faite avec du jus de citron & de l'eau (c'eſt la meilleure boiſſon dans ce cas), ou de l'eau & du vinaigre, qui ſupplée très-bien à la limonade, & ce qui eſt encore plus efficace, du petit-lait très-clair avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bues fraiches. L'on applique ſur le front, ſur les tempes, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraiche & un peu de vinaigre roſat; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas; ceux qu'on vante le plus ſont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud ſauvage & de verveine. La boiſſon N°. 32 eſt utile, bue à jeûn tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas preſque déſeſpérés.

Un homme de vingt ans ayant été fort long-tems expoſé à un ſoleil brûlant, révoit violemment ſans fievre & étoit véritablement maniaque. Après pluſieurs ſaignées, on le jetta dans un bain froid qu'on réitera ſouvent, & en même tems on lui jettoit de l'eau froide ſur la tête. Ces ſecours le guérirent peu-à peu.

Un officier qui avoit couru la poſte

pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut en descendant de cheval un évanouissement, qui résista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement, & l'usage des chapeaux blancs ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre, mais il est inutile contre un très-fort.

La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous, & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir sans être incommodé la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait : il ne connoît presque jamais ses forces,

chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il y reçoit, tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est-là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être: nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle, & il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale, avec quelques-unes d'entr'elles.

CHAPITRE XI.

Du Rhumatisme.

§. 163. LE rhumatisme est ou avec fievre ou sans fievre. Le premier est une maladie de la même espece que celle dont j'ai parlé, une inflammation, qui est annoncée par une fievre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête. L'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-

aiſe général, pluſieurs jours avant que la fievre ſe déclare. Le ſecond jour, le troiſieme, quelquefois même le premier, le malade eſt ſaiſi par une douleur violente, dans quelque partie du corps, ſur-tout aux articulations, qui en empêche abſolument le mouvement, & qui eſt bientôt accompagné de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou eſt ſouvent la premiere partie attaquée; quelquefois tous deux le ſont enſemble. Il arrive ſouvent que la fievre diminue, quand la chaleur eſt fixée, d'autrefois elle perſiſte pluſieurs jours, & redouble tous les ſoirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & ſouvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie ſe dégage tout-à-fait, quand l'autre eſt attaquée; d'autres fois pluſieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations ſont attaquées en même tems, & alors l'état du malade eſt affreux; il n'eſt capable d'aucun mouvement, & il craint le ſecours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher ſans le faire ſouffrir. Il ne peut pas

ſoutenir le poids des couvertures, qu'on eſt obligé d'appuyer ſur des cerceaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher en marchant dans la chambre, redouble ſes douleurs. Les endroits où elles ſont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, ſont les reins, les hanches & la nuque.

§. 164. Le mal ſe jette auſſi ſouvent ſur la peau de la tête, & les douleurs ſont exceſſives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal eſt extérieur, quelque douloureux qu'il ſoit, ſi le malade eſt bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais ſi par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cauſe cachée, le mal ſe jette ſur quelque partie intérieure, il eſt extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occaſionne un délire phrénétique; en ſe jetant ſur le poulmon, il ſuffoque; & s'il attaque l'eſtomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occaſionnées par l'inflammation de ces parties, qui, ſi elle eſt forte, tue promptement. Je vis, il y a deux ans, un homme robuſte, qui, quand on m'appella, avoit déja la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit

commencé par un rhumatiſme aux bras & à un genou, qu'on avoit voulu diſſiper en le faiſant ſuer avec des choſes chaudes; il avoit effectivement beaucoup ſué, mais l'humeur inflammatoire ſe jetta ſur les inteſtins, l'inflammation dégénera en gangrene après trente-ſix heures de douleurs les plus aigues, & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal eſt moins violent, la fievre eſt peu forte; elle ceſſe même entierement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reſte long-tems fixé ſur une articulation, le mouvement en eſt gêné pour toute la vie. J'ai vu une perſonne à qui un rhumatiſme à la nuque a laiſſé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, en avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout, ni aſſis, & il n'avoit que peu d'attitudes poſſibles dans le lit.

§. 167. La cauſe la plus ordinaire du rhumatiſme, c'eſt la tranſpiration arrêtée, & un épaiſſiſſement inflammatoire du ſang; c'eſt cette derniere cauſe qu'il faut d'abord combattre, parce que tant

qu'elle ſubſiſte, on travailleroit inutilement à rétablir la tranſpiration, qui ſe rétablit d'elle-même, quand l'inflammation eſt guérie; ainſi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déja parlé.

§. 168. Dès que le mal eſt déclaré, l'on donne un lavement N°. 5, & une heure après on fait une ſaignée de douze onces au bras. L'on ſe met au régime, & l'on boit abondamment de la tiſane N°. 2, & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes où les laits d'amandes ſont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit-lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel, qui n'eſt pas moins utile, & qui dans quelques cas eſt même le remede le plus efficace. J'ai vu un rhumatiſme très grave, guéri après deux ſaignées par l'uſage de cette boiſſon ſalutaire, ſans aucun autre remede, ni aliment, pendant treize jours. Le petit-lait peut auſſi ſervir avec ſuccès pour les lavemens.

§. 169. Si le mal ne diminue pas conſidérablement par la premiere ſaignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quel-

quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la ſeconde, & lors même que les douleurs continuent d'être également fortes, le malade eſt cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, ſi chaque lavement n'évacue que peu, & ſi le malade ſouffre de grands maux de tête. Dans les cas exceſſivement douloureux, le malade ne peut pas ſe mettre dans l'attitude néceſſaire pour les recevoir; alors il faut rendre les boiſſons auſſi relâchantes qu'il eſt poſſible, & lui donner ſoir & matin une priſe de crême de tartre N°. 24. Ce remede joint au petit-lait, & pris pendant long-tems, a guéri deux perſonnes, à qui je l'avois conſeillé, de douleurs de rhumatiſme, qui depuis pluſieurs années, revenoient très-fréquemment avec un peu de fievre.

Les pommes & les pruneaux cuits, mais ſur-tout les fruits fondans bien mûrs, ſont les meilleurs alimens.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un eſſuie-main ſous leur dos, & un autre ſous leurs cuiſſes, qui ſervent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troiſieme eſſuie-main, pendant

à une corde, qui traverſe le haut du lit, leur eſt extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fievre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec ſuccès avec la potion N°. 23; & ſi elle procure au malade cinq ou ſix ſelles, il ſe trouve ordinairement très-ſoulagé; on la réitere avec ſuccès le ſur-lendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs ſont exceſſives, elles ne ſouffrent aucune application, mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les faſſe ſouvent & long-tems, ſoulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs conſiſtent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante ſur les parties malades, ce qui eſt toujours aſſez aiſé, au moyen de pluſieurs artifices très-ſimples, dont les circonſtances déterminent le choix.

Quand il eſt poſſible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9. Un demi-bain, ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reſte une heure, après les ſaignées ſuffiſantes & pluſieurs lavemens, ſoulagent infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs

les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou; il ſouffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; mais une heure après être rentré au lit, il ſua pendant trente-ſix heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les ſaignées, ou au moins quelqu'autre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir, mais fort mal-à-propos, puiſqu'ils augmentent très-réellement la cauſe du mal, & détruiſent l'effet des autres remedes; ſouvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent ſi peu, que le ſommeil même, qui vient naturellement dans les commencemens de cette maladie, eſt à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violens ſurſauts qui les réveillent douloureuſement; ou s'ils dorment quelques momens, les douleurs ſont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatiſme ſe termine, ou par les ſelles, ou par des urines troubles, épaiſſes, & qui dépoſent abondamment un ſédiment jaunâtre, ou par des ſueurs; & il eſt rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu ſur la fin de

la maladie. On l'aide en bûvant du ſureau. Mais dans les commencemens les ſueurs ſont pernicieuſes.

§. 174. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe terminent par le dépôt d'une matiere âcre ſur les jambes où elle forme d'abord des veſſies, qui s'ouvrent & dégénerent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; ſi on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils ſe ſéchent naturellement par une diete très-ſobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il ſe forme un abcès dans la partie malade ou dans le voiſinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violens maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe, qu'il négligea long-tems; quand je le vis, il étoit monſtrueux. Je le fis ouvrir; il en ſortit tout-à-la-fois plus de deux pots de pus; mais le malade épuiſé, mourut au bout de quelque tems.

J'ai revu le même accident cette année (1774), le mal avoit été ſi peu connu qu'on avoit laiſſé former la gangrene, avant que de ſe douter qu'il y eut du pus que je trouvai au premier attouchement, & je ſuis perſuadé que cet accident doit être aſſez fréquent, parce qu'il eſt la ſuite d'une eſpece de rhumatiſ-

me dont les ſymptômes n'annoncent pas tout le danger, dont perſonne n'a encore donné l'hiſtoire, & que je développerai dans un autre ouvrage.

Une autre criſe du rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle qui ſurvient dans le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelquefois pluſieurs ſemaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs duraſſent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette eſpece de rhumatiſme; mais il reſte dans les parties de la foibleſſe, de l'engourdiſſement, de l'enflure; & il faut pluſieurs ſemaines, quelquefois des mois, ſurtout ſi la maladie a attaqué en automne, avant que le malade reprenne toutes ſes forces. J'en ai vu qui, après un rhumatiſme très-douloureux, conſervoient un ſentiment de laſſitude très-incommode, qui ne ceſſa qu'après une éruption abondante ſur toute la peau, de petites veſſies pleines d'eau, dont pluſieurs s'ouvrirent; quelques-unes ſe ſecherent ſans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait ſoir & matin avec un morceau de flanelle, ou de quel-

que autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en ſe conformant exactement aux conſeils donnés à l'article de la convaleſcence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleuréſies & des eſquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatiſme avec fievre attaque des perſonnes qui ne ſont pas auſſi ſanguines, ou dont le ſang n'eſt pas auſſi diſpoſé à l'inflammation, dont les chairs ſont plus molles, & qui ont dans les humeurs plus d'âcreté que d'épaiſſiſſement. La ſaignée eſt moins néceſſaire pour eux, quoique la fievre ſoit très-forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils ſont évacués, des véſicatoires qui ſoulagent ſouvent dès qu'ils commencent à agir, mais qu'il ne faut jamais employer, quand la maladie eſt accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 25 réuſſit auſſi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre eſpece de rhumatiſme qu'on appelle *chronique*. Il a quelques caracteres qui le diſtinguent: 1°. Il eſt ordinairement ſans fievre. 2°. Il dure très-long-tems. 3°. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4°. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade.

qui n'eſt ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois cependant, l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. 5°. Le premier rhumatiſme attaque des perſonnes fortes, robuſtes, vigoureuſes; celui de l'autre eſpece attaque plutôt les perſonnes d'un certain âge, ou celles languiſſantes.

§. 180. La douleur du rhumatiſme chronique abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois pluſieurs mois, & même des années. Elle eſt ſur-tout extrêmement opiniâtre, quand elle ſe jette à la tête, aux reins, (les payſans, dans ce cas, l'appellent *maclet*,) ou à la hanche, & le long de la cuiſſe, c'eſt ce qu'on appelle *ſciatique*. Il n'y a point de partie que cette douleur n'attaque; quelquefois elle ſe fixe ſur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la mâchoire, ſur l'extrémité d'un doigt, à un genou, ſur une côte, ſur un ſein, où elle occaſionne aſſez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle ſe jette auſſi ſur les parties intérieures. Sur le poulmon, elle occaſionne des toux très-opiniâtres, qui enfin dégénerent en maux de poitrine très-graves; ſur l'eſtomac & les boyaux, des douleurs de coliques hor-

ribles ; ſur la veſſie, des maux ſi ſemblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoiſſances, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement de cette eſpece differe du précédent. Cependant 1°. ſi la douleur eſt très-violente, & que le malade ſoit robuſte, une ſaignée, dès le commencement, fait un très-bon effet. 2°. On délaye les humeurs, & l'on en diminue l'âcreté, en faiſant boire abondamment une tiſane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayans, & pour cela on ſe ſert avec ſuccès de la poudre N°. 21. C'eſt dans cette eſpece qu'on a employé, quelquefois utilement, un remede qui a acquis quelque réputation, ſur-tout dans les campagnes, ſous le nom d'opiate pour le rhumatiſme ; ce n'eſt autre choſe que *l'électuaire caryocoſtin*, tel qu'on le trouve chez les apothicaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal, quand on s'en eſt ſervi dans la premiere eſpece ; & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des perſonnes foibles, maigres, échauffées ; & ſans avoir fait précéder les délayans, ou quand on l'a employé trop long-tems.

il laiſſe dans une foibleſſe dont on ne peut pas ſe rétablir. Il eſt compoſé d'aromates très-chauds, & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a eſſayé les remedes généraux, ſi le mal ſubſiſte, il faut faire uſage, pendant long-tems, des remedes propres à rétablir la tranſpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infuſion de ſureau ont ſouvent réuſſi; & quand on a long-tems délayé, qu'il n'y a point de fievre, que l'eſtomac fonctionne bien, que le malade n'eſt point reſſerré, qu'il n'eſt pas d'un tempérament ſec, que la partie malade n'eſt pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25, le ſoir en ſe couchant, avec une taſſe ou deux de thé de chardon-bénit, & la groſſeur d'une noiſette de thériaque; ce remede jette dans des ſueurs abondantes, qui emportent ſouvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie avec une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la ſciatique eſt une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de ſept ou huit ventouſes ſur la partie ſouffrante, & j'ai guéri, par ce ſeul ſecours, en peu d'heures, des ſciatiques

qui avoient réſiſté à pluſieurs années de remedes. Les véſicatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occaſionnent une ſuppuration dans cette partie, contribuent auſſi ſouvent à la guériſon, mais moins efficacément que les ventouſes. Il faut les réitérer pluſieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliqués ſur la partie malade, la font tranſpirer abondamment, & évacuent par-là l'humeur âcre qui occaſionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais ſur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage eſt différent, font lever des veſſies comme des véſicatoires. Un emplâtre de chaux-vive & de miel pêtris enſemble a guéri des ſciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réuſſi dans les mêmes cas. L'on fait avec ſuccès un ſéton au bas de la cuiſſe. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remedes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite ſur l'endroit où l'on reſſent la douleur la plus vive, à moins que quelque raiſon particuliere, tirée de la connoiſſance anatomique des parties, ne détermine le chirurgien à ne la pas haſarder. Il ne faut point la faire ſur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & pluſieurs autres, ſont ſouvent d'une très-grande efficacité. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il y a peu de douleur de rhumatiſme qu'on ne puiſſe guérir ſans leur ſecours, mais par des traitemens plus longs, & auxquels peu de malades s'aſtreindroient avec la régularité néceſſaire. Le peuple leur ſubſtitue le bain de marc, qui guérit quelques perſonnes en les faiſant beaucoup ſuer. Les bains froids ſont le meilleur remede pour en préſerver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Pluſieurs circonſtances en rendent l'uſage abſolument impoſſible pour quelques perſonnes. Celles qui ſont ſujettes à cette eſpece de rhumatiſme feront très-bien de ſe frotter tous les matins tout le corps ſi elles peuvent, mais ſur-tout les parties ſouffrantes, avec une flanelle. Ce ſecours entretient la tranſpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il eſt auſſi très-utile d'avoir toute la peau couverte, pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatiſme violent, on doit éviter, pendant long-tems, l'air froid & humide, qui occaſionneroit une rechûte. Un long uſage de trefle de marais

en infuſion eſt un excellent remede dans les rhumatiſmes chroniques.

On doit remarquer que les remedes deſtinés à détruire cette maladie ſont bien plus utiles, quand on les emploie hors de l'accès que pendant l'accès.

§. 185. L'on emploie ſouvent, pour le rhumatiſme, des remedes très-nuiſibles, & qui font tous les jours de très-grands-maux; tels ſont les remedes ſpiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuſade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durciſſant la peau, ou ils obligent l'humeur à ſe jetter ſur quelque autre partie; & l'on a des exemples de gens morts promptement, pour avoir appliqué de l'eſprit de vin ſur des douleurs de rhumatiſme. D'autres fois l'humeur n'ayant point d'iſſue par la peau ſe jette ſur l'os & l'altere. Il eſt arrivé ici un fait ſingulier, dont on pourroit profiter; une femme frottoit le ſoir ſon mari, qui avoit un rhumatiſme très-douloureux au bras, avec de l'eſprit de vin; un heureux accident détruiſit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'eſprit de vin, la partie malade fut brûlée, on la panſa, & les douleurs du rhumatiſme finirent entiérement avec la ſuppuration.

Les onguens âcres & gras produiſent auſſi de très-mauvais effets & ſont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'uſage d'un remede connu ſous le nom de *baume de ſoufre térébenthiné*. En 1750 je fus conſulté, trois jours avant ſa mort, pour une femme qui ſouffroit depuis long-tems des douleurs aiguës; on lui avoit fait différens remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tiſanne, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & ſpiritueux. La fievre, les douleurs, le deſſéchement avoient augmenté; les os des cuiſſes & des bras étoient cariés, & dans les mouvemens néceſſaires pour la ſecourir, elle s'étoit caſſé, ſans ſortir de ſon lit, les deux cuiſſes & un bras. Un exemple auſſi effrayant doit faire ſentir le danger des remedes adminiſtrés inconſidérément, même dans les maux qui paroiſſent les moins graves par eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatiſme, qui ne veulent aucune application, & que preſque tous les remedes irritent; l'on doit alors ſe contenter de garantir la partie des impreſſions de l'air, par une flanelle, ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut mieux auſſi, quelquefois, laiſſer ſubſiſter une douleur médiocre & opiniâtre, ſur-tout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de remedes ou des remedes violens qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. „ Si la durée de la douleur, fixée „ dans le même endroit, occaſionne un „ commencement de roideur à l'article „ qui en eſt affecté, il faut deux fois le jour „ expoſer la partie à la vapeur d'eau „ chaude; la bien eſſuyer après, avec des „ linges chauffés; la frotter légérement, „ & l'enduire enſuite d'onguent d'al- „ thea. " La douche, jointe à cette vapeur, augmente beaucoup ſon efficacité. J'ai fait faire, pour un cas de cette eſpece, une machine de fer blanc très-ſimple, & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 187. Les enfants ſont ſujets à des douleurs ſi violentes & ſi générales, qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit, ſans leur faire jetter des cris violens. Il ne faut pas ſi méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatiſme, il dépend quelquefois des vers, & ſe diſſipe quand ils en ont rendu.

CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. Les hommes peuvent devenir enragés ſans aucune morſure, mais ce cas eſt extrêmement rare. La rage eſt proprement une maladie du genre canin, c'eſt-à-dire, des chiens, des loups & des renards; ce n'eſt preſque que chez eux qu'elle ſe produit naturellement (*a*). Quand elle s'eſt déclarée chez un, il en mord d'autres, pluſieurs deviennent enragés; les autres animaux, & les hommes eux-mêmes ſont mordus; & cette morſure produit quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gai auparavant, devient en même tems triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque

(*a*) Il eſt bien étonnant que des animaux, naturellement amis de l'homme, ayent une morſure plus dangereuſe que celle des viperes dont on ne meurt pas en Europe.

choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit dès cet inſtant l'attacher, afin de pouvoir le tuer dès que le mal ſera tout-à-fait déclaré. Il ſeroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les ſymptômes augmentent. Son averſion pour les alimens, ſur-tout liquides, devient plus forte, il ne connoît plus ſon maître, ſa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire; il s'éloigne de ſa demeure, marche la tête & la queue baiſſée, la langue à demi pendante & chargée d'écume, (ce qui arrive au reſte aſſez ordinairement à tous les chiens). Les autres le ſentent ſouvent d'aſſez loin, & le fuient avec un air d'effroi, qui eſt une marque bien ſûre de ſa rage. Quelquefois il ſe contente de mordre ce qui ſe trouve près de lui; d'autres fois, plus furieux, il ſe jette à droite & à gauche ſur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit: il fuit ordinairement avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre; enfin il tombe par épuiſement; quelquefois il ſe releve, ſe traîne encore quelques inſtans, & périt ordinairement le troi-

ſieme, ou au plus tard le quatrieme jour de ſon évaſion, ſouvent plus tôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, la plaie ſe referme ordinairement auſſi aiſément que ſi elle n'étoit point vénimeuſe; mais au bout de quelque tems, plus ou moins, depuis trois ſemaines juſqu'à trois mois, le plus ſouvent ſix ſemaines, on commence à ſentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur ſourde; la cicatrice ſe gonfle, rougit, ſe r'ouvre, & laiſſe couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même tems le malade ſent de la triſteſſe, de la nonchalance, un engourdiſſement général, un froid preſque continuel, de la peine à reſpirer, une angoiſſe qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls eſt foible & irrégulier; le ſommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des ſurſauts, des frayeurs, les ſelles ſont ſouvent dérangées; il ſurvient, d'un moment à l'autre, de petites ſueurs froides; l'on éprouve quelquefois une légere douleur dans la gorge. C'eſt là le premier degré de la rage, ce que quelques médecins appellent *rage muе.*

§. 191. Le ſecond degré, la *rage confirmée*, ou *rage blanche*, eſt accompagnée des ſymptômes ſuivans. Le ma-

lade eſt preſſé par une ſoif ardente, & il ſouffre en bûvant; bientôt il hait la boiſſon, particulierement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre; & cette horreur eſt ſi forte que l'approche de l'eau près de ſes levres, ſa vue, ſon nom même, ou celui de toute autre boiſſon, la vue des choſes qui par leur tranſparence ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumiere, lui occaſionnent une angoiſſe extrême, & quelquefois des convulſions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain; quelquefois de la ſoupe; pluſieurs même, les boiſſons qu'on leur offre comme remede, moyennant que ce ne ſoit pas de l'eau, ou qu'en même tems on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaiſſit & s'enflamme, quelquefois elle ſe ſupprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent preſque entierement; mais ce que l'on dit de leurs aboiemens, ſemblables à ceux des chiens, ſont des contes ridicules, ſuperſtitieux & dénués de tout fondement, auſſi bien que pluſieurs autres fables dont on a chargé l'hiſtoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire, mêlés quelquefois de fureur; c'eſt dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent

même à mordre, s'ils ont beaucoup de ſalive dans la bouche, & qu'ils ont mordu quelquefois. J'ai vu le délire commencer le troiſieme jour par intervalles, devenir continu ſur la fin du quatrieme, & durer ainſi juſqu'au commencement du ſixieme qui fut l'époque de la mort; la fureur ne fut jamais que momentanée & toujours occaſionnée par quelqu'oppoſition, mais ſans aucun crachement & ſans aucune envie de mordre. Le regard eſt fixe & un peu furieux, le viſage ſouvent rouge. Ordinairement ces infortunés ſentent venir l'accès, & conjurent les aſſiſtans d'être ſur leurs gardes. Pluſieurs, comme je viens de le dire, n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoiſſes & les douleurs qu'ils reſſentent ſont inexprimables; ils déſirent ardemment la mort, & quelques-uns ſe ſont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'eſt à la ſalive, & à la ſalive ſeule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1°. que ſi les plaies ſont faites autravers des habits, elles ſont moins dangereuſes que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2°. Que les animaux qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, ſont ſouvent préſervés de l'impreſſion du venin, parce que, dans

ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont eſſuyé les dents. 3°. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir mordu beaucoup d'autres, ſont bien moins dangereuſes que les premieres, parce que ſa ſalive eſt épuiſée. 4°. S'il mord le viſage ou le cou, le danger eſt plus grand & le mal ſe développe plus promptement, parce que la ſalive eſt plus tôt infectée. Dans des cas de cette eſpece, on a vu la rage ſe déclarer le troiſieme jour. 5°. Plus la rage eſt avancée, plus les morſures ſont dangereuſes. L'on comprend par ce que je viens de dire pourquoi de pluſieurs perſonnes qui ont été mordues par la même perſonne, les unes tombent dans la rage, & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remedes pour la rage, & ſur-tout dans ce pays la racine d'églantier ou roſier ſauvage, cueillie dans certains tems, & ſous des aſpects de la lune favorables, & ſéchée avec pluſieurs précautions. Ailleurs c'eſt la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calcinées, celle d'hépathique terreſtre mêlée avec un tiers de poivre, remede long-tems vanté en Angleterre, celle d'écailles d'huitre, celle de verveine, le bain de mer, la clef de St. Hubert, &c. La mort d'une foule

d'enragés, qui les avoient preſque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce ſoit, quand la rage étoit manifeſtée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il eſt certain qu'avant l'an 1730 il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à ſe déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal, les uns devenoient enragés, & non pas les autres; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes; ainſi les remedes ne ſervoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un ſûr, qui eſt le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet, il en eſt le contre-poiſon. Le venin occaſionne une irritation générale des nerfs, on la calme par des antiſpaſmodiques: ainſi le mercure & les antiſpaſmodiques font tout ce qu'il y a faire dans cette maladie. L'on a actuellement pluſieurs exemples de gens véritablement enragés guéris par ces heureux ſecours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être perſuadés qu'en prenant les précautions néceſſaires, ils ſeront entiérement à l'abri de la maladie. Ceux même chez

qui elle s'eſt déja manifeſtée, doivent employer ces mêmes remedes avec une confiance proportionnée au grand nombre de guériſons opérées par leurs ſecours. Il y a eu cependant des cas dans leſquels ils ont été inutiles : mais quelle eſt la maladie qui n'ait pas ſes cas incurables ?

§. 195. D'abord après la morſure, ſi elle eſt dans les chairs, & ſi on peut le faire ſans danger, il faut couper tout ce qui a été touché, anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les ſcarifications ſont aſſez inutiles, & cette méthode ſeroit peut-être la plus efficace ; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-tems la plaie avec de l'eau tiede légérement ſalée ; enſuite on en frotte les bords & les environs à deux pouces de diſtance, avec un demi quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panſe deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme celui du N°. 29, pour former une ſuppuration ; mais on ne ſe ſert de l'onguent N°. 28 qu'une fois par jour. Il eſt pernicieux de ſucer la plaie, on infecte par là directement la ſalive & la maſſe des humeurs, & il en réſulte encore cet autre danger, c'eſt que la partie mordue ne s'irritant pas, on n'éprouve point avant la maladie ces

ſymptômes dont j'ai parlé §. 190 qui avertiſſent du danger aſſez à tems pour y apporter un remede ſûr.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des alimens, & ſur-tout de la viande, ſe priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choſes chaudes, ne boire qu'une tiſane d'orge & de fleurs de tilleul; ſe tenir le ventre libre par des alimens relâchans, ou des lavemens; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une priſe du remede N°. 30, qui eſt tout à la fois compoſé de mercure qui détruit le venin, & de muſc qui empêche les ſpaſmes; mais j'avoue cependant que je compte bien moins ſur le mercure donné ſous cette forme: les frictions ſont bien plus efficaces; elles ſuffiront, j'eſpere, pour prévenir le mal. Leur utilité, ſur-tout quand elles ſont faites de bonne heure, eſt démontrée par beaucoup d'obſervations faites à Lyon, en Provence, à Montpellier, dans pluſieurs autres endroits, & ſur-tout à Pondicheri; elles n'ont été démenties par aucune obſervation contraire, & je les ai ordonnées à un ſi grand nombre de perſonnes fortement mordues par des chiens très-enragés, ſans qu'aucune ait été

attaquée par cette maladie, que je ſuis auſſi convaincu de leur efficacité contre la rage que contre les maux vénériens. J'ai ſauvé en 1768 par leur uſage, une femme chez qui la cicatrice qui étoit au doigt, s'étoit déja rouverte avec beaucoup de gonflement, & un endoloriſſement général du bras juſques ſous l'aiſſelle ; ſymptômes qui caractériſoient le développement du venin, & une maladie prête à ſe manifeſter : il eſt vrai que, comme le cas étoit très-preſſant, j'ai joint l'uſage intérieur du mercure doux à grandes doſes à celui des frictions. Ainſi on ne doit point balancer à ſe ſoumettre d'abord à leur uſage ; & il faut en donner aſſez pour que le malade ſalive légérement pendant quinze jours ou trois ſemaines ; mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de recourir à ce ſalutaire remede d'abord après la morſure ; à cette époque ſon ſuccès eſt ſûr, mais il ne l'eſt pas toujours, quand le mal eſt déclaré. J'ai eu ſous les yeux depuis peu un cruel exemple de l'inſuffiſance des remedes les mieux indiqués, mais commencés ſeulement quarante heures après les premieres atteintes de l'hydrophobie.

§. 196. Si le mal étoit déja déclaré, & que

que le malade ſut robuſte & ſanguin, il faudroit ordonner 1°. une très-ample ſaignée, qu'on réitére juſqu'à deux, trois & quatre fois, ſi les circonſtances paroiſſent le demander.

2°. Un bain tiede, s'il eſt poſſible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une & même deux fois par jour.

3°. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavemens émolliens N°. 5.

4°. Frotter la plaie rouverte & ſes environs avec la pommade N°. 28, deux fois par jour.

5°. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laiſſer enveloppé d'une flanelle huilée.

6°. Prendre, de trois en trois heures, une priſe du remede N°. 30, avec quelques taſſes d'infuſion de tilleul & de ſureau.

7°. Prendre tous les ſoirs le remede N°. 31, & même le réitérer le matin, ſi le malade n'eſt pas tranquille, & boire par deſſus de la même infuſion.

8°. S'il y a de grands ſoulévemens de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut lui donner la poudre N°. 35, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9°. Il eſt fort peu queſtion de nourriture pour le malade; s'il en déſire, on peut lui donner des panades, du

bouillon, du pain, des ſoupes farineuſes, du lait.

§. 197. En faiſant uſage de ces remedes, on verra, ſi l'on eſt aſſez heureux pour qu'ils operent, tous les ſymptômes diſparoître peu-à-peu, & enfin la ſanté ſe rétablir tout-à-fait. Mais ſi le malade reſte long-tems foible & craintif, on lui donnera une priſe de la poudre N°. 14. trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon chez lequel la rage avoit commencé à ſe manifeſter, être très-bien guéri, en frottant le voiſinage de la plaie avec de l'huile d'olives, dans laquelle on avoit diſſous du camphre & de l'opium, en lui faiſant faire quelques frictions avec la pommade N°. 28, & en lui faiſant avaler de *l'eau de Luce*, (c'eſt une liqueur ſpiritueuſe & antiſpaſmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à café de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occaſionna une ſueur abondante, & fit diſparoître tous les ſymptômes.

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doſes de pommade triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur donnant le bol N°. 33; mais il faut employer ces remedes dès qu'ils ſont mordus. Quand

la rage eſt déclarée, il y auroit trop de danger à les adminiſtrer, & il faut inceſſamment les tuer. L'on peut tenter cependant ſi en leur jettant le bol ils l'avaleront.

Dès qu'ils ſont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a ſur la morſure des chiens un préjugé dangereux & faux, c'eſt que ſi un chien qui a mordu quelqu'un, ſans être enragé, le devient un jour, la perſonne mordue le deviendra en même tems. Une telle idée eſt auſſi ridicule que ſi l'on diſoit que quand deux perſonnes ont couché dans le même lit, ſi l'un prend la gale, ou la petite vérole, ou quelque autre maladie contagieuſe, au bout de dix ou douze ans, l'autre en ſera attaquée en même tems.

De deux choſes l'une; ou le chien qui mord eſt dans un commencement de rage, dans ce cas elle ſera manifeſte au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé; ou il n'en a abſolument aucun principe; dans ce ſecond cas, je demande à tout homme ſenſé s'il peut la donner? Perſonne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fauſſe & barroque fait faire une action dangereuſe à ceux qui en ſont imbus;

ils ſe ſervent du droit que malheureuſement la loi leur accorde de faire tuer le chien, & par-là ils reſtent dans l'incertitude ſur ſon état & ſur leur ſort; incertitude effrayante, & qui peut avoir des ſuites fâcheuſes indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre, c'eſt de faire enfermer le chien ſous ſes yeux, afin de s'aſſurer s'il eſt enragé ou s'il ne l'eſt pas.

§. 201. Il n'eſt plus néceſſaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode, qui étouffoit il n'y a pas bien long-tems les malades entre des couvertures ou des matelas; elle eſt prohibée dans pluſieurs pays, & ſans doute elle ſeroit punie; au moins elle devroit l'être, dans ceux même où elle ne l'eſt pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut eſpérer auſſi qu'on ne verra plus d'exemple, c'eſt l'abandon de ces miſérables ſans aucun ſecours; abandon odieux, lors même qu'on n'avoit pas d'eſpérance de les ſauver, & qui ſeroit criminel aujourd'hui qu'on peut leur donner des ſecours efficaces. Je le réitère, les malades n'ont très-ſouvent aucune envie de mordre; lors même qu'ils y ſont portés, ils craignent de le faire, & avertiſſent

qu'on s'éloigne d'eux: ainſi il n'y a aucun danger à courir; ou lorſqu'il y en a, il eſt très-aiſé de le prévenir par quelques précautions.

On a vanté depuis quelques années, comme des ſpécifiques ſûrs, le mouron à fleurs rouges (*anagallis flore purpureo*) & le vinaigre: mais ces remedes n'ont point ſoutenu leur réputation, & il reſte encore vrai aujourd'hui que les deux ſeuls remedes ſûrs ſont l'uſage du mercure & l'amputation faite d'abord.

CHAPITRE XIII.

De la petite vérole.

§. 202. LA petite vérole eſt la plus générale de toutes les maladies, puiſque de cent perſonnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en ſoient exemptes; il eſt vrai que ſi elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue, on en eſt à l'abri pour toujours; puiſque les ſecondes petites véroles, ſi elles exiſtent réellement, ſont au moins ſi rares, qu'elles ne ſont

preſque pas une exception à la regle. C'eſt en même tems une des plus meurtrieres, & ſi elle eſt ſouvent très-douce, elle eſt d'autres fois preſque auſſi ravageante que la peſte. Il eſt démontré qu'en combinant les ravages des épidémies les plus fâcheuſes & les plus bénignes, cette maladie tue la ſeptieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite vérole dans l'enfance; il eſt rare qu'elle n'attaque qu'une perſonne dans un endroit; le plus ſouvent elle eſt épidémique & ſaiſit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle ceſſe ordinairement au bout de quelques ſemaines ou de quelques mois, & ne reparoit dans le même endroit qu'au bout de quatre, cinq ou ſix ans.

§. 204. Le mal s'annonce ſouvent trois ou quatre jours avant que la fievre paroiſſe, par un léger abattement, moins de vivacité, moins de gayeté, une grande facilité à ſuer, moins d'appétit, le viſage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfans d'un tempérament lent & phlegmatique, j'ai vu qu'une légere agitation dans le ſang, avant que le friſſon eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eus.

Il ſurvient enſuite des alternatives de froid & de chaud, & enfin un friſſon bien marqué, qui dure une, deux, trois, quatre heures, & qui eſt ſuivi d'une chaleur très-forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins & de vomiſſemens, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout deſquelles la fievre diminue un peu par une ſueur qui eſt quelquefois très-abondante; alors le malade ſe trouve mieux, mais il reſte cependant accablé, engourdi, très-dégoûté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au ſommeil; ce dernier ſymptôme n'eſt commun que chez les enfans au-deſſous de ſept ou huit ans.

Cette diminution dans la fievre n'eſt pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoît avec tous ſes accidens, & ſe termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours: au bout de ce tems, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent parmi la ſueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au viſage, enſuite aux mains, à l'avant-bras, au cou, au haut de la poitrine. Dès que cette irruption eſt commencée, ſi la maladie doit être bénigne, la fievre finit

preſqu'entiérement ; l'on continue à tranſpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds; quelquefois même il en pouſſe abondamment ſous la plante des pieds, où en groſſiſſant, ils occaſionnent fréquemment de très-grandes douleurs à cauſe de la dureté de la ſurpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le ſecond jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie bénigne,) il y a encore un très-léger mouvement de fievre ſur le ſoir, vers la fin duquel il ſort beaucoup de boutons: mais quand la fievre finit entiérement après la premiere éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très-peu abondante, car ſi l'éruption eſt ou doit être très-abondante, la fievre, comme je l'ai dit, ne ceſſe pas tout-à-fait, mais il en reſte toujours un peu & elle redouble tous les ſoirs.

Les boutons naiſſans ſont une très-petite tache rouge aſſez reſſemblante à la morſure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui groſſit peu-à-peu, & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à meſure qu'ils groſſiſſent, & ordinairement le ſixieme jour après leur ſortie.

ils ſont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui ſont auſſi gros qu'un pois, & même plus ; mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, ſechent & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur ſortie. Comme ils ſont venus en différens tems, ils meuriſſent, ſechent & tombent inégalement. Le viſage eſt quelquefois net, pendant qu'il y a encore des boutons qui ne ſont pas mûrs aux jambes ; ceux de la plante des pieds durent long-tems.

§. 205. La peau eſt néceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſans, & la peau très-enflée. Le viſage eſt la premiere partie qui enfle, parce que c'eſt celle où les boutons ſont parvenus le plus tôt à leur groſſeur ; & l'enflure eſt quelquefois ſi conſidérable qu'il eſt monſtrueux, auſſi bien que le cou, & que les yeux ſont abſolument fermés. Le viſage déſenfle à meſure que le deſſéchement ſe fait, & alors les mains enflent prodigieuſement ; enſuite les jambes, parce que le gonflement eſt la ſuite du plus haut degré de la groſſeur des boutons, & que ce degré a lieu ſucceſſivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fievre ſe releve dans le tems de la ſuppuration, & cela n'eſt point étonnant; un ſeul furoncle (clou en terme du pays) donne la fievre; comment des centaines, ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas? Le tems de cette fievre eſt l'époque la plus dangereuſe de la maladie; elle tombe entre le neuvieme & le treizieme jour; car pluſieurs circonſtances font varier de deux ou trois jours le point de la maturité. Le malade à cette époque a de la chaleur, de la ſoif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal eſt conſidérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppreſſion, de l'aſſoupiſſement, & quand il meurt, il meurt ſuffoqué ou léthargique, ſouvent les deux manieres à la fois.

Le pouls dans cette fievre de ſuppuration eſt quelquefois d'une viteſſe étonnante; & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques ſujets très-petit. Le tems du plus grand danger, c'eſt quand le viſage, la tête & le cou, ſont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à ſécher, & que la peau ſe flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que

très-peu de boutons, cette seconde fievre est si légere qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'est pas dangereuse.

§. 207. Outre tous ces symptômes, il y en a quelques autres qui demandent aussi beaucoup d'attention. L'un, c'est le mal de gorge, dont plusieurs malades sont atteints dès que la fievre est un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie est extrêmement grave, il en empêche absolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui poussent dans la gorge; mais c'est une erreur, & ces boutons sont presque toujours une chimere. Il naît le plus souvent avant le tems de l'éruption; si le mal est léger, il finit quand elle est faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fievre; ainsi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptôme, qui est la salivation, c'est-à-dire, le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu quand la maladie est très-légere, ou le malade très-jeune; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le

malade a plus de ſept ou huit ans; elle eſt prodigieuſe, quand la petite vérole eſt très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle eſt continuelle, elle ne laiſſe aucun repos au malade, & ſouvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres ſymptômes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais ſont entiérement écorchés. Quelque incommode que ſoit cette évacuation, elle eſt très-ſalutaire. Les petits enfans y étant moins ſujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée; mais j'ai vu que cette derniere évacuation eſt beaucoup plus rare chez eux que la ſalivation chez les adultes.

§. 208. Les enfans juſqu'à l'âge de cinq ou ſix ans ſont ſujets aux convulſions avant la ſortie des boutons; elles ne ſont point dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'autres ſymptômes violens & fâcheux. Celles qui ſurviennent, ou quand l'éruption déjà faite rentre tout-à-coup, ou dans le tems de la fievre de ſuppuration, ſont beaucoup plus à craindre.

Il ſurvient ſouvent des ſaignemens de nez les premiers jours de la maladie, qui ſont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête.

Les très-petits enfans y ſont moins ſujets, & ils en ont cependant quelquefois; j'ai vu des aſſoupiſſemens conſidérables finir d'abord après le ſaignement.

§. 209. L'on diſtingue ordinairement la petite vérole en deux eſpeces, la confluente & la diſcrette; & cette diviſion eſt dans la nature: mais comme le traitement de l'une eſt le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la doſe des remedes au danger, pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à ſaiſir pour la plupart des lecteurs, auſſi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes, je me bornerai à la deſcription que j'ai donnée, qui contient les ſymptômes eſſentiels, communs à l'une & à l'autre eſpece. Je me contenterai d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très-abondante, ſi dès le commencement le malade eſt attaqué bruſquement par pluſieurs ſymptômes violens, ſur-tout ſi les yeux ſont extrêmement vifs, les vomiſſemens continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même tems beaucoup d'angoiſſe & d'inquiétude, ſi les enfans ont beaucoup d'aſſoupiſſement, ſi l'éruption ſe fait dès le troiſieme jour, quelquefois même dès le ſecond; car

plus l'éruption eſt prompte dans cette maladie, plus la maladie eſt dangereuſe; au contraire plus l'éruption eſt tardive, mieux c'eſt, à moins que ce retard ne fût cauſé par une très-grande foibleſſe, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie eſt quelquefois ſi légere que l'éruption ſe fait preſque ſans qu'on ait ſoupçonné que l'enfant étoit malade, & la ſuite répond au commencement. Les boutons ſortent, groſſiſſent, ſuppurent & meuriſſent, ſans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit.

Il eſt très-commun dans les campagnes de voir des enfans, & ce n'eſt preſque que les enfans qui l'ont ſi légere, paſſer en plein air tout le tems de leur maladie, courant & mangeant comme en ſanté. Ceux même qui l'ont eu un peu plus grave ſortent ordinairement dès que l'éruption eſt entiérement finie, & ſe livrent ſans ménagement à la voracité de leur appétit.

Nonobſtant ce peu de ſoin, pluſieurs ſe guériſſent parfaitement: mais ce n'eſt point un exemple qu'on doive ſuivre, parce qu'un grand nombre éprouve des ſuites très-fâcheuſes; & l'on m'a amené une foule de ces enfans, ſur-

tout du *Jura*, qui après avoir eu de ces petites véroles heureuſes, mais mal ſoignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes eſpeces, qu'il eſt très-difficile de détruire.

§. 211. C'eſt encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & ſur-tout l'envie de faire ſuer, a augmenté le danger pendant long-tems & l'augmente encore parmi le peuple, ſurtout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption ſe fait pendant que le malade ſue, & qu'il ſe trouve mieux quand l'éruption eſt faite; on en conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au ſoulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la ſueur & des boutons, le ſang ſe dépure mieux de tout le venin. Ce ſont des erreurs funeſtes, dont de triſtes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a paſſé dans le ſang, il faut un certain tems pour qu'il produiſe ſon effet; alors le ſang étant gâté par le venin qui y eſt entré & par celui qui s'eſt formé, la nature fait effort pour s'en débarraſſer & le jetter à la peau, préciſément dans le moment où tout eſt diſpoſé pour cela. Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & très-ſouvent même trop violent, très-ra-

rement trop foible. L'on voit par-là que, quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déja trop violent, l'augmenter c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très-rares, ſur-tout dans les campagnes, & très-difficiles à juger; auſſi faut-il être très-réſervé ſur l'uſage des remedes chauds, qui ſont meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes, fauchent annuellement des milliers d'enfans qui auroient été guéris, ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede, & toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des ſuites les plus funeſtes.

Le préjugé eſt enraciné, il ſe détruira difficilement; mais je ne ſouhaite que de faire ouvrir les yeux ſur le ſuccès de la méthode chaude, & ſur celui de celle que je vais propoſer; le jugement alors ne reſtera pas long-tems ſuſpendu.

Je dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard, ſur-tout dans les dernieres épidémies, que je n'aurois oſé l'eſpérer. (*a*) Non-ſeulement ceux qui me conſultoient dès le commencement, obſervoient avec aſſez d'exactitude le régime rafraîchiſſant que je leur conſeillois, mais leurs voiſins même l'employoient, quand leurs enfans étoient attaqués; & ayant été ſouvent appellé après pluſieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaiſir, dans pluſieurs maiſons, qu'on n'avoit donné aucun remede chaud & qu'on avoit eu grand ſoin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'eſpérer que cette méthode ſera bientôt générale ici; & ce qui l'accréditera, c'eſt que les deux dernieres épidémies, quoique auſſi nombreuſes, ont été beaucoup moins meurtrieres que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on ſoupçonne, ſi l'on trouve les ſignes que j'ai décrits plus haut; ſi le malade ne l'a pas eue, & ſi elle eſt actuellement dans le lieu, on le met

(*a*) La bonne méthode a pénétré depuis quelques années dans les campagnes, on y traite la petite vérole d'une façon beaucoup moins fâcheuſe, & elle y eſt moins meurtriere.

très-exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiede; c'est le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très-mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remedes pernicieux dans les commencemens de cette maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont un médecin seul peut juger avec certitude, dans lesquels l'estomac & les intestins se trouvent embarrassés par des matieres putrides, qui, si on ne les évacue pas dès le commencement, produisent une fievre indépendante de la maladie principale dont elle dérange la marche, aggrave les symptômes, & qu'elle peut rendre mortelle de bénigne qu'elle auroit été sans cette complication, plus rare à la campagne qu'à la ville.

Si la fievre est légere, les bains de jambes du premier jour & le premier

lavement ſuffiſent; alors on ſe contente du régime, & l'on peut même au lieu des tiſannes N°. 1, 2, 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de ſureau ou de tilleul, ou même s'il n'a point du tout de fievre, de méliſſe; enfin s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin, parce qu'une obſervation réitérée a prouvé que les enfans qui avoient pris de ces nourritures, étoient plus mal & ſe remettoient plus lentement que les autres.

L'on peut auſſi à cette époque leur donner pour toute boiſſon du petit-lait, dont j'ai vu ſouvent de très-bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'eſt pas forte, elle ſe guérit parfaitement ſans aucun autre ſecours & ſans aucun autre remede, mais il faut toujours avoir ſoin de purger, dès que les boutons du viſage ſont en partie ſecs, avec le remede N°. 11, & de réitérer la même purgation ſix jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette derniere purgation; mais après la premiere on peut donner des légu-

mes ou jardinages & du pain, assez pour que les convalescens ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fievre est forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1°. sur le champ faire une saignée au bras, donner deux heures après un lavement, & si la fievre continue réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusqu'à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle est sur-tout nécessaire quand, avec un pouls dur & plein, il y a assoupissement ou rèveries.

2°. L'on donne, tant que la fievre est trop forte, deux, trois & même quatre lavemens par jour & deux bains de jambes.

3°. On sort le malade du lit & on le tient sur une chaise aussi long-tems que l'on peut.

4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie pour le rafraîchir les moyens décrits (§. 36.)

5°. Le malade ne boit que des tisane N°. 2 ou 4, & si cela ne modere pas suffisamment la fievre, on lui donne toutes les heures, ou toutes les deux heures, suivant le besoin, une cuillerée

de la potion N°. 10. Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminue la quantité des ſecours, & même ſi elle ceſſoit entiérement, on ſe conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand après quelques jours de calme, la ſuppuration renouvelle la fievre, l'on doit 1°. avoir ſoin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela on doit, *a.* mettre dans les lavemens une once de catholicon, ou ſimplement les faire de petit-lait avec du miel, de l'huile & du ſel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, trois verres de la tiſane N°. 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 23; mais ce jour là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut, ſi le mal eſt violent, donner même à double doſe le remede N°. 20. 3°. L'on doit ſortir le malade du lit & le tenir levé dans une chambre bien aérée jour & nuit, juſqu'à ce que la fievre ait baiſſé. Pluſieurs perſonnes s'étonneront de ce conſeil; cependant c'eſt celui qui m'a paru ſouvent le plus efficace & ſans lequel les autres ſont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? Il n'eſt pas néceſſaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le ſommeil lui

nuiroit ; d'ailleurs il ne peut pas dormir ; la ſalivation qui eſt continuelle l'en empêche, & il eſt très-important de l'entretenir ; on la facilite en injectant ſouvent dans la gorge de l'eau miellée. Il eſt auſſi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nétoyer ſouvent des croutes qui s'y amaſſent. Ces attentions diminuent non-ſeulement le mal aiſe du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à ſa guériſon.

4°. Si le viſage & le cou ſont fort enflés, on met des cataplaſmes émolliens à la plante des pieds ; ſi cela ne ſuffit pas, l'on y applique des ſinapiſmes ; ce ſont des emplâtres faits avec du levain, de la moutarde, & du vinaigre. Ils y occaſionnent quelquefois des douleurs exceſſives & brûlantes ; mais à meſure que ces douleurs augmentent, la tête & le cou ſe dégagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux, qui reſtent fermés pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & de l'eau tiede. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſaffran, un ducat, de l'eau roſe,

ſont auſſi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux après la maladie, & en général toutes les autres ſuites, c'eſt de ſe contenter pendant long-tems de très-peu d'alimens, & ſur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les mauvaiſes petites véroles, & chez les petits enfans, les yeux ſe ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un ſecours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé pendant long-tems que comme un moyen de conſerver le viſage, mais qui a les plus grandes influences ſur la conſervation de la vie, c'eſt d'ouvrir les boutons, non-ſeulement au viſage, mais par tout le corps. En les ouvrant, on prévient premiérement, le ſéjour du pus, & par là on empêche qu'il ne ronge, & ne laiſſe des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette eſpece. En ſecond lieu, en donnant ainſi iſſue au venin, on empêche qu'il ne repaſſe dans le ſang, & par là on enleve une des grandes cauſes du danger. Troiſiémement, on détend la peau : l'enflure du viſage & celle du cou diminuent à meſure qu'on ouvre, & l'on facilite ainſi le retour du ſang du cerveau; ce qui eſt un très-

grand avantage. Il faut ouvrir ſucceſſivement par-tout à meſure que les boutons ſont mûrs. Le moment de le faire, c'eſt quand ils ſont tout à fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant ſoit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a pâli. On les ouvre avec des ciſeaux bien pointus; ce qui n'eſt abſolument point douloureux pour le malade; & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique pluſieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiéde, pour enlever ce pus qui ſe formeroit aiſément en croutes. Mais comme les boutons vidés ſe rempliſſent aſſez vîte, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois à cinq ou ſix repriſes. Ces ſoins paroîtront minutieux, & ne deviendront ſans doute jamais une pratique générale; mais je répéte qu'ils ſont beaucoup plus importans qu'on ne l'imagine, & que dans une fievre de ſuppuration fort grave, une ouverture générale, exacte & réitérée des boutons mûrs, eſt le remede le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux cauſes du danger, qui ſont le pus & la tenſion de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement des remedes anodins ou propres à faire dormir, qu'on employe généra-

généralement, mais que je ne donne preſque jamais dans cette eſpece, & dont j'ai prouvé tout le danger dans cette même lettre à M. HALLER, que j'ai déjà cité. Ainſi, par tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand ſoin la thériaque, le laudanum, le ſirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de ſtyrax ou de cynogloſſe, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit ſur-tout les bannir abſolument dans tout le tems de la ſeconde fievre, pendant laquelle le ſommeil, même naturel, eſt dangereux. Un cas dans lequel il eſt quelquefois permis de les employer, c'eſt pour les enfans foibles ou ſujets aux convulſions, chez leſquels l'éruption ſe fait avec peine; mais, je le répéte, il faut être circonſpect dans l'uſage de ces remedes qui peuvent devenir mortels, quand les vaiſſeaux ſont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fievre, quand la peau eſt tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppreſſion, & quand il convient que le ventre ſoit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on ſalive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout à coup, il faudroit bien ſe

garder de donner des remedes ſudorifiques, chauds, ſpiritueux, volatils, mais il faut donner beaucoup du remede N°. 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des véſicatoires aux gras des jambes. Ce cas eſt fâcheux, & les différentes circonſtances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques ſecours, dans le détail deſquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une ſaignée fait reparoître l'éruption ſur le champ.

§. 219. Le ſeul moyen ſûr d'éloigner le danger de cette maladie, c'eſt l'inoculation dont je parlerai dans le Chap. 33. Mais ce moyen ſalutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'uſage du peuple que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux deſtinés à cet uſage, & il eſt bien étonnant qu'on n'en fonde pas par-tout. Dans ceux où il n'y en a point encore, la ſeule reſſource qu'on ait pour les enfans qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'eſt de les diſpoſer à avoir cette maladie heureuſement par une préparation aiſée.

§. 220. Cette préparation conſiſte en général à corriger les vices de la ſanté du ſujet, s'il en a, & à le rendre bien portant, ſans être exceſſivement vigoureux, parce que chez les ſujets très-vi-

goureux, la maladie eſt quelquefois trop violente.

L'on ſent que les dérangemeus de la ſanté étant très-différens, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant ſujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui eſt ſujet à une maladie toute différente; & les détails néceſſaires ſur cet important objet ſeroient déplacés ici, ſoit par leur longueur, ſoit parce qu'il n'eſt pas poſſible de donner à des perſonnes qui ne ſont pas médecins, des connoiſſances ſuffiſantes pour ſe décider ſur le choix des ſecours dans pluſieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront aſſez généralement aux enfans bien portans & robuſtes.

Le premier, c'eſt une diminution dans la quantité des alimens. Les enfans mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à leur juſte meſure, ſi l'on pouvoit l'aſſigner exactement; mais l'on peut, preſque pour tous, réduire le ſouper à très-peu de choſe.

Le ſecond ſecours conſiſte dans le choix des alimens; il eſt moins à la portée du peuple, qui eſt borné à un petit nombre de mets, qu'à celle du riche qui a beaucoup de retranchemens à faire;

mais auſſi il lui eſt moins néceſſaire. Ses alimens plus ſimples, & preſque tous tirés des végétaux & des laitages, ſont ceux qui conviennent le mieux; il n'eſt preſque queſtion pour lui que de les choiſir bien conditionnés; du pain bien cuit, des légumes préparés ſans lard & ſans graiſſes rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartres, peu de fromage; voilà à peu près à quoi l'on peut réduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils ſeront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur viſage.

Le troiſieme ſecours, c'eſt de leur donner quelques bains de jambes tiedes le ſoir en ſe couchant; ce remede favoriſe la tranſpiration, rafraîchit, délaie le ſang, & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il eſt ordonné à propos.

Le quatrieme, c'eſt l'uſage du petit lait bien clair. Ce remede, qui eſt un ſuc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui ſe préſentent, (je parle toujours des enfans ſains & robuſtes:) il donne de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux,

il diminue la denſité du ſang, qui, augmentée par l'action du venin, dégénéreroit en un épaiſſiſſement inflammatoire trop dangéreux; il détruit tous les engorgemens qui peuvent ſe trouver dans les viſceres du bas-ventre, il ouvre les couloirs de la bile, en émouſſe l'âcreté, lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, il adoucit ce que la maſſe des humeurs pourroit avoir de trop âcre, il facilite les ſelles, les urines, la tranſpiration; en un mot, il donne au corps la diſpoſition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfans dont je parle, ceux qui ſont ſanguins, ceux qui ſont bilieux, il eſt ſans contredit le remede préparatoire le plus efficace & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déja dit qu'on pouvoit auſſi l'employer avec beaucoup de ſuccès pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque ſalutaire qu'il ſoit dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans leſquels il nuiroit. L'on auroit très-grand tort de l'ordonner à des enfans foibles, languiſſans, noués, pâles, ſujets aux vomiſſemens, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prou-

vent qu'ils ont les vaiſſeaux foibles & les humeurs aigres: ainſi il faut bien ſe garder de le regarder comme un ſecours univerſel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner pendant tout le jour au lieu d'autre boiſſon, ou le donner, en ſoupe, avec du pain, à déjeûner, à ſouper, & même plus ſouvent.

Si le payſan vouloit ſuivre ces directions, qui ſont très-aiſées, & très à ſa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je ſuis perſuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront; il y en a qui ſont extrêmement ſenſés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres qui ſont trop bruts pour en ſentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques ſoins à leurs familles.

CHAPITRE XIV.

De la rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujettis qu'à la petite vérole, eſt une mala-

die à peu près de la même eſpece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci l'on meurt plus rarement de la maladie que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a en même tems épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus ſouvent cependant j'ai vu qu'elles régnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi que les deux maladies ſe mêlent, & que l'une ſurvient à l'autre avant qu'elle ſoit finie, ce qui eſt dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance par une petite toux fréquente & ſéche, ſans aucun autre mal; plus ordinairement par un mal-aiſe général, des alternatives de friſſons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un aſſoupiſſement chez les enfans, un mal de gorge très-fort, & ce qui caractériſe la maladie, une rougeur & une chaleur conſidérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une ſi grande ſenſibilité des yeux, qu'ils ne peuvent ſoutenir la lumiere; par des éternuemens très-fréquens, & un écoulement par le nez de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fievre augmentent rapidement ; le malade a de la toux, de l'oppreſſion, de l'angoiſſe, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomiſſemens ſont moins conſidérables ; d'autres fois des ſueurs, mais moins abondantes que dans la petite vérole ; la langue eſt blanche, la ſoif eſt ſouvent ardente, les accidens ſont généralement plus violens qu'avant les petites véroles bénignes.

Enfin, le quatrieme ou le cinquieme jour, quelquefois ſur la fin du troiſieme, l'éruption ſe fait très-promptement & très-abondamment ſur tout le viſage, qui dans peu d'heures eſt couvert de taches, dont chacune reſſemble à une morſure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont pluſieurs ſe réuniſſant, forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui enflammant la peau, produiſent une enflure ſenſible au viſage ; quelquefois même les yeux ſont fermés. Chaque petite tache eſt un peu élevée, ſur-tout au viſage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt ; dans le reſte du corps, cette élévation n'eſt preſque ſenſible que par la rudeſſe qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le viſage,

l'éruption ſe continue ſur la poitrine, le dos, les bras, les cuiſſes, les jambes. Elle eſt ordinairement très-abondante ſur la poitrine & ſur le dos, il arrive même quelquefois qu'on trouve des plaques rouges ſur la poitrine, avant qu'il ſe ſoit fait aucune éruption ſur le viſage.

Le malade a ſouvent, comme dans les petites véroles, des ſaignemens de nez abondans, qui emportent le mal de tête, des yeux & de la gorge.

Quand la maladie eſt fort douce, preſque tous les accidens diminuent après l'éruption, comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien n'eſt pas auſſi ſenſible que dans cette premiere maladie. Les vomiſſemens ceſſent, il eſt vrai, preſque entiérement, mais la fievre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vu quelquefois qu'un vomiſſement de matieres bilieuſes, un ou deux jours après l'éruption, ſoulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troiſieme, ou le quatrieme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons ſe deſſechent & tombent en petites écailles, la peau même intermédiaire tombe de la même maniere, & ſe trouve remplacée par une nouvelle qui s'eſt formée deſſous. Le neuvieme jour, quand la maladie eſt

allée vîte, le onzieme quand elle a été fort lente, il ne reſte aucun veſtige des rougeurs; & la peau eſt d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'eſt pas guéri; à moins que pendant le tems de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelque évacuation conſidérable, comme les vomiſſemens dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuſe, ou des urines, ou des ſueurs abondantes; car quand il ſurvient quelqu'une de ces évacuations, la fievre diſparoît, le malade reprend des forces & ſe guérit entiérement. Quelquefois auſſi, ſans aucune de ces évacuations, la tranſpiration inſenſible diſſipe les reſtes du venin, & le malade ſe porte très-bien. Mais d'autres fois ce venin, s'il ne s'évacue pas entiérement, ſe jette ſur le poulmon, & y produit une légere inflammation; l'oppreſſion, la toux, l'angoiſſe, la fievre viennent, & le malade eſt dans un grand danger. Souvent l'orage eſt moins violent, mais il eſt long, & il reſte des toux très-opiniâtres, qui ont pluſieurs caracteres de cóqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuſes; preſque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas bien ſoignés, prirent cette

toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce ſoit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal ſoignée, ſur-tout traitée par un régime chaud, quand on a ſoin de modérer la fievre dans les commencemens, de délayer & d'entretenir les évacuations, ces mauvaiſes ſuites ſont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie eſt la même que pour la petite vérole.

1°. Si la fievre eſt forte, le pouls dur, l'oppreſſion violente, tous les ſymptômes graves, on fait une, deux ou pluſieurs ſaignées.

2°. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3°. L'on ordonne les tiſanes N°. 2 ou 4, ou un thé de ſureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4°. On emploie les parfums d'eau chaude, qui ſont très-utiles pour ſoulager le mal de gorge, la toux & l'oppreſſion.

5°. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23.

6°. On tient le malade au régime encore une couple de jours après cette purgation, & enſuite on le met à celui des convaleſcens.

7°. S'il ſurvient, dans le tems que l'éruption doit ſe faire, des accidens ſemblables à ceux qui ſurviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas ſuivi cette méthode, & que les accidens décrits §. 223 ſurviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit, §. 225. Si le mal n'eſt pas violent, l'on peut ſe paſſer de la ſaignée. S'il y a long-tems qu'il dure dans les enfans gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes ſecours, ſans ſaignées, la potion N°. 8, & les véſicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive ſouvent que l'éloignement des ſecours fait qu'on néglige trop les reſtes de la maladie, ſur-tout la toux, & alors il ſe forme une véritable ſuppuration dans le poumon, avec une fievre lente. J'ai vu pluſieurs enfans, dans des villages, périr de cette façon; cet état eſt de la même nature que celui décrit §. 68 & 82, & finit de même, ſouvent par une diarrhée très-peu douloureuſe, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les ſecours preſcrits §. 74, art. 3, 4, 5, la poudre N°. 14, le lait

& l'exercice. Mais il eſt ſi difficile de faire prendre la poudre aux enfans, qu'il faut quelquefois ſe borner au lait, & j'ai vu ſouvent que, dans ce cas, il opéroit ſeul des guériſons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opére auſſi efficacement que quand on le prend ſeul, ſans aucun autre aliment, & qu'il eſt très-important de ne lui en aſſocier aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les perſonnes aiſées peuvent prendre en même tems, avec ſuccès, pour leur boiſſon, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, de Briſtol, ou quelques autres très-légeres, & qui n'ont que très peu de minéral; on les emploie également avec ſuccès dans tous ces cas, dans leſquels la cure dont je parle eſt néceſſaire.

§. 228. Quelquefois il reſte une toux fort ſeche avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement ſeches. J'ai guéri cet état en faiſant reſpirer la vapeur d'eau chaude, en faiſant prendre des bains tiedes, & en ne donnant, pendant pluſieurs jours, que de l'eau & du lait. Mais ſi malgré ces ſecours, la toux continue, il faut, ſans héſiter, faire une ſaignée au bras; c'eſt même ſouvent par-là qu'il faut com-

mencer ; l'omiſſion, ou l'emploi trop tardif de ce remede, rendent ſouvent incurables des cas qui auroient cédé, avec la plus grande facilité, ſi on l'eût employé dès les commencemens.

Je réitere encore, avant que de quitter cette matiere, que le venin de la rougeole eſt extrêmement âcre ; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuſe qui produit des éréſipelles, & par-là même cette maladie demande des ſoins, ſans quoi il eſt à craindre qu'elle n'ait des ſuites fâcheuſes. J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit langui depuis une rougeole eſſuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au cou, que le lait coupé avec la ſalſepareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle eſt très-mauvaiſe, ſurtout en Ecoſſe, & cette méthode auroit auſſi de grands avantages dans celui-ci, quoiqu'elle n'y ſoit pas auſſi néceſſaire ; mais il en eſt comme de l'inoculation de la petite vérole ; elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.

CHAPITRE XV.

De la fievre ardente ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé juſqu'à préſent ſont produites par l'inflammation du ſang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le ſang s'enflamme fortement, ſans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fievre, que l'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les ſignes qui la font connoître ſont la dureté du pouls & ſa plénitude, plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande ſoif, une ſéchereſſe extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement qui eſt conſidérable tous les ſoirs; la reſpiration un peu gênée, ſurtout dans le tems du redoublement; avec

une toux de tems en tems, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats; le ventre reſſerré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques ſurſauts, ſur-tout quand le malade s'endort; peu ou point de bon ſommeil, mais preſque toujours une eſpece d'aſſoupiſſement, qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de ſueur; à l'ordinaire, la peau très-ſeche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les cauſes qui épaiſſiſſent le ſang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs, un air trop long-tems ſec, des excès en tout genre, des alimens échauffans.

§. 233. 1°. L'on doit mettre d'abord le malade au régime, ne donner des alimens que de huit en huit heures, quelquefois ſeulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en paſſer tout à fait.

2°. L'on réitere les ſaignées juſqu'à ce que le pouls s'amolliſſe. La premiere doit être conſidérable, & l'on en fait

une ſeconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut ſuſpendre, & n'y revenir que quand il reprendroit aſſez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troiſieme ſaignée, qui ſouvent eſt la derniere ; mais dans quelques cas il en faut un plus grand nombre.

3°. On donne deux & même trois lavemens par jour, N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes & les mains dans l'eau tiede ; on met des linges, ou des flanelles, trempés auſſi dans l'eau tiede ſur la poitrine & ſur le ventre, & l'on fait boire très-régulierement le lait d'amandes N°. 4, & la tiſane N°. 7. Les pauvres peuvent ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire une grande quantité. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon ſont le ſalut du malade.

5°. Si après les ſaignées la fievre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10, juſqu'à ce qu'elle ait diminué, & enſuite de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent, dans cette maladie, des ſaignemens de nez qui ſont très-ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amandement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait ſa dureté, que quand la maladie eſt entiérement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue. Tous ces ſignes favorables vont en augmentant, & entre le neuvieme & le quatorzieme, il ſurvient ordinairement, ſouvent après quelques heures orageuſes, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux, au-deſſus duquel l'urine reſte très-claire & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même tems les narines & la bouche s'humectent; cette croûte ſeche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, ſe diſſipe d'elle-même; le goût revient, la ſoif diminue, la clarté des idées renaît, l'aſſoupiſſement ſe diſſipe, le ſommeil ſe rétablit, & les forces ſe relevent. Après cette époque, il faut donner la potion laxative N°. 23, & mettre le malade au régime des convaleſcens. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion, & ſi elle ne purge que très-peu le malade, on peut la rendre un peu plus active par

l'addition d'un quart d'once de ſené. Chez quelques malades les urines ne dépoſent jamais, mais ils guériſſent très-bien ſans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, ſi le pouls reſte dur & perd de ſa force, ſi le cerveau eſt plus embarraſſé, la reſpiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus ſecs, la voix plus changée. Si à ces ſymptômes ſe joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoiſſe, l'égarement des yeux, le mal eſt preſque déſeſpéré, & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ſes mains & ſes doigts ſont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque choſe ſur ſes draps; c'eſt ce qu'on appelle *chaſſer aux mouches.*

CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. APRÈS avoir parlé des maladies fiévreuſes qui dépendent de l'inflammation du ſang, je parlerai de celles que produiſent les matieres corrompues, qui croupiſſent dans l'eſtomac, dans les boyaux, dans les viſceres du bas-ventre, ou qui ont déjà paſſé dans le ſang. On les appelle fievres putrides, ou quelquefois fievres bilieuſes, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie, ou que le foye paroît plus particuliérement affecté.

§. 237. Cette maladie s'annonce ſouvent pluſieurs jours d'avance par un grand abattement, une peſanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaiſe le matin, peu d'appétit, un ſommeil inquiet, quelquefois un mal de tête exceſſif pendant pluſieurs jours, ſans aucun autre ſymptôme. Enſuite il ſurvient un friſſon, ſuivi d'u-

ne chaleur âcre & ſeche; le pouls, qui eſt petit & vîte pendant le friſſon, s'éleve pendant la chaleur, & eſt ſouvent très-fort; mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes; à moins que la fievre putride ne ſoit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems-là, le mal de tête eſt ordinairement très-violent; le malade a preſque toujours des naufées, & même quelquefois des vomiſſemens, de l'altération, des rapports déſagréables, la bouche amere, & il urine peu. Cette chaleur dure pluſieurs heures, ſouvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls, toujours fiévreux, l'eſt alors un peu moins, le malade ſouffre moins, mais il eſt très-abattu.

La langue eſt blanche, ſale, les dents ſe ſaliſſent, l'haleine a une mauvaiſe odeur. La couleur, la quantité & la conſiſtance des urines varient beaucoup.

Quelques malades ſont reſſerrés, d'autres ont fréquemment de petites ſelles qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſeche, d'autres fois il y a de petites ſueurs, mais qui ne font preſque jamais aucun bien. La fievre redouble tous les jours, & ſouvent à des heures irrégulieres. Outre le grand

redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent de petits chez quelques-uns; ils préſagent ordinairement une maladie longue.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'eſt pas rare, la fievre augmente, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens, irréguliers; il n'y a pas de bons momens; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme; les rêveries ſurviennent, le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit; il refuſe les ſecours, parle continuellement, avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches d'un brun livide ſur la peau, ſur-tout du cou, du dos & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade ont une odeur très-puante; il ſurvient des mouvemens convulſifs, ſur-tout au viſage; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit; *il chaſſe aux mouches*; le pouls devient ſi petit & ſi vîte, qu'on peut à peine le ſentir & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe; la poitrine s'emplit & l'on meurt miſérablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes réuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237) ſans empirer & ſans diminuer; il ne ſurvient aucun des ſymptômes (§. 238); mais au contraire tous les ſymptômes diminuent, les redoublemens ſont moins longs & moins violens, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes, & ſoulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier, on recouvre un peu de ſommeil & il eſt plus tranquille; la langue ſe nettoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt trop violente ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; ſouvent l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme; quelquefois ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt légere, elle eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines & même plus tard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues dé-

pendent ſouvent, en grande partie, du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece conſiſte dans les remedes ſuivans.

1°. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre, & de l'eau, ou la tiſane N°. 3. L'on peut, au lieu de jus de citron, employer le vinaigre, qui fait avec le ſucre & l'eau une boiſſon agréable, & très-ſaine.

2°. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade, s'il eſt fort & robuſte, ou s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 242.), il faut faire une ſaignée, & même s'il eſt néceſſaire, une ſeconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée ſeroit nuiſible.

3°. Quand le malade a fait pendant deux jours un uſage abondant de ces boiſſons

boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans un demi pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi quarts d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on eſt ſûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on ſe contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produiſent pas cet effet, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui du N°. 35, en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede, quand il opéreroit; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre, quand il y a inflammation; ce ſeroit alors donner un vrai poiſon; & même, ſi la fievre eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir.

Le moment de les donner, c'eſt après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baiſſé. Ordinairement après avoir

fait vomir, le remede N°. 34 purge, le N°. 35 opere plus rarement cet effet. Quelquefois les envies de vomir ſont ſi marquées, la bouche ſi mauvaiſe, la langue ſi chargée, qu'on doit faire vomir d'abord pour prévenir les ravages que cauſeroient les matieres putrides dont l'eſtomac eſt rempli.

Dès que les vomiſſemens ont ceſſé, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon à la viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivans on continue comme les premiers; mais comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours dans la matinée la tiſane, N°. 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop diſpendieuſe y ſuppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34 dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendront une taſſe toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais ſi la fievre étoit très-forte, le N°. 32 doit être préféré.

4°. Après l'effet de l'émétique, ſi la fievre continue, ſi les ſelles reſtent puantes, ſi le ventre eſt un peu tendu, ſi les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner de deux en deux heures une cuillerée de la potion N°. 10, qui arrête la putridité & abat la fievre.

Quand le mal eſt très-preſſant, on peut en donner toutes les heures.

5°. Quand, malgré ces ſecours, la fievre continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violens maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires N°. 36. & les laiſſer ſuppurer le plus long-tems qu'il ſera poſſible.

6°. Quand la fievre eſt très-forte, il faut abſolument retrancher toute nourriture.

7°. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de ſuite, trois priſes de la poudre N°. 24 à une heure de diſtance l'une de l'autre; ce remede procure quelques ſelles bilieuſes, qui abattent beaucoup la fievre & diminuent conſidérablement la violence de tout le reſte de la maladie. On l'emploie avec ſuccès dans les cas où la fievre trop forte empêche l'émétique, & l'on doit ſe borner à ce remede, toutes les fois qu'on eſt incertain, ſi les circonſtances du mal permettent le vomiſſement, dont on peut d'ailleurs ſe paſſer dans un très-grand nombre de cas.

8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublemens ſont foibles, & que le malade eſt quelques heures ſans fievre, on doit diſcontinuer l'uſage journalier des boiſſons purgatives, mais l'on

continue celui des tiſanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner de deux en deux-jours, deux priſes de la poudre N°. 24, qui prévient très-bien toutes les ſuites fâcheuſes de la maladie.

9°. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, ſi la langue eſt bonne, ſi le malade a été bien purgé, & qu'il reſte cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14, quatre priſes entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & continuer quelques jours ſur ce pied. Ceux qui ne ſeroient pas en état de ſe procurer ce remede, pourroient y ſuppléer par la boiſſon amere N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à diſtances égales entre les accès.

10°. Comme les organes qui ſervent à la digeſtion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il eſt très-important de ſe ménager long-tems pour la quantité & la qualité des alimens, & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, ſans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des fievres malignes.

§. 242. L'on appelle fievres malignes celles dans leſquelles le danger eſt plus grand que les ſymptômes ne ſont effrayans. Elles font du mal ſans paroître dangereuſes; c'eſt comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord ſans aboyer.

§. 243. Le caractere diſtinctif des fievres malignes, c'eſt la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui eſt pernicieuſe au principe des forces, dont la deſtruction eſt préciſément la cauſe du peu de violence des accidens, parce qu'aucun organe n'eſt plus en état de faire une réſiſtance vigoureuſe contre la cauſe de la maladie, & que c'eſt de cette réſiſtance que dépend la violence des ſymptômes.

Si au moment où deux armées vont ſe battre, on enleve à l'une preſque toutes ſes armes, le combat ſera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier.

Le ſpectateur, qui, ſans s'appercevoir de ce déſarmement, ne jugeroit du carnage qui ſe fait que par le bruit, ſeroit extrêmement trompé. Le nombre des morts ſera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins & le bruit bien plus grand, ſi les combattans avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les cauſes de cette maladie ſont un long uſage de viande, ſans légumes, ſans fruits, ſans acides, des alimens mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaiſes graines, & des viandes corrompues. Huit perſonnes mangerent du poiſſon gâté; elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en périt cinq, malgré les ſoins des plus habiles médecins. Ces fievres ſont auſſi très-ſouvent l'effet de la diſette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air ſur-tout qui réunit ces deux qualités; auſſi elles ſont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air enfermé, ſur-tout s'il eſt habité par pluſieurs perſonnes, d'un principe ſingulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les ſymptômes des fievres malignes ſont, je l'ai déja dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible qui ait pu les détruire;

en même tens un abattement de l'ame qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le viſage & ſur-tout dans les yeux; des petits friſſons qui alternent pendant vingt quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur, des eſpeces de défaillance dès le commencement du mal, ce qui eſt toujours fâcheux; point de bon ſommeil; ſouvent un demi aſſoupiſſement, une rêverie légere & ſourde, qui ſe manifeſte ſurtout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque choſe, & qui ne penſe à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes, preſque tous un ſentiment de peſanteur, d'autres fois de ſerrement dans le voiſinage du creux de l'eſtomac.

Le malade paroit avoir beaucoup d'angoiſſe. Il a quelquefois de légers mouvemens convulſifs dans le viſage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ſes ſens paroiſſent s'engourdir; j'ai vu pluſieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns ſe guérir. Il n'eſt point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La

voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle ſe perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre; elle dépend d'un engorgement & finit ſouvent par la gangrene, auſſi ce ſymptôme eſt très-fâcheux.

La langue eſt quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un ſédiment d'un jaune brun, plus rarement ſeche que dans les autres eſpeces de fievre; quelquefois cependant elle reſſemble exactement à une langue long-tems fumée.

Le ventre reſte quelquefois très-mou, d'autres fois il eſt tendu. Le pouls eſt foible, quelquefois aſſez régulier, toujours plus vite que dans l'état naturel, quelquefois même très-vite, & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu.

La peau n'eſt ſouvent ni chaude, ni ſeche, ni humide; elle ſe couvre ſouvent de taches pétéchiales (ce ſont de petites taches d'un rouge livide) ſur-tout au cou, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce ſont de grandes taches brunes, comme après des coups de bâton.

Les urines ſont preſque toujours crues, c'eſt-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil diſtinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui eſt mortelle, ſi elle ne ſoulage pas.

Il ſe forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & au palais. D'autres fois il ſe fait des dépôts dans les glandes qui ſont aux aînes, ſous les aiſſelles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il ſe forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces ſe perdent entiérement, le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le malade étendu ſur ſon dos meurt ſouvent avec des convulſions, une ſueur prodigieuſe & la poitrine embarraſſée. Quelquefois ce ſont des hémorrhagies qui tuent; elles ſont preſque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le ſoir.

§. 246. Le terme de ces maladies eſt, comme celui des fievres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le ſeptieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme; ſouvent au bout de cinq ou ſix ſemaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens ſont tout-à-fait lents, & pendant les premiers jours le malade, avec beaucoup de foibleſſe & un air très-changé, ſe croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours & même plus tôt, d'autres ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit pas un mal, quand le malade devient ſourd, ſi en même tems les autres ſymptômes s'amendent.

Quand le ventre ſe détend, c'eſt une très-bonne marque, ſi le pouls ſe ralentit en même tems.

Cette eſpece de fievre laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut un long tems avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important, dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtans, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air, il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diete doit être légere & aigre,

on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, meliſes, & pour ceux qui peuvent le faire, des citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer de linges tous les deux jours.

4°. La ſaignée eſt rarement néceſſaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées ſûrement qu'en voyant le malade.

5°. Les lavemens ſont ſouvent très-peu néceſſaires, quelquefois dangereux.

6°. La boiſſon ordinaire doit être une tiſane d'orge, rendue aigre avec l'eſprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once ſur un pot de tiſane, ou la limonade.

7°. Il eſt important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement après ſon effet, le malade eſt mieux au moins pendant quelques heures. Il eſt très-important de donner ce remede dans les commencemens, mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne ſoit point ſurvenu d'inflammation particuliere, & qu'il reſte

encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un ſuccès marqué, le vingtieme jour ; & il eſt ſouvent néceſſaire de le réitérer pluſieurs fois.

8°. Après avoir enlevé par ce remede une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une priſe de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chaſſe les vers qui ſont très-fréquens dans ces maladies, que le malade rend quelquefois par-deſſus & par-deſſous, & qui ont ſouvent beaucoup de part aux accidens bizarres qu'on obſerve ; enfin il fortifie les inteſtins, & ſans arrêter les évacuations néceſſaires, il modere la diarrhée, quand elle eſt nuiſible.

9°. Si avec la diarrhée la peau eſt ſeche, & qu'en arrêtant la diarrhée, on veuille aider la tranſpiration, on peut au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipécacuanha N°. 39, qui, donné à petites doſes & fréquemment, arrête la diarrhée & favoriſe la tranſpiration. Ce remede & le précédent ſe prennent le matin ; deux heures après il faut commencer à prendre la potion

N°. 40, & la continuer régulièrement de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'on interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38 ou 39, & on la recommence enſuite juſqu'à ce que le malade ſoit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues & le malade fort angoiſſé, il faudroit donner avec chaque priſe de la potion, le bol N°. 41, & il y a même des cas dans leſquels on donne de petites doſes de vin blanc avec un ſuccès marqué; il agit comme cordial & antiputride.

Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol vingt grains, c'eſt-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la groſſeur d'une très-petite feve de *diaſcordium*, ou ſi l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11°. Quand malgré ces ſecours, le malade reſte dans ſon état de foibleſſe & d'inſenſibilité, il faut appliquer de grands véſicatoires au gras des jambes, ou à la nuque, quelquefois même, quand il y a beaucoup d'aſſoupiſſement ou d'embarras au cerveau, on les met avec grand ſuccès ſur toute la tête. On les fait ſuppurer abondamment, & s'ils ſe ſechent au bout de quelques jours,

on en remet d'autres ; il faut entretenir long-tems l'écoulement.

12°. Dès que le mal eſt aſſez amendé pour que le malade ſoit quelques heures avec très-peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner ſix, ou au moins cinq priſes du remede N°. 14, & réitérer la même doſe le lendemain, ce qui arrête les accès ; on continue à en donner deux doſes pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le malade au régime des convaleſcens ; & ſi les forces ne reviennent pas, on lui donne avec ſuccès, pour les rétablir plus vîte, deux priſes par jour, une à jeûn, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on introduiſit dans toutes les apothicaireries comme un excellent ſtomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui eſt une compoſition ridicule, chere & ſouvent dangereuſe. Il eſt vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais quand on veut procurer du ſommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépenſe, au lieu du remede N°. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques ſemai-

nes, trois priſes du remede N°. 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes, ſur le traitement de ces fievres, un préjugé qu'il faut détruire, non-ſeulement parce qu'il eſt faux & ridicule, mais encore parce qu'il eſt nuiſible. L'on s'imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou ſur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandant une odeur horrible; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſe ſont chargés, qui eſt la cauſe de cette infection; mais c'eſt une erreur, ils puent non point parce qu'ils ont attiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, ſi on les avoit mis dans tout autre endroit que ſur le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer pluſieurs de ces animaux ſur un corps ſain dans le lit & le laiſſer long-tems dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant pluſieurs

heures, ce qui n'eſt pas auſſi dangereux quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plus tôt l'air eſt corrompu; mais ce qui eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux qui environnent le malade, reſpirent le venin qui ſort de ſon corps & peuvent en être incommodés, tout comme les perſonnes qui le ſoignent; mais ils n'en font pas ſortir; au contraire, en contribuant auſſi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. D'un faux principe on tire une fauſſe conſéquence; l'on dit que ſi le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cauſe qui produit les fievres malignes s'allie avec d'autres maladies & en augmente extrêmement le danger. Elle ſe mêle par exemple avec le venin de la petite vérole, & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidens qui caractériſent la malignité avec les ſymptômes de ces maladies. Ces cas ſont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'eſt pas poſſible d'en preſcrire ici le traitement qui dépend en général de la combinaiſon du

traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des fievres d'accès.

§. 250. LEs fievres d'accès que le peuple appelle fievres tremblantes „ ſont „ celles qui, après un accès de quelques „ heures, diminuent ſenſiblememt, ainſi „ que tous les ſymptômes, & ceſſent „ enfin entiérement, de façon cepen- „ dant que l'accès revienne enſuite. „

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire, qu'elles y étoient épidémiques; elles ſont beaucoup plus rares depuis l'an 1775 dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un aſſez grand nombre dans tous les lieux où l'on reſpire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits ſitués dans un air à peu près ſemblable.

§. 251. Il y en a de pluſieurs eſpeces, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès ſe reproduiſent.

S'ils reviennent tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre en ce que dans la quotidienne les accès ſont longs & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce ils ſont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger & un plus fort. Le troiſieme reſſemble au premier pour le moment de l'attaque, la violence, les ſymptômes, & la durée; le quatrieme reſſemble au ſecond, &c.

Dans la fievre tierce les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres eſpeces ſont très-rares. J'ai vu une véritable quinte, & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente attaque ſouvent dans le tems qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours avant que l'accès ſe déclare. Il commence par des baillemens, des laſſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblemens, par la pâleur des extrêmités, par

des naufées, & quelquefois par un vomiſſement. Le pouls eſt vîte, foible, & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur qui augmente inſenſiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive; le malade ſe plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres, mais d'une douleur différente de celle qu'il ſouffroit pendant le froid; enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq & ſix heures, il tombe dans une ſueur générale de quelques heures. Tous les ſymptômes dont on vient de parler diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient.

Après ce ſommeil le malade ſe réveille ſouvent ſans fievre; il ne lui reſte alors qu'une laſſitude & de la foibleſſe. Quelquefois le pouls entre les accès eſt dans ſon état naturel; ſouvent il reſte un peu plus vîte qu'en ſanté, & ne reprend ſa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès.

Un des ſymptômes qui caractériſent le plus particuliérement ces fievres, c'eſt la nature des urines que le malade rend ſur la fin de l'accès. Elles ſont rougeâtres

& elles dépoſent un ſédiment qui reſſemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles ſont écumeuſes, & il ſe forme au-deſſus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'eſt point fixe, elle varie ſuivant l'eſpece de la fievre & pluſieurs autres circonſtances. Les accès reviennent quelquefois préciſément à la même heure, d'autres fois ils avancent d'une, deux, ou trois heures; quelquefois ils retardent d'autant, l'on a cru remarquer que les fievres dont les accès anticipoient ſe terminoient plus tôt que les autres; mais ce n'eſt point une regle générale.

§. 254. L'on diſtingue les fievres d'accès en fievre de printems ou d'automne. L'on appelle fievres de printems, celles qui régnent depuis le mois de Février juſqu'à la fin de Juin; fievres d'automne celles qui regnent depuis le mois de Juillet juſqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres eſſentiels ſont les mêmes; ce ne ſont point proprement des maladies différentes, mais les circonſtances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Ces circonſtances dependent de la ſaiſon & de la conſtitution des corps dans ces ſaiſons. Les fievres de printems ſont quelquefois join-

tes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce tems là; & comme tous les jours la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité; & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août; c'est une misérable erreur: il vaut mieux qu'elles commencent en Août que dans les mois suivans, parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres qu'elles paroissent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se reglent en fievres d'accès; mais heureusement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment, couleur de brique, & surtout la pellicule au-dessus des urines, se voyent ordinairement dans les fievres d'automne, & manquent souvent dans

celles de printems. „ Dans celles-ci les „ urines ſont d'ordinaire moins rouges, „ & tirent plutôt ſur le jaune ; il ſe forme dans le milieu une eſpece de nuage. Elles dépoſent un ſédiment blanc, „ qui eſt d'un bon augure. „

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne ſont pas mortelles ; celles de printems ſe diſſipent même ſouvent ſans aucun remede après quelques accès. Il n'en eſt pas de même de celles d'automne qui durent très-long-tems, & même quelquefois juſqu'au printems, ſi on les laiſſe ſans remede, ou ſi on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes ſont toujours plus rebelles que les tierces ; ce ſont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non-ſeulement elle eſt très-longue, mais elle a des fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne ſont pas extrêmement nuiſibles ; il arrive même quelquefois qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on ſe trompe en les regardant géneralement comme ſalutaires. S'ils durent long-tems, s'ils ſont longs & violens, ils affoibliſ-

ſent tout le corps ; ils dérangent toutes les fonctions, & ſur-tout les digeſtions ; ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans pluſieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'aſthme, & les fievres lentes ; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès ; & c'eſt toujours dans le tems du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guériſon de ces fievres ; c'eſt le *Kina* ou *Kinkina* (*i*) : ainſi l'on eſt toujours ſûr de les diſſiper, & il n'y a de difficulté que celle de ſavoir s'il n'y a point d'autre cauſe de maladie compliquée avec la fievre à laquelle le *Kina* pût nuire : s'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers.

(*i*) Cet admirable remede n'eſt connu en Europe que depuis le milieu du 17me. ſiecle ; nous en avons l'obligation aux Eſpagnols, qui le trouverent au Pérou, dans la province de *Quito*. La Comteſſe de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit uſage en Amérique, & il arriva d'abord en Eſpagne en 1643 ſous le nom de poudre de la *Comteſſe*. Les maiſons des *Jéſuites* en ayant fait diſtribuer beaucoup, il ſe vendoit ſous le nom de poudre des *Jéſuites* ; il a été connu encore ſous d'autres noms ; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, *Kinkina*, ou *écorce du Pérou*. Il eſſuya d'abord de très-grandes oppoſitions ;

§. 259. Dans les fievres de printemps, ſi les accès ne ſont pas violens, ſi le malade eſt bien entre les accès, que ſon appétit, ſes forces, ſon ſommeil ne ſe per-

les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poiſon; & l'animoſité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un ſiecle avant que les eſprits fuſſent fixés ſur ſon véritable uſage. Mais enfin il paroit que depuis environ vingt ans, l'on eſt généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'inſuffiſance des autres dans pluſieurs cas, ſon efficacité, les cures admirables & ſans nombre qu'il a opérées & qu'il opere tous les jours, le nombre des maladies très-différentes des fievres, dans leſquelles il eſt le ſouverain remede, ſes effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuſes, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font uſage, ont enfin deſſillé tous les yeux, & on lui donne preſqu'unanimément le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'eſtomac*, qu'il *fixe la fievre ſans la guérir*, qu'il *enferme le loup dans la bergerie*, qu'il *fait naître le ſcorbut*, *l'aſſime*, *l'hydropiſie*, *la jauniſſe*; l'on eſt au contraire perſuadé qu'il prévient tous ces maux, & que s'il nuit quelquefois, ce n'eſt, comme tous les bons remedes, que quand il eſt falſifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il ſe trouve dans le tempérament quelques ſingularités inconnues, (c'eſt ce qu'on appelle *idioſyncraſies*) qui en pervertiſſent l'effet.

perdent pas, il ne faut faire autre chose que de mettre le malade *au régime des convaleſcens*. C'eſt celui qui convient aſſez généralement à tous ceux qui ont ces fievres, parce que ſi on les mettoit au régime des maladies aigues, on les affoibliroit inutilement, & ſi l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne ſe fait point de digeſtion pendant tout le tems de l'accès, & que l'eſtomac eſt toujours un peu affoibli par la maladie, il ſe formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'alimens ſolides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient après le ſixieme ou le ſeptieme accès, & que le malade ne paroiſſe avoir aucun beſoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, & ce qui eſt rare, on lui donne le *kina*, qui eſt la poudre N°. 14. Quand le malade a beſoin d'être évacué, l'ypécacuanha N°. 35, eſt ſouvent préférable aux purgatifs.

Si la fievre eſt quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou ſix priſes entre deux accès; & comme l'on n'a que dix, douze, ou tout au plus quatorze ou quinze heures pour placer les remedes, il ne faut mettre

qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque priſe. On peut placer deux bouillons, dans tout ce tems-là, entre deux priſes.

Quand la fievre eſt tierce, il faut en donner une once, ou huit priſes entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle eſt quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il eſt inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doſes; c'eſt en les donnant trop petites qu'on échoue ſi ſouvent: on crie contre le remede, on le croit inutile; mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere priſe ſoit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doſes de kina, l'accès manque; mais ſoit qu'il manque ou qu'il revienne, il faut, après que ſon tems eſt paſſé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le ſecond acces. On continue enſuite pendant ſix jours de donner la moitié de cette doſe, entre le tems qu'auroient rempli les accès s'ils étoient venus; & pendant tout ce tems là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès ſont très-forts, le mal de tête très-violent, le viſage rouge,

le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire abondamment la tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genoux, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N°. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continues à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3; & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 34 ou celui N°. 35 (*a*). Si après ce remede, les signes de putridité continuent en

(*a*) Voyez §. 241 les cas dans lesquels on doit employer ce second remede préférablement au premier.

core, on purge avec pluſieurs priſes de la poudre N°. 24, ou les gens robuſtes avec celle N°. 21, & quand la fievre eſt tout-à-fait réglée, on donne le kinkina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'automne ſont plus opiniâtres, après l'avoir diſcontinué huit jours, quoiqu'il ne ſoit revenu aucun accès, il faut en redonner encore pendant huit autres jours, trois priſes par jour, ſur-tout ſi la fievre étoit quarte; & même dans cette eſpece, je l'ai ſouvent fait prendre ſix fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à ſe ſoumettre à cette cure, qui eſt coûteuſe par le prix du *kina*, mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la ſeule qui ſoit certaine; car rien ne peut remplacer ce remede, c'eſt le ſeul ſûr, & le ſeul innocent dans tous les cas. L'on a été imbû pendant long-tems de préjugés contraires, l'on croyoit qu'il gâtoit l'eſtomac, & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, quand ces maux ne viennent que de foibleſſe, car ſouvent ils ont d'autres cauſes; & c'eſt une coutume nuiſible, quand on eſt obligé de le

donner ſouvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laiſſoit des obſtructions, & qu'il conduiſoit à l'hydropiſie; l'on ſait aujourd'hui que ce qui obſtrue & conduit à l'hydropiſie, c'eſt la longueur de la fievre. Non-ſeulement le kina empêche ce malheur, mais lorſqu'il eſt arrivé, parce qu'on ne s'en eſt pas ſervi, ſon uſage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du kina; mais quand la fievre eſt ſeule, il a toujours fait & fera toujours tout le bien poſſible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y ſuppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le kina, il faut bien ſe garder de ſe purger; la purgation ramèneroit la fievre.

§. 263. La ſaignée n'eſt jamais ou preſque jamais néceſſaire dans la fievre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printems, & avec des ſymptômes de putridité plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire à tous les quarts d'heures, un petit verre tiede de thé de ſureau adouci avec du miel, & ſe promener doucement; cela lui procure une légere ſueur, qui rend le froid, & par là-même

l'accès plus doux. Il doit continuer la même boiſſon pendant tout le tems du froid; & quand la chaleur eſt venue, il peut ou la continuer, ou lui ſubſtituer celle N°.2 qui eſt plus rafraîchiſſante; mais il n'eſt plus néceſſaire de boire tiede, il ſuffit de ne pas boire trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuye bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la ſueur, un peu de grus, ou quelque autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de kina purgent. Ce n'eſt pas un mal; mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre, ainſi il faut regarder ces doſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui ceſſent de purger, & qui arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le ſuſpendroit un jour, pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe; enſuite on le recommenceroit: & ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe quinze grains de thériaque; mais ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choſes, auxquelles on l'aſſocie, affoibliſſent ſa vertu fébrifuge.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage

du *kina*, l'on ſe ſervoit des autres amers, qui ont auſſi beaucoup de bonnes qualités, mais qui lui ſont cependant bien inférieurs. L'on trouvera, N°. 43, trois remedes de cette eſpece, qui ſont très-bons, & dont j'ai ſouvent éprouvé l'efficacité; mais d'autres fois j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La limaille de fer, qui entre dans la compoſition du troiſieme, eſt très fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver de 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pu déterminer à prendre le *kina*. Il eſt vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hiver il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, juſqu'à ce qu'il commençât à tranſpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aiſé dont je me ſuis ſervi ſouvent, avec un entier ſuccès contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réuſſi que deux fois dans les quartes, c'eſt de faire ſuer abondamment le malade dans le tems que l'accès doit venir. Pour cela il boit trois ou quatre heures à l'avance l'infuſion de ſureau miellée, comme je l'ai déja dit §. 264, & une heure avant le moment du friſſon, il ſe met au lit, & on lui

donne, auſſi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai auſſi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué pluſieurs fois, & qu'elle ne guériſſoit pas auſſi promptement, elle affoibliſſoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'eſtomac; & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au *kina* pour rétablir entierement la ſanté. Mais comme ces moyens ſont peu coûteux, & réuſſiſſent ſouvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fievres, aucun n'eſt auſſi efficace que ceux que je viens d'indiquer, pluſieurs ſont dangereux: ainſi il eſt prudent de ne pas s'en ſervir. L'on débite, depuis quelques années, des poudres ſous le nom de poudres de Berlin, ou de poudres de *Duclos*, qui ne ſont qu'un kina maſqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-chérement. Un kina choiſi, & fraîchement préparé, eſt fort à préférer.

§. 269. J'ai vu ſouvent des payſans qui avoient une fievre d'accès depuis

plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner les remedes N°. 34 ou 35; & ensuite, pendant quelques jours, celui N°. 38; après cela on leur donne le kina, à chaque prise duquel on allie avec succès, dans ce cas, sept ou huit grains de limaille de fer (voyez §. 260), ou les autres fébrifuges, (voyez §. 266, 267); après quoi on les met, pendant quelque tems, à l'usage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247, *art.* 13), afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violens symptômes; le pouls est petit & irrégulier; le malade excessivement abattu, s'évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la selle ou d'uriner, continues & inutiles. Le mal est très-pressant, le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre,

c'eſt de lui donner inceſſamment le kina, comme §. 260, afin de ſupprimer les accès ſuivans. Souvent ces fievres ſont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication eſt bien montrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une priſe d'hypécacuanha N°. 35, & dès que ſon effet eſt fini, on ordonne le kina. Mais je m'étends peu ſur ces fievres, parce qu'elles ne ſont pas fréquentes, & que le traitement en eſt trop délicat pour qu'on puiſſe le tenter ſans médecin. J'ai ſeulement voulu les faire connoître, afin que, quand elles ſe préſenteroient, on fût inſtruit du danger.

§. 271. La même cauſe, qui produit ces fievres d'accès, occaſionne ſouvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, ſans friſſon, ſans chaleur, & ſouvent ſans viteſſe dans le pouls; ces maux ſuivent preſque toujours l'ordre des fievres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomiſſemens & des envies de vomir très-violentes avec une angoiſſe inexprimable, des oppreſſions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents exceſſifs, des maux de

tête, & très-fréquemment des douleurs inouies sur un œil, la paupiere, le sourcil, & la temple du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vu, deux fois, un gonflement si prodigieux que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-régulièrement à une certaine heure, durent à peu près le tems d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisément à pareille heure le lendemain ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal: mais j'ai guéri, avec le kina, de ces maux, & sur-tout de ceux des yeux qui sont très-fréquens, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement, saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-léger; le second manque; & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fievre.

J'ai éprouvé moi-même au mois de Novembre 1773 une fievre de cette eſpece, bien cruelle; le mal commença par un friſſon très-fort accompagné d'une douleur exceſſive ſur la paupiere, le ſourcil, le front & la tempe du côté droit; la douleur alla en augmentant pendant tout le tems du froid & celui de la chaleur, ce qui dura cinq heures; elle commença à diminuer, quand la ſueur commença, & finit avec elle; le mal recommença le lendemain à la même heure, de la même façon, à cette différence près qu'après l'accès il reſta un ſentiment douloureux ſur les parties malades qui ne ceſſa qu'après le dernier accès.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes, l'on doit brûler ſouvent dans les chambres, ſur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour boiſſon une infuſion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes ſont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les eſtomacs les plus foibles, pour prévenir les obſtructions, & pour faciliter la tranſpiration; & comme ce ſont là les cauſes qui entretiennent le

plus opiniâtrement ces fievres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles. Le vin du No. 43, ou un vin de kina, préparé en faisant infuser une once de cette écorce grossiérement pilée dans vingt onces de vin vieux blanc, pendant vingt-quatre heures, sont aussi très-convenables.

CHAPITRE XIX.

Des érésipelles & des piqûres d'animaux.

§. 273. L'ÉRÉSIPELLE, que le peuple appelle *le violet* ou *la rose*, est quelquefois une maladie très-légere qui paroît sur la peau, sans que le malade ait eu aucune indisposition; elle attaque ordinairement le visage ou les jambes. La peau se tend, devient rude & rouge; mais la rougeur disparoit, si l'on presse avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent, dans la partie, une chaleur brûlante qui l'inquiete, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois

jours, reste dans son plus haut période un jour ou deux, & diminue : alors la peau du malade tombe en grosses écailles, & tout est fini.

§. 274. D'autres fois c'est une maladie plus grave, qui commence par un frisson très fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir qui ne cessent que quand l'érésipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisieme jour. Alors la fievre diminue, & les maux de cœur finissent ; mais souvent il reste un peu de fievre & du dégoût pendant tout le tems que l'érésipelle augmente. Quand il attaque le visage, le mal de tête continue jusqu'à ce que l'éruption soit sur son déclin ; la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le cou, la nuque ; alors la maladie dure plus long-tems qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fievre subsiste, le cerveau s'engage, le malade rêve, son état est très-dangereux ; & quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe, surtout quand l'âge se joint à la maladie. Un érésipelle très-fort sur le cou occa-

fionne une eſquinancie qui peut être fâcheuſe.

Quand l'éruption attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation ſe communique même à la cuiſſe.

Dès que l'érésipelle eſt un peu fort, il eſt couvert de petites puſtules pleines d'une eau claire, comme celles qui ſurviennent à une brûlure, qui enſuite ſe ſéchent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, ſur-tout quand l'érésipelle attaquoit le viſage, que l'humeur qui ſortoit de ces puſtules étoit extrêmement viſqueuſe, & formoit des croûtes épaiſſes qui reſſembloient preſque aux croûtes de lait des petits enfans, & reſtoient pluſieurs jours avant que de tomber. Quand l'érésipelle eſt violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état; & enfin il ſe diſſipe par une ſueur abondante, qui eſt quelquefois annoncée par un mal aiſe, accompagné de friſſon & d'un peu d'angoiſſe qui durent quelques heures. Pendant tout le tems de la maladie, toute la peau eſt très-ſeche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il eſt rare que l'érésipelle ſuppure, & quand cela arrive, c'eſt toujours une mauvaiſe ſuppuration qui dégénere aiſément en ulcere. Il y a quelquefois

des épidémies d'érésipelles accompagnés de malignités qui ſe gangrenent aiſément.

§. 276. L'érésipelle change ſouvent de place, il ſe retire tout à coup, le malade eſt mal à ſon aiſe, il a des envies de vomir, de l'angoiſſe, de la chaleur, le mal reparoît ailleurs, & le malade eſt guéri. Mais ſi, au lieu de reparoître ſur une autre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau, ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures; & ce changement funeſte arrive quelquefois, ſans qu'il ſoit poſſible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du médecin.

Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans des rêveries, avec un viſage allumé, & des yeux très-vifs; il devient bientôt phrénétique, & meurt léthargique.

Si le poulmon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables.

L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§ 277. Il y a des perſonnes pour qui l'érésipelle eſt une maladie habituelle. S'il attaque ſouvent le viſage, c'eſt or-

dinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 278. L'éréſipelle dépend de deux cauſes : d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 279. Quand le mal eſt léger, tel qu'il eſt décrit au §. 273, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas là, que le régime, & un uſage abondant de nitre & de thé de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs, & de vin ; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits ; l'on boit abondamment une infuſion de ſureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi-dragme de nitre ; ce qui fait demi-once dans vingt-quatre heures ; mais il eſt plus efficace, quand on ne le diſſout dans l'eau qu'au moment où l'on va le prendre, que quand on le fait fondre pour tout le jour dans une grande quantité de boiſſon. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol, avec de la conſerve de ſureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 280. Quand le mal eſt plus gravé, ſi la fievre eſt très forte, & le pouls en même tems fort ou dur, il faut faire

une ſaignée; mais dans cette maladie, il ne faut jamais la faire auſſi abondante que dans les maladies véritablement inflammatoires; il vaut mieux, ſuppoſé qu'on n'ait pas tiré aſſez de ſang, en faire enſuite une ſeconde, & même une troiſieme, ſi la fievre eſt forte, comme cela arrive très-ſouvent; elle eſt même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuſe, & dans des cas de cette eſpece, la nature a quelquefois ſauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres; & un médecin éclairé & prudent peut prendre ſur lui de l'imiter; mais je n'oſe pas donner ce conſeil à la claſſe des médecins pour laquelle j'écris, & il eſt plus ſûr pour eux de multiplier les ſaignées dans ce cas que d'en faire une trop forte. Ces fievres érésipellateuſes ſont ſouvent l'effet d'un long échauffement. Après la ſaignée, *on met au régime*; on donne des lavemens juſqu'à ce que la fievre ait diminué ſenſiblement, & l'on fait boire abondamment de la tiſane d'orge, N°. 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins quelques priſes de crême de tartre N°. 24. La purgation eſt abſolument néceſſaire pour éva-

cuer la bile croupiſſante, qui eſt ordinairement la cauſe premiere de ces érésipelles violens. L'on eſt même quelquefois obligé, ſi le mal eſt long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaiſe, la langue ſale, s'il n'y a que peu de fievre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes émétiques N°. 34 ou 35, qui, par les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende, mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſur-tout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai remede de cette maladie, quand elle occupe cette partie; en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Quand, après les évacuations, la fievre continue à être très-forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus ſouvent, une cuillerée du remede N°. 10.

Il eſt très-utile, quand le mal eſt à la tête, de baigner ſouvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il eſt violent; appliquer des ſinapiſmes à la plante des pieds. J'ai vu ce remede attirer ſur les jambes, au bout de quatre heures,

un éréſipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à ſe diſſiper par la ſueur, il faut l'aider par le thé de ſureau & le nitre. (voy. §. 279). Il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont 1°. l'herbe à Robert, (*geranium Robertianum*,) le cerfeuil, le perſil, ou la fleur de ſureau; ſouvent même ſi le mal eſt léger, il ſuffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puiſſe avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau, & appliquées tiedes, ſont ce qui ſoulage le plus promptement. J'ai appaiſé, par ce remede, les douleurs horribles du *feu ſaint Antoine, ou mal des Ardents*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle, mais cruel, & qui a des caracteres ſinguliers.

3°. L'on emploie auſſi, avec grand ſuccès, l'emplâtre d'émail N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent ſur-tout, quand il ſuinte des petites veſſies une eau, qu'il eſt bon

d'abſorber par l'application de ces poudres, ſans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie : inconvénient qu'on peut prévenir encore plus ſûrement, en perçant ces petites veſſies, dans leur partie la plus inférieure, avec une aiguille, & en les comprimant avec des linges propres qui expriment, & enlevent en même tems cette ſérosité âcre.

Tous les autres emplâtres dans leſquels il entre des graiſſes ou des réſines, ſont très-dangereux; ils ont ſouvent produit la rentrée de l'éréſipelle, ſon ulcération, la gangrene. Si les perſonnes ſujettes à cette maladie appliquent quelque emplâtre de cette eſpece ſur la peau, lors même qu'elle eſt la plus ſaine, il ſurvient d'abord une éréſipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'éréſipelle rentre & ſe jette ſur le cerveau, ſur la gorge, ſur le poulmon, ou ſur quelqu'autre partie intérieure, il faut faire une ſaignée, appliquer des véſicatoires aux jambes, & faire prendre abondamment du thé de ſureau avec du nitre.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux éréſipelles habituels qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les alimens gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais &

fumeux, la vie sédentaire, les passions vives, sur-tout la colere, & s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau, & quelques vins blancs légers, & surtout faire usage souvent de la crême de tartre. Ces attentions sont importantes, parce que, outre le danger de ces fréquens érésipelles, ils dénotent un léger vice dans le foye & dans la véscule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légérement purgatives leur sont très-utiles, aussi bien que le jus d'herbe chicoracée, & le petit-lait bien clair dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant six semaines ou deux mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même tems de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piqûres d'animaux.

§. 284. Comme les piqûres d'animaux produisent souvent une espece d'érésipelles, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpent vénimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit,

près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons pas de ſcorpions, d'ailleurs ils ne ſont pas vénimeux non plus que les crapauds; ainſi les ſeules piqûures auxquelles on ſoit expoſé, ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frélons, de couſins, de demoiſelles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur éréſipélateuſe très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux; de la fievre; des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſemens & des convulſions, ſans que jamais ces accidens aient de ſuites plus funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours, ſans aucun ſecours; mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer ou les abréger, 1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté.

2°. En appliquant continuellement ou de l'eau ſimple qui affoiblit la force du venin, ou quelqu'une des applications indiquées §. 281, *art.* 1 & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau dans laquelle on délaie un peu de thériaque; ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel & de thériaque.

3°. En faiſant prendre quelques bains de pied.

4°. En diminuant un peu les alimens, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroitre, & par-là prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des fauſſes inflammations de poitrine, & des pleuréſies fauſſes & bilieuſes.

§. 285. L'INFLAMMATION de poitrine, & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſe, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fievre putride avec un engorgement du poulmon, qui eſt ou ſans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuſe, ou avec douleur de côté (*point*), on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV & V, ſont un pouls moins dur, moins fort,

fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptômes qui le rendent tel, même dans les maladies inflammatoires (Voyez §. 47. & 90). La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſeche ; le malade a un ſentiment de peſanteur & de malaiſe dans les environs de l'eſtomac, des nauſées ; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleuréſies inflammatoires, mais un peu jaune ; il a l'air défait, les urines reſſemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires ; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-ſéche, les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'eſpece inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fievres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge N°. 3 & des lavemens, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative N°. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire eſt diſſipée ; l'employer plus tôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux de tra-

vailler par un vomitif un poulmon enflammé & engorgé de ſang, dont les vaiſſeaux crevent par le ſeul effet de l'expectoration. Je dois ajouter cependant que cette diſpoſition inflammatoire eſt ordinairement de nature à céder aiſément; une ou deux ſaignées ſuffiſent pour la diſſiper, & pour permettre d'employer les remedes que la maladie eſſentielle exige.

Enſuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25. réuſſit auſſi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies ſont ſouvent épidémiques, comme les fievres putrides ſimples. Il y en eut une nombreuſe épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de propoſer me réuſſit très-bien.

Les véſicatoires aux jambes ſont très-utiles, quand l'oppreſſion ne diminue pas après les évacuations générales. Nous avons vu un retour de cette même épidémie au printems de 1765, & un plus conſidérable au commencement de l'année 1766. J'ai donné ailleurs l'hiſtoire de l'un & de l'autre (*a*); ainſi je ne m'y arrêterai point ici; je dirai ſeulement que

(*a*) Lettre à M. Zimmermann ſur l'épidémie courante; *Lauſanne* 1765. Seconde Let-

dans l'une & l'autre, & ſur-tout dans celle de cette dernière année, la complication d'inflammation a été très-rare, & la ſaignée très-peu indiquée: le point eſſentiel de la curation, c'étoit d'évacuer les premieres voies par un vomitif, dès le commencement de la maladie; quand on l'a donné de bonne heure, il a ſouvent emporté le point & la fievre; donné plus tard, ſon bon effet n'étoit ni auſſi ſûr, ni auſſi marqué. Après le vomitif, qui ſur-tout en 1766 a très-ſouvent été l'hypécacuanha, le remede le plus efficace, c'étoit les véſicatoires dont je ne puis aſſez louer les bons effets, principalement quand on les a appliqués de très-bonne heure d'abord après les premieres évacuations; il falloit les mettre très-grands, on les a mis ordinairement aux jambes, mais leur efficacité eſt encore plus marquée en les appliquant ſur le point même; le reſte du traitement a conſiſté à favoriſer toutes les évacuations, ſur-tout celles, par les ſelles & par la tranſpiration; l'uſage de la crême de tartre, varié ſuivant les circonſtances & ſur-tout celui d'une boiſſon délayante, telle que

tre à M. Zimmermann, ſur l'épidémie de 1766, *Lauſanne*. L'une & l'autre chez FRANÇ. GRASSET & Comp. chez leſquels on peut ſe pourvoir de tous mes Ouvrages.

la tiſane de gramen ou chiendent, celle N°. 2, celle du N°. 26, ou le petit-lait bien clair, ont très bien rempli cette indication. Dans pluſieurs cas un ou deux purgatifs, dès les commencemens, emportoient la cauſe de la maladie. Il étoit très-dangereux d'arrêter imprudemment les ſueurs ; leur ſuppreſſion occaſionnoit preſque ſur le champ une inflammation du bas-ventre, qui étoit bientôt mortelle : ſur la fin de la maladie, quand elle a été grave, il a fallu purger quelquefois.

§. 288. La *fauſſe inflammation de poitrine* eſt un engorgement du poulmon, avec fievre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuſes, adhérentes, & non point par un vrai ſang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuſe.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printems que dans une autre ſaiſon. Les vieillards, les enfans foibles & mal conſtitués, les femmes languiſſantes, les hommes foibles & particuliérement ceux qui ſont uſés par la boiſſon, ſont les perſonnes qui en ſont le plus fréquemment attaquées, ſur-tout ſi elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, ſi elles ont vécu d'alimens viſqueux, farineux, gras, comme lard, pâtes, châtai-

gnes, bouillies, fromage. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaiſſiſſement viſqueux; elles circulent avec peine; & quand au printems la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout à coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poulmon l'augmentent, cette partie ſe remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. parce que les circonſtances dont j'ai parlé ont précédé.

2°. Par les ſymptômes qui la précedent. Le malade pluſieurs jours à l'avance * un peu de toux, une légere oppreſſion, quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude; quelquefois un peu de mauvaiſe humeur; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au ſommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon plus long que violent, enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas ſe tenir au lit, il va & vient dans la chambre, quoique très-abattu; le pouls eſt foible & aſſez vîte, les urines ne ſont quelquefois que peu chan-

gées, d'autres fois en petite quantité & assez rouges; il ne touſſe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très-rouge & même livide; il ne peut ni veiller ni dormir, il a des momens de rêveries, dans d'autres l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſurtout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis & avec un travail cruel; le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le pouls eſt très-vîte & très-petit; cet état dure quelques heures & finit auſſi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie eſt très-dangereuſe, premierement, parce qu'elle attaque des ſujets dont le tempérament n'a pas de reſſources; en ſecond lieu, parce qu'elle eſt prompte, car on meurt quelquefois dès le troiſieme jour, & l'on paſſe rarement le ſeptieme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en

même tems de la force, ſi le tems eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plupart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale ſur l'uſage de ce remede dans cette maladie, il vaudroit mieux le bannir que l'admettre.

2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux ſont le remede N°. 35, quand il y a des ſymptômes qui indiquent un grand beſoin de vomir ſans inflammation, ou celui N°. 25, qui après avoir fait vomir, purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration. Quand on craint le vomiſſement, on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonſpect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire dès le commencement du mal beaucoup de tiſane N°. 26, qui eſt la meilleure boiſſon dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre; la tiſane de racine de *ſeneka* eſt auſſi très-utile dans

cette maladie, dans la fauſſe pleuréſie, même dans quelques cas des véritables inflammations de poitrine & dans l'aſthme; mais ſon prix en prive le peuple, & m'avoit empêché d'en parler dans les premieres éditions.

4°. On donne de deux en deux heures une taſſe de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des véſicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'eſt pas ſûr de ſa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont ſouvent ſuffi dans des cas aſſez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guériſſent en partie, cependant ils ne ſe remettent pas toujours entiérement, & ſi l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aiſément dans l'hydropiſie de poitrine.

§. 293. *La fauſſe pleuréſie* eſt une maladie qui n'intéreſſe point le poulmon, mais ſeulement la peau & les muſcles qui couvrent les côtes. C'eſt une humeur rhumatiſmale qui ſe jette ſur ces parties, & qui y produiſant des douleurs très-vives, qui reſſemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peu-

ple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fauſſe pleuréſie eſt plus dangereuſe qu'une véritable, mais c'eſt une erreur. Elle eſt ſouvent précédée d'un friſſon, & preſque toujours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de reſpirer qui naît, auſſi-bien que la toux, de ce que le malade ſouffrant dans les mouvemens de la reſpiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amaſſe un peu trop de ſang dans le poulmon; mais il n'a ni l'angoiſſe, ni les autres ſymptômes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades, preſque ſur toute la poitrine & juſqu'à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur eſt ſi forte que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme. (Voyez §. 168 & 169).

Après la ſaignée ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie produit ſouvent

un très bon effet; c'eſt véritablement l'eſpece de pleuréſie dans laquelle il eſt le plus efficace.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere ſaignée, ſouvent il ſe termine le troiſieme, le quatrieme, ou le cinquieme jour, par une ſueur abondante; rarement il paſſe le ſeptieme. Quelquefois il naît tout-à-coup après une tranſpiration arrêtée; alors, ſi d'abord avant que la fievre ait paru & ait eu le tems d'enflammer le ſang, on donne du ſaltrank, il guérit très-promptement, en rétabliſſant la tranſpiration. Ce ſont des cas ſemblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie; réputation funeſte toutes les années à pluſieurs payſans, qui, trompés par une fauſſe reſſemblance, l'emploient hardiment dans les vraies pleuréſies inflammatoires. Heureuſement il ſe décrédite.

CHAPITRE XXI.

Des coliques.

§. 296. L'ON donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on ſent dans le ventre; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'eſtomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de cauſes; & la plupart ſont des maladies chroniques plus fréquentes parmi les gens déſœuvrés des villes, ou les artiſans ſédentaires, que parmi le peuple des campagnes; ainſi je ne parlerai que du petit nombre d'eſpeces qui ſont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire ſuer; on tue dans les coliques, en voulant toujours chaſſer les vents avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'eſpece de colique la plus violente & la plus dangereuſe, c'eſt celle

qui dépend de l'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins. Elle commence le plus ſouvent, ſans friſſon, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés; le pouls devient vîte & dur, le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il y a une diarrhée aqueuſe, d'autres fois il eſt plutôt reſſerré, avec des vomiſſemens; ce qui eſt très-fâcheux; le viſage devient rouge, le ventre ſe tend, on ne peut pas le toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif; la douleur s'étend ſouvent juſqu'aux reins, où elle eſt très-vive; le malade urine peu, les urines ſont brûlantes & rouges, il n'a pas un inſtant de ſommeil, quelquefois il a des momens de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte; le viſage perd de ſa rougeur, bientôt il pâlit & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie ſourde, il perd entiérement ſes forces; le viſage, les mains, les pieds, tout le corps, ex-

excepté le ventre, ſe refroidiſſent; la peau du ventre devient bleuâtre, il ſurvient des foibleſſes & le malade périt. Il arrive ſouvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les ſelles, de matieres extrêmement fétides, & c'eſt pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'eſtomac, les ſymptômes ſont les mêmes, mais la douleur ſe fait ſentir plus haut, au creux de l'eſtomac, l'on vomit preſque tout ce qu'on prend, l'angoiſſe eſt horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La ſeule façon de la guérir c'eſt,

1°. De faire une très-grande ſaignée au bras; elle diminue preſque ſur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomiſſemens; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne, toutes les deux heures, ſoit qu'il y ait de la diarrhée, ſoit qu'il n'y en ait point, un lavement, fait avec une décoction de mauve ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une gran-

de quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tiſane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiedes.

4°. L'on tient continuellement ſur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus ſouvent; elles ſont ſeches preſque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie eſt finie, c'eſt-à-dire, quand les douleurs ſont terminées, que la fievre a fini, que le malade reprend un peu de force & de ſommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un quart d'once de ſel de *Sedlitz, de Glauber ou d'Epſom*, diſſous dans un verre de petit-lait, purgent ordinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robuſtes & les plus durs. La manne ſeule ſuffit pour les perſonnes délicates; & tous les purgatifs âcres ſeroient très-dangereux, vu la grande ſenſibilité de l'eſtomac & des boyaux, après cet état.

§. 299. Cette maladie eſt quelquefois l'effet d'une inflammation générale du ſang, & elle eſt produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des

travaux forcés, une grande chaleur, des alimens ou des boissons échauffantes, &c.; souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vu plusieurs fois ces coliques naître après les remedes chauds, (voyez en un exemple, §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces, elles devinrent inouies, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver: elle me demanda le grand matin; le pouls étoit fort, vite, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presqu'entiérement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardentes, avec des douleurs très fortes; elle alloit très souvent sur la chaise presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue, étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée

de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines qui se troublerent, déposerent, & elle guérit; mais je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou squirrhe, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois

marquée par une petite défaillance ſuivie d'une ceſſation de peſanteur dans la partie où on la reſſentoit; quand le pus s'épanche dans l'inteſtin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres ſelles. Il reſte alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui, négligé ou mal traité, peut conduire à une fievre lente & à la mort, & que j'ai guéri, en faiſant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès crève en dehors de l'inteſtin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'eſt un cas très-grave, qui demande des ſecours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuſe.

§. 302. La colique bilieuſe ſe manifeſte par des douleurs très-aiguës; mais elle eſt aſſez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déja duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'eſt ni fort, ni fort dur; le ventre n'eſt ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique

précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes; la bouche est amere; les vomissemens, ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matieres jaunes; souvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit 1°. par des lavemens de petit lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas du petit lait, par celui N°. 5.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant d'heure en heure, une tasse du remede N°. 32, ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiede, & le demi bain, sont aussi très-favorables.

5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës, & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, surtout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, ſi la fievre ne ſurvient pas, ſi la douleur continue, ſi les évacuations ne ſont pas conſidérables, il faut donner un purgatif. Celui qui eſt indiqué N°. 47 eſt très-convenable.

§ 304. Cette colique eſt habituelle pour pluſieurs perſonnes; on la prévient par l'uſage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand uſage des viandes, les choſes chaudes, les graiſſes, & le lait; & en prenant ſouvent du petit-lait; il faut auſſi quelquefois avoir recours aux eaux minérales purgatives.

Coliques d'indigeſtions. Indigeſtions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui ſont produites, ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les perſonnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des mêlanges nuiſibles; comme des aigres & du lait, ou par des alimens mal-ſains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette eſpece par ce qui a précédé, par des douleurs qui ſont accompagnées de beaucoup de mal-aiſe, qui viennent peu-à-peu, qui ne ſont pas auſſi fixes que dans les eſpeces précédentes, qui ſont ſans fievre, ſans chaleur,

ſans altération, mais accompagnées de tournoiement de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal-entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomille peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la méliſſe; il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomiſſemens, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plus tôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli, & qu'il ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiede & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuiſent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal ſe diſſipe ſans évacuation, quand cette matiere irritante eſt noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs

commencent par l'eſtomac, elles deviennent moins vives, & le malade eſt moins angoiſſé, dès que les matieres ont paſſé dans les boyaux qui ſont moins ſenſibles.

Après les évacuations abondantes & la ceſſation des douleurs, il reſte ſouvent à la bouche un goût d'œufs pourris, qu'on diſſipe en donnant quelques priſes de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraîche.

L'eſſentiel, c'eſt de ne prendre aucune nourriture qu'on ne ſoit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeſte; ces évacuations ſont la ſeule choſe qui peut guérir le malade; les arrêter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noie; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans quelques fievres putrides, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature, plus ſage, ne ſurmonte les obſtacles qu'on lui oppoſe, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigeſtion, ſans douleurs de colique bien

ſenſible, mais avec des violens efforts pour vomir, une angoiſſe inexprimable, des défaillances, des ſueurs froides; ſouvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui ſaiſit le malade tout-à coup; il perd l'uſage de tous ſes ſens, le viſage eſt pâle, défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui joint à la petiteſſe du pouls, à ce que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on ſent l'eſtomac tendu, fait diſtinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il eſt parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du ſel & du ſavon; enſuite on fait avaler autant qu'il eſt poſſible d'eau ſalée, & ſi cela eſt inutile, on fait fondre la poudre N°. 34 dans trois taſſes d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & le reſte, au bout d'un quart d'heure, ſi elle n'opere pas. Ordinairement la connoiſſance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos alimens, & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air,

plus, cependant les uns que les autres ; s'ils ne se digerent pas assez vîte, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très grande quantité, ou si les intestins, se serrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule ; mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & surtout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptômes. On la connoît par les causes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération ; parce que le ventre est gros sans dureté, qu'il est inégalement gros ; parce qu'il se forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le soulage, & que, quand il en rend par dessus ou par dessous, il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement

particulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle dépend d'alimens ou de boiſſons qui renferment beaucoup d'air, comme le mou, la biere, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par des lavemens & en frottant le ventre avec des linges chauds, en bûvant quelques boiſſons un peu aromatiques, & ſur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection ou même de thériaque. Quand les douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni chaleur ni fievre, & ſi l'on ſent l'eſtomac affoibli, on peut alors, mais c'eſt preſque le ſeul cas de colique où on le puiſſe, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur ſtomachique.

§. 311. Quand on eſt ſujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'eſt une preuve que les digeſtions ne ſe font pas bien, & l'on doit y remédier, ſans quoi la ſanté ſe dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu très froid, ſurtout aux pieds, l'on eſt quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes

tes coliques dans leſquelles les remedes chauds & ſpiritueux ſont très-nuiſibles, mais qui ſe guériſſent aiſément en frottant les jambes avec des linges chauds; en les trempant enſuite dans l'eau tiede pendant long-tems, & en faiſant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de ſureau.

La guériſon ſera encore plus prompte ſi le malade ſe met au lit, & peut un peu ſuer, ſur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavemens.

Une femme s'étant trempé les jambes dans une ſource aſſez fraîche, après avoir marché au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choſes chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira davantage: on m'appella le troiſieme jour, peu d'heures avant ſa mort.

Il faut, dans ces cas-là, ſi la douleur eſt exceſſive, & le malade d'un bon tempérament, ſaigner, donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes pluſieurs heures, d'abord, à la vapeur de l'eau chaude, enſuite dans l'eau tiede; boire abondamment des fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner enſuite un grain d'opium; &, ſi le mal ne cédoit

pas, appliquer aux jambes des véſicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choſes chaudes & ſpiritueuſes dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-ſeulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne ſait pas démêler la cauſe de la colique, je conſeille de s'en tenir aux trois ſecours ſuivans, qui ne peuvent nuire à aucune eſpece, & peuvent guérir toutes celles qui ne ſont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavemens réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede ou de thé de ſureau en boiſſon. 3°. Des fomentations ſur le basventre; celles d'eau tiede ſont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'eſpeces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainſi j'en déconſeille tout-à-fait l'uſage, qui peut nuire à pluſieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette eſpece, qui font ſouffrir pluſieurs perſonnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant cauſés,

le plus ſouvent par des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre, ou par quelque autre vice, ſur-tout dans les organes qui ſervent à la préparation de la bile, elles doivent 1°. éviter, avec le plus grand ſoin, les remedes violens, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guériſon très-prompte, au moyen de quelque remede ſpécifique, & les regarder comme des charlatans entre les mains deſquels il eſt très-dangereux de ſe mettre. 3°. Se perſuader qu'elles ne peuvent attendre leur guériſon que d'un régime approprié & exact, & d'un long uſage de remedes doux. 4°. Il faut qu'elles aient continuellement préſent à l'eſprit, qu'il eſt aiſé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux ſont de ceux qui exigent le plus de connoiſſances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du miſéréré, ou paſſion iliaque; & du choléra morbus, ou trouſſe-galant.

§. 316. CES maladies emportent pluſieurs perſonnes dans les campagnes, ſans qu'on ſache ſouvent de quoi elles ſont mortes; & la ſuperſtition attribue leur mort aux *poiſons donnés*, ou aux *ſortiléges*.

§. 317. Le *miſéréré* eſt la maladie la plus cruelle. Si les inteſtins ſe ferment dans quelque endroit, par quelque cauſe que ce ſoit, tous les alimens ſont arrêtés, & alors il arrive ſouvent que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pouſſer tout vers le fondement, ſe fait dans un ſens contraire, & pouſſe tout vers la bouche.

Le mal commence quelquefois après pluſieurs jours de conſtipation, d'autres fois, ſans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, ſur-tout autour du nombril, qui augmentant peu-à-peu, deviennent enfin très-violentes, & en même tems le mala-

de à de l'angoiſſe; l'on ſent, chez quelques-uns, une tumeur dure qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend des vents, il en ſort quelques-uns par deſſus; ils ſont ſuivis d'envie de vomir : bientôt il ſurvient quelques vomiſſemens qui vont en augmentant, juſqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroît de douleurs inouïes. Il ne rend d'abord que les derniers alimens, quelques matieres jaunes, les boiſſons; mais enſuite les matieres deviennent puantes, fétides, & quand le mal eſt très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excrémens, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavemens qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit; mais je n'ai jamais vu vomir ni de vrais excrémens ni la matiere des lavemens, ni moins encore des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt arrivé, il eſt bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce tems-là, il n'y a pas une ſeule ſelle; le ventre ſe tend; les urines quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le pouls, d'abord aſſez dur, devient vite & petit; les forces ſe perdent

entiérement; les malades rêvent, il ſurvient preſque toujours un hoquet, & quelquefois des convulſions générales; les extrêmités ſe refroidiſſent; le pouls ſe perd, les douleurs & les vomiſſemens ceſſent, & le malade meurt très promptement.

§. 318. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans perdre un moment, commencer des remèdes dès qu'on ſoupçonne le mal; la plus petite faute eſt mortelle, & l'on a vu les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie pour une jeune perſonne qui avoit pris beaucoup de thériaque, rien ne pût même la ſoulager; elle mourut au commencement du troiſieme jour.

§. 319. Le mal doit être traité préciſément comme les coliques inflammatoires; & la ſeule différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que dans ce cas il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſemens continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte ſaignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déja perdu ſes forces.

2°. Donner des lavemens laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge &

auxquels on ajoute cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomiſſemens, en donnant, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites, mais très-fréquentes doſes, d'une boiſſon qui calme, délaye, rafraîchiſſe, & puiſſe en même tems contribuer à rappeller les ſelles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit-lait préparé, N°. 49, ſi on peut l'avoir d'abord, ſinon on donne le petit-lait pur avec du miel, & les boiſſons marquées §. 298, *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede; on l'y laiſſe auſſi long-tems qu'il peut le ſoutenir, & on le réitere pluſieurs fois par jour.

6°. Après la ſaignée, les bains, beaucoup de lavemens, les fomentations; on peut, ſi rien n'a réuſſi, donner un lavement de fumée de tabac, dont il ſera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faiſant entrer dans le bain immédiatement après la ſaignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain (*a*).

(*a*) Depuis la publication de cet ouvrage, cette même méthode m'a réuſſi ſouvent.

Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ſes forces, ſi en même tems le pouls va mieux, ſi les vomiſſemens ſont moins abondans, ſi les matieres paroiſſent moins corrompues, ſi le malade ſent quelques remuemens dans ſon ventre, s'il rend quelques matieres par les ſelles, ſi en même tems il ſe trouve plus fort, on peut compter ſur ſa guériſon; mais ſans cela, il meurt bien vite. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroiſſent ſe calmer, il ſurvient une évacuation prodigieuſe par les ſelles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend des foibleſſes, tombe dans une ſueur froide, & meurt.

§. 320. C'eſt cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle on fait avaler des balles ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins eſt une chimere impoſſible; comment ſe noueroient-ils, puiſque l'une de leurs extrêmités eſt continuë à l'eſtomac, & l'autre indiſſolublement liée à la peau des feſſes? Mais cette maladie dépend d'un grand nombre de cauſes qu'on a découvertes en ouvrant les cadavres de ceux qui en ſont morts; ſage méthode extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la mé-

decine, qu'il ſeroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont bien loin de ſe faire une peine, on devroit ſe faire un devoir, parce que c'en eſt un que de contribuer à perfectionner une ſcience à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes; mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des balles eſt toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'eſt ſouvent; l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obſtacle inſurmontable à la guériſon.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs.

Trouſſe-galant.

§. 321. *Le trouſſe-galant*, ou *cholera-morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante & douloureuſe par les vomiſſemens & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflemens, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abattement, enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſemens; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blan-

ches, noires; les douleurs fortes dans le bas-ventre; le pouls, preſque toujours fiévreux, eſt quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas de s'affoiblir par la prodigieuſe évacuation qui ſe fait. Il y a des malades qui ont juſqu'à cent ſelles dans quelques heures; ils maigriſſent à vue, & au bout de trois ou quatre heures, ſi le mal eſt violent, ils ſont méconnoiſſables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on eſt fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuiſſes, dans les bras, qui ſont auſſi douloureuſes que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulſions, le froid des extrémités ſurviennent, les défaillances ſe ſuccedent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue exceſſivement âcre, a lieu ordinairement à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août, ſur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, & s'il n'y a pas eu des fruits d'été dont l'uſage tempere l'acreté putreſcente de la bile.

§. 323. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en guériſſent.

L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile âcre par des torrens de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainſi on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réuſſi; ou une très-légere tiſanne de pain, qui ſe fait en cuiſant une livre de pain roti, avec trois ou quatre pots d'eau pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille auſſi avec ſuccès du ſeigle qu'on pile, & dont on fait une légere tiſanne.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau cuit pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très-bon dans ce cas. L'on emploie avec ſuccès le petit-lait; & dans les endroits où l'on peut en avoir, le lait de beurre (la battue) eſt la meilleure de toutes les boiſſons; mais quel que ſoit celui de ces remedes qu'on préférera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité, & les lavemens doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le pouls fût fort dans les com-

mencemens, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vu les vomiſſemens finir preſque entiérement après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou ſix heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes; car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede ſoulage pendant qu'on eſt dedans; mais les douleurs reviennent ſouvent bientôt après qu'on en eſt ſorti, ce qui n'eſt point une raiſon pour le négliger, d'autant plus que quelquefois il procure un ſoulagement plus long. On doit y tenir le malade longtems, & profiter de ce tems pour lui faire prendre ſept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très-bien réuſſi. Les vomiſſemens s'arrêterent, & au ſortir du bain le malade eut pluſieurs ſelles prodigieuſes, qui diminuerent conſidérablement la force du mal.

4°. Si l'on ſe laiſſe effrayer par la quantité des évacuations, à qu'on veuille

les arrêter trop tôt par de la thériaque, de l'eau de menthe, du syrop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une: ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vu arriver; ou, si l'on réussit à arrêter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme qu'un remede composé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jetté dans une fievre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ce remede que quand la petitesse du pouls, l'affoiblissement considérable, les crampes violentes & continues, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi-quart d'heure, une cuillerée du remede N°. 50, en continuant les délayans. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus que d'heure en heure encore huit prises. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede, à moins que l'atrocité des douleurs ne fit craindre les convulsions, le délire, des défaillances mortelles, &c.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu-à-peu les douleurs & les évacuations di-

minuent, l'altération eſt moindre, le pouls reſte très-vîte, mais il devient régulier ; il y a des inſtans d'aſſoupiſſemens, car le bon ſommeil ſe fait attendre long-tems. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux ; & quand les évacuations ſont finies, qu'il ne reſte plus de douleurs, mais une grande foibleſſe & beaucoup de ſenſibilité, on peut donner, outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours ; enſuite on met au régime des convaleſcens ; & l'uſage de la poudre N°. 14, dont on prend deux priſes par jour ; hâte beaucoup la convaleſcence.

Fin du premier Volume.

610275

AVIS.

PARMI plusieurs Librairies qui existent à Lausanne, celle de FRANÇOIS GRASSET & *Comp.*, est connue pour la principale & la plus ancienne; elle est très-bien assortie en livres Français, Latins, Italiens, Anglais & Espagnols. On peut facilement y trouver de quoi former des Bibliotheques bien choisies, & completter celles qui sont commencées. Quoique leurs prix soient fort modiques, ils offrent encore des rabais à ceux qui acheteront pour des sommes déterminées, dont on voit l'échelle dans l'avertissement qui est en tête de leur nouveau Catalogue. Ils s'empresseront de l'envoyer à ceux qui le leur demanderont.

C'est au sieur GRASSET que l'on est redevable de l'introduction en Suisse, & dans plusieurs pays circonvoisins, de la graine de racine d'abondance contre la disette. Le goût des feuilles de cette *plante-racine* est supérieur à celui des épinards, elles croissent abondamment & avec rapidité; la racine en devient fort grosse, on en a vu qui pesoient seize livres. On la mange en salade, en ragoût, bouillie, ou en fritture; elle est devenue d'un grand usage dans les maisons où il y a un nombreux domestique; la feuille se sert sur les tables les plus recherchées. Elle est aussi, de même que la racine, d'une grande utilité pour la nourriture des animaux domestiques, & le lait des vaches qui s'en nourrissent est beaucoup plus abondant, meilleur, plus gras, & donne du bon beurre. On peut voir tous les avantages de cette plante dans un *mémoire* que les mêmes Libraires ont imprimé, qui contient des instructions détaillées sur sa culture, sur celle de la carotte & de la spergule: cette derniere produit un fourrage abondant & excellent, qui est mangé avec avidité par les chevaux, les bœufs, les vaches & les moutons, & qui leur fournit une très-bonne nourriture; la culture en est aisée & peu couteuse.

Lesdits FRANÇOIS GRASSET & *Comp.*, vendent de la graine d'abondance à 3 liv. de France la livre; de la graine de spergule 1 liv. 16 sols de France, chacune poids de marc de 16 onces; le *mémoire* sur leur culture, augmenté d'un supplément, à 15 sols de France, broché. Ils vendent aussi des hachoirs ou couteaux en forme d'*S*, pour couper la racine d'abondance, à 4 liv. 10 sols de France : ils ne peuvent donner de chaque graine au-dessous d'une livre à la fois, & on doit affranchir pour le tout les lettres & l'argent en donnant la commission.

Le desir qu'ils ont de se rendre de plus en plus utiles au Public, les a engagés à prendre des mesures pour se procurer un assortiment de graines des meilleures plantes potageres & pour les prairies, ainsi que des plus belles fleurs de jardins, de chaque endroit où on les cultive avec le plus de succès, tant dans le Midi que dans le Nord.

Le peu de bénéfice dont ils se contentent sur ces objets, les met dans le cas d'espérer qu'on leur adressera franco l'argent & les lettres qui y seront rélatives; & ils préviennent, que c'est une précaution de rigueur dont ils ne peuvent se départir.

Ils seront fort obligés à ceux qui voudront bien prendre la peine de communiquer cet AVIS aux Amateurs de bons livres, & à ceux de l'agriculture, qui désireroient se procurer des graines ci-dessus offertes. On leur envoyera, à l'addresse qu'ils prendront la peine d'indiquer le Catalogue des dittes graines qu'ils peuvent fournir actuellement, avec une notice des temps propres pour les semer & cultiver.